

**Aux frontières de l'utopie écoféministe :
une écocritique de trois romans d'Élisabeth Vonarburg**

Madeleine Shaw

Thèse soumise à la
Faculté des arts
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

Résumé

Ma thèse étudie la représentation du rapport entre l'humain et la Nature dans trois romans de science-fiction québécoise d'Élisabeth Vonarburg, soit *Le Silence de la Cité*, *Chroniques du Pays des Mères* et *Les Rêves de la Mer*. En utilisant des concepts écocritiques, j'examine comment les récits de science-fiction utopique imaginent et mettent en récit la relation entre l'humain et la Nature. Souvent, ce rapport est pensé en fonction d'une relation oppositionnelle entre l'humain et la Nature dans laquelle l'humain dominerait et exploiterait la Nature, plutôt que comme un univers où l'humain et le monde naturel seraient en continuité. J'explore trois types de rapports à la Nature, soit la perspective dualiste qui met l'accent sur la supériorité de l'humain, associé à la civilisation et la rationalité, et l'infériorité de la Nature, associée au sauvage et à l'irrationnel, la perspective dite harmonieuse, qui propose que la Nature est supérieure à l'humain et l'idée d'un continuum qui tient compte des différences qui existent entre les humains et l'environnement naturel, tout en résistant à la hiérarchisation de ces différences. L'étude du rapport entre l'humain et la Nature va de pair avec celle des relations hommes-femmes. Aussi, mon étude porte également sur les caractéristiques « naturelles » qui sont attribuées à la femme, qui justifient son infériorisation à l'homme. J'analyse donc, en plus de la description des lieux naturels ou construits, la représentation des personnages humains ainsi que le rapport qu'ils entretiennent avec leur environnement. Dans un premier temps, je répertorie les diverses catégories de personnages, les humains, les personnages humanoïdes (cyborgs et extraterrestres) et les robots et présente leurs qualités respectives, ainsi que les différents espaces qui sont représentés dans chaque œuvre. Dans un deuxième temps, j'analyse les différentes idéologies qui fondent le type de rapport à la Nature que les personnages privilégient. Cette étude m'amène à considérer comment les utopies mises en

scène critiquent la conception dualiste et la conception harmonieuse des rapports à la Nature afin de promouvoir l'idée d'un rapport de continuité.

Remerciements

Tout d'abord, je remercie ma directrice de thèse, Lucie Hotte, pour son encadrement dans l'élaboration de ce projet. Ton soutien constant et tes conseils m'ont été indispensables dans le développement de mes idées et dans la rédaction de ma thèse.

Je veux aussi remercier mes amis à travers le Canada, qui m'ont encouragée tout au long de ce processus. À Ottawa, je tiens à remercier James et Fedah, sans qui les périodes de confinement et de distanciation sociale auraient été insupportables. Je veux aussi remercier Jacob et Nadhem, qui étaient toujours prêts à m'accueillir chez eux après de longues semaines de recherche et de rédaction. À Vancouver, je dois un merci spécial à Veronica et Isabelle pour m'avoir aidée à garder le moral. À tous ceux et celles qui étaient là quand j'affrontais la page blanche et mes doutes personnels, je vous en suis reconnaissante.

J'aimerais remercier mon père, Ray, pour les beaux bouquets de fleurs qui ornaient mon bureau durant mon temps de rédaction, et ma mère, Line, pour sa patience quand je me perdais dans mes lectures. Merci aussi à Joseph, mon frère, qui semblait toujours savoir quand il était temps de me changer les idées. Un merci spécial à Jack, Nancy, Wade, Brenda et Irene, toujours intéressés à savoir comment ma thèse progressait. Pour votre soutien et votre confiance en moi, je ne peux vous remercier assez.

Finalement, j'aimerais remercier l'Université d'Ottawa, le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada et le fonds Françoise-et-Yvan-Lepage pour leur soutien financier et leurs bourses, qui m'ont permis de me consacrer pleinement à mes recherches.

Introduction

L'humain réfléchit depuis fort longtemps au rapport qui l'unit à la nature, toutefois cette réflexion acquiert une importance accrue depuis les développements technologiques du XX^e siècle qui marquent une étape décisive, et peut-être irréversible, dans l'anthropocène. En effet, ces innovations, la consommation de matières premières qu'elles nécessitent, de même que nos habitudes de vie transformées ont mené à la crise climatique que nous connaissons actuellement. Dans notre culture occidentale, diverses conceptions du rapport à la nature coexistent et se font concurrence tant aujourd'hui que par le passé.

Pendant longtemps, on a divinisé la Nature¹, par exemple dans la mythologie gréco-romaine où elle est incarnée par des dieux comme Zeus et Déméter. On conçoit alors la Nature à la fois comme sans merci et bienveillante. Chaque évènement météorologique, chaque moisson, chaque saison vient à représenter quelque chose. Au cours des siècles, au fur et à mesure que l'être humain apprivoise son milieu, une vision plus idyllique et harmonieuse du rapport au monde naturel prend forme. Celle-ci se manifeste particulièrement dans la tradition littéraire pastorale ou bucolique qui apparaît chez les poètes de l'Antiquité comme Théocrite et Virgile, mais se développe à la Renaissance comme en témoignent les œuvres de Christopher Marlowe et Jean Vauquelin de La Fresnaye au XVI^e siècle. Plus récemment, elle est même reprise dans la science-fiction pastorale (*pastoral science fiction*) chez des auteurs comme Clifford Simak. En revanche, l'Homme et la Nature sont vus comme différents, voire en conflit, dans la « *wilderness literature* » étasunienne et canadienne des XVIII^e et XIX^e siècles, voire au début du XX^e siècle, dont Jack London

¹ Dans le contexte de ma thèse, je mets la majuscule initiale à « Nature », puisque je fais référence à l'abstraction du concept de l'environnement naturel traitée comme personnage au sein du corpus à l'étude.

est un représentant. L'exploration des nouvelles terres étrangères, sauvages et vastes, de la « dernière frontière » entre la civilisation et la nature met l'accent sur l'hostilité de ce milieu et la résilience de l'homme européen qui l'affronte et la vainc : cette nature est hostile, voire l'ennemie des colons européens. D'autres courants, tels ceux du *sublime* et la *nature writing* tentent de réconcilier l'Homme et la Nature en la célébrant davantage. L'éloge du monde naturel est apparent dans le travail d'auteurs américains comme Henry David Thoreau et Walt Whitman et toujours présent en France aujourd'hui chez des écrivains comme André Bucher.

Ainsi, dans la plupart de ces conceptions des rapports entre l'humain et la Nature, de même que dans leurs représentations littéraires, notre lien à l'environnement est conçu sous la forme d'un dualisme : l'Homme et la Nature sont, dans cette vision des choses, deux entités distinctes et hiérarchisées. Le rapport est défini par l'opposition entre les deux. Dans cette hiérarchie, les attributs relatifs à l'humanité l'emportent toujours sur ceux de la Nature. Du côté de l'humanité, on retrouve les notions de culture, de civilisation et de rationalité et du côté de la Nature, celles de sauvagerie et d'irrationalité. Pourtant, l'espèce humaine, comme tout autre être vivant, dépend de son environnement naturel pour sa survie, mais cette dépendance se transforme graduellement en domination. Il n'est dès lors plus question de découvrir ou de vivre avec la nature, mais de la conquérir, d'aller toujours au-delà de ses limites. Au fur et à mesure que cette conquête de l'univers naturel progresse, la coexistence semble de plus en plus tendue et difficile à concilier. Vu la position qu'il s'assigne dans cette hiérarchie, l'être humain est incapable de reconnaître la nature pour ses qualités intrinsèques. Elle n'a de valeur que dans ce qu'elle apporte à l'humain et aux fonctions qu'elle joue dans la vie humaine.

Durant la deuxième partie du XX^e siècle, certaines personnes (philosophes, intellectuels ou écrivains) conçoivent une nouvelle façon de penser le rapport entre l'humain et la Nature. À cette

époque, comme les conséquences de l'industrialisation se manifestent davantage, le champ des études écologiques se développe et favorise l'émergence d'une pensée écologique générale, mais aussi des pensées écologiques féministe et postcoloniale, qui témoignent de la volonté de réévaluer le rapport de l'humain à son environnement, non seulement en lien avec l'espace naturel, mais aussi en fonction des espaces urbains. Il est alors davantage question de considérer la possibilité d'une « *human/nature continuity* » plutôt que de concevoir le rapport sous la forme d'un dualisme (Plumwood, 1993, p. 122). Il s'agit donc de repenser l'opposition binaire entre l'univers rationnel de l'Homme et celui instinctif de la Nature pour arriver à une perspective plus équilibrée, tout en évitant de succomber à la perspective romantique de l'harmonie entre l'humain et la Nature.

Problématique et objectifs de recherche

Cette thèse a justement comme objectif principal l'exploration de ce continuum tel qu'il apparaît dans la littérature. J'examine donc la représentation des espaces naturels et urbains au sein de trois romans d'Élisabeth Vonarburg, soit *Le Silence de la Cité*² (1981), *Chroniques du Pays des Mères*³ (1992) et *Les Rêves de la Mer*⁴ (1996), et la façon dont l'humain se situe par rapport à ces espaces afin de comprendre comment ces romans contestent et remplacent l'opposition dualiste entre l'humain et l'environnement par un rapport de continuité. Plus précisément, je cherche à comprendre comment les mondes utopiques, mis en scène dans les trois romans de science-fiction de Vonarburg, conçoivent la continuité entre l'humain et son environnement. En examinant la

² Le sigle *SC* sera utilisé pour désigner ce roman dans les références entre parenthèses.

³ Le sigle *CPM* sera utilisé pour désigner ce roman dans les références entre parenthèses.

⁴ Le sigle *RM* sera utilisé pour désigner ce roman dans les références entre parenthèses.

représentation de la continuité, je cherche aussi à établir comment ces mondes utopiques se situent face aux perspectives dualiste et romantique.

Mon but ultime est de déterminer dans quelle mesure les utopies fictives à l'étude se fondent sur une conception dialectique, plutôt que dualiste de la coexistence de l'être humain et de la nature. Je souhaite ainsi montrer en quoi une telle vision des rapports humain-Nature s'éloigne de l'anthropocentrisme et de l'androcentrisme qui ont longtemps dominé les récits, majoritairement masculins, sur l'environnement. Cette recherche me permet d'examiner également comment la science-fiction utopique contribue à la remise en question du rapport dualiste à la Nature en tenant compte de la façon dont l'imaginaire de la science peut influencer ce rapport.

Corpus

La science-fiction est un genre qui s'impose pour explorer la problématique à l'étude, car la fiction spéculative met en scène des avènements inventés et des sociétés imaginées, qui s'éloignent à différents degrés de la réalité. Longtemps négligés par la critique et les chercheurs, la science-fiction et d'autres genres faisant partie des « manifestations culturelles populaires » offrent pourtant un lieu privilégié pour « réfléchir à la réalité sociale contemporaine » (Santoro, 1997, p. 97). Élisabeth Vonarburg, par ses contributions novatrices à la science-fiction québécoise et au genre utopique, est l'auteurice de romans qui sont particulièrement intéressants à analyser pour le genre d'étude que je me propose de faire. Son œuvre suscite depuis les dernières années un intérêt critique important et elle est devenue « l'une des voix les plus autorisées de la [science-fiction] québécoise » et « une référence, aussi bien pour les Québécois que pour la [science-fiction] francophone en général » (Bozzetto, 2001, s. p.).

Les trois romans de Vonarburg à l'étude sont *Le Silence de la Cité*, *Chroniques du Pays des Mères* et *Les Rêves de la Mer*. Ces œuvres ont été choisies pour leur importante réflexion sur les rapports entre l'humain et la Nature dans un contexte post-anthropocène utopique. D'abord, *Le Silence de la Cité*, paru en 1981, est un des premiers grands romans de la science-fiction québécoise et demeure encore aujourd'hui une œuvre majeure dans ce genre. Il a remporté en 1982 le Grand Prix de la science-fiction française et le prix Rosny aîné. *Le Silence de la Cité* met en scène les derniers vestiges de l'humanité dans un futur plus ou moins lointain, décimés par les désastres climatiques et l'effondrement de la société telle que nous la connaissons. Ces derniers humains, dont la petite Élixa qui a la capacité de se régénérer et de changer de sexe, des talents qui sont le résultat d'expérimentations génétiques rigoureuses, habitent la Cité, ville souterraine. Élixa et la Cité viennent à représenter le point culminant du progrès humain, de la rationalité et de la civilisation, alors que le monde extérieur est caractérisé par un retour en arrière vers un certain état naturel, où règne la barbarie et la sauvagerie. Le roman accorde aussi une place importante aux êtres non-humains et non-naturels, notamment les hommes-machines ou « ommachs » qui remplacent les derniers humains et facilitent le fonctionnement de la Cité. *Chroniques du Pays des Mères*, un autre roman primé de Vonarburg qui connaît un certain succès dans le milieu universitaire littéraire, faisant l'objet d'articles des professeurs Amy J. Ransom, Sylvie Bérard, Nicholas Serruys et Guy Bouchard, et qui remporte en 1993 le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois et le Philip K. Dick Award, met en scène une société encore plus éloignée des désastres climatiques qui auraient mené à la déchéance de l'être humain, quelques siècles après *Le Silence de la Cité*. La société représentée est celle qui découle de l'expérimentation d'Élixa dans la Cité et est focalisée sur le personnage de Lisbeï. Cette nouvelle société utopique est matriarcale, gouvernée par les Mères. Le Pays des Mères, la nouvelle civilisation humaine, est

juxtaposé aux Mauterres, le monde extérieur où règnent une Nature malformée et les créatures étranges qui y habitent. Enfin, *Les Rêves de la Mer*, qui marque le premier tome de la série *Tyranaël*, connaît lui aussi un grand succès auprès des lecteurs de Vonarburg. C'est le seul des romans à l'étude qui présente une intrigue interplanétaire. Les Terriens quittent la Terre surpeuplée et partent explorer la planète Virginia, connue par ses habitants sous le nom de Tyranaël. Les colons terriens sont confrontés à une « Mer » qui semble apparaître de nulle part et qui emporte avec elle tout ce qui se trouve sur son chemin. Ces romans accordent tous une place centrale aux questions environnementales dans un contexte utopique, post-anthropocène. Les textes offrent non seulement une critique sociale à travers le modèle utopique, mais proposent un modèle nouveau pour la relation que les humains entretiennent avec leur environnement. Pour ces raisons, ils sont un corpus idéal pour mon analyse.

État de la question

En critique littéraire, l'environnement a longtemps été un champ d'études peu fréquenté. Ce n'est que depuis les années 1990 que l'écocritique a acquis une grande popularité et que les théories se sont multipliées, principalement dans le monde anglophone (Blanc, Chartier et Pughe, 2008, p. 17) et, plus récemment, dans le monde francophone (Posthumus, 2012, p. 16). Parmi les nombreuses études parues dans le domaine depuis, quelques théoriciens s'intéressent, comme moi, aux enjeux environnementaux dans la science-fiction, voire en lien avec le féminisme. Mon analyse de l'écriture de l'environnement et de la représentation de l'environnement dans la science-fiction s'appuiera plus particulièrement sur l'ouvrage phare de Val Plumwood, *Feminism and the Mastery of Nature*, qui servira de point de référence à mon étude de la représentation de l'espace en fonction du continuum humain-nature dans une perspective féministe. Plumwood y

élabore « *a common, integrated framework for the critique of both human domination and the domination of nature* », qu'elle qualifie de « *critical ecological feminism* » (Plumwood, 1993, p. 1). Ma thèse prend pour point de départ les dualismes qui dominent la pensée occidentale et qui fondent, en particulier, les dichotomies masculin/féminin, culture/nature et rationalité/animalité afin de voir si ces dualismes et dichotomies cèdent la place à un continuum nature-humain dans l'œuvre de Vonarburg. Je m'inspire également des travaux de Yannick Rumpala, qui propose, dans son ouvrage *Hors des décombres du monde : écologie, science-fiction et éthique du futur*, d'imaginer autrement l'éthique du futur dans les discours politiques à partir de l'imaginaire écologique et de l'esthétique environnementale présents dans la science-fiction. Mon analyse des romans à l'étude s'inspire des thèses que propose cet ouvrage sur la problématique de « l'habiter, l'habitat et l'habitabilité » dans la science-fiction (Rumpala, 2018, p. 27).

Ma thèse se base aussi sur plusieurs études qui ont été réalisées sur la littérature de l'environnement, l'écriture utopique et le genre de la science-fiction. L'ouvrage *Feminist Ecocriticism : Environment, Women, and Literature* de Douglas Vakoch traite de plusieurs questions environnementales dans des textes de science-fiction, dont ceux d'Ursula K. Le Guin. Je m'inspire de la thèse centrale de Vakoch, soit qu'il y aurait un lien entre la « *environmental degradation and the subordination of women* » et que les utopies science-fictionnelles proposent des modèles pour l'émancipation des femmes et de la nature (Vakoch, 2012, s. p.). La science-fiction canadienne a fait l'objet de plusieurs études, dont un article d'Isabelle Fournier, « *Interacting with Humans, Aliens, and Others in Science Fiction from Québec* », qui explore les enjeux environnementaux en lien avec les êtres non-humains dans la science-fiction québécoise, pour en tirer des conclusions sur la diversité culturelle au sein de la province et pour condamner le « *human/Other dualism* » (Fournier, 2019, p. 284). Son article fournit un cadre pour l'analyse

des facteurs sociaux et culturels de la fiction spéculative dans le contexte de la production littéraire du Québec, dont celui du rapport à l'altérité; ces facteurs ont d'abord été énoncés dans sa thèse de doctorat, intitulée « La considération éthique des êtres non humains dans la science-fiction québécoise » (2016). Des chercheurs et chercheuses se sont aussi penchés sur l'analyse de l'écriture utopique dans le genre de la science-fiction, dont Tom Moylan dans *Demand the Impossible : Science-Fiction and the Utopian Imagination* (1986). Cet ouvrage présente un inventaire de plusieurs utopies littéraires science-fictionnelles parues depuis les années 1960, dont *The Dispossessed* de Ursula K. Le Guin. Il en fait ressortir la dimension critique, par exemple de l'anarcho-communisme de la société américaine dans le *The Dispossessed*, et propose une nouvelle catégorie, le « *critical utopia* », pour décrire ce sous-genre de la science-fiction. À mon avis, les romans de Vonarburg s'inscrivent dans cette catégorie.

Quelques études ont été réalisées sur l'œuvre de Vonarburg. La question de la représentation des relations genrées au sein de ses utopies a été étudiée dans « Des utopies féministes ambiguës ou Comment les sujets féminins s'envoient en l'aire » de Sylvie Bérard, qui explore l'espace utopique et la situation des personnages féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*. Dans « L'utopie critique et "l'identité sexuelle" chez Élisabeth Vonarburg », Sharon C. Taylor se sert du concept de l'utopie critique de Moylan pour étudier, dans ce roman de Vonarburg, la critique que la romancière fait du rapport entre les genres dans la société québécoise, dont la question de « l'identité sexuelle⁵ ». J'explorerai davantage la question de l'utopie critique chez Vonarburg en ce qui concerne la critique du rapport entre la société occidentale contemporaine et

⁵ L'expression « identité sexuelle » est empruntée à Guy Bouchard, qui l'utilise pour exprimer le terme anglais « gender ». L'adjectif sexual/sexuale « désigne ce qui a trait à la différence entre les sexes, sans connotation spécifiquement sexuelle » (Bouchard, 1994, p. 485).

la Nature. Richard Saint-Gelais cite aussi l'œuvre de Vonarburg dans une étude de la science-fiction comme genre dans son livre *L'empire du pseudo : modernités de la science-fiction*. Il examine notamment la série *Tyranaël* de Vonarburg en ce qui concerne la nature encyclopédique et didactique que peut avoir la science-fiction. Dans « L'utopie canadienne au féminin », Guy Bouchard examine *Le Silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères* en fonction de la transition sociale qu'ils représentent, d'une « androcratie dystopique », dans le premier livre, vers une « société androgyne utopique », dans le deuxième. Il commente en particulier la façon que ces textes utopiques féministes d'une auteure québécoise participent à une renaissance de l'utopie dans la science-fiction. Ces études forment une base de textes critiques qui alimenteront mon étude.

Cadre théorique et méthodologique

La théorie de l'écocritique sert d'ancrage à mon analyse. Le développement de ce champ d'étude est étroitement lié à la prise de conscience environnementale accrue à la suite des changements climatiques récents. L'écocritique est définie par Timothy Clark comme « *a study of the relationship between literature and the physical environment, usually considered from out of the current global environmental crisis and its revisionist challenge to given modes of thought and practice* » (Clark, 2011, p. xiii) ou simplement « *the study of literature and the environment* » (Clark, 2011, p. 1). Elle « se distingue d'autres approches littéraires de par son insistance sur le rôle du monde non-humain [...] dans tout texte compris au sens large du terme. » (Posthumus, 2014, p. 16) L'écocritique analyse les textes littéraires à partir d'une grille de lecture fondée sur

l'écologie⁶, l'environnementalisme⁷ et la *deep ecology*⁸. Cette analyse s'associe parfois à celle du féminisme, en incorporant la pensée écologique dite « écoféministe⁹ ». Selon Posthumus, alors que l'écocritique anglophone s'est appuyée sur la science écologique, l'écocritique française s'appuie plutôt sur la pensée écologique¹⁰ (Posthumus, 2014, p. 16) et « aborde le texte culturel¹¹ selon une perspective politique qui décentre l'être humain pour mieux se recentrer sur l'environnement » (Posthumus, 2014, p. 16). Selon Pierre Schoentjes, l'écocritique française diffère de la pensée écocritique américaine dans sa façon de penser le rapport à la Nature, notamment à cause de « l'absence simultanée de *wilderness* et de tradition culturelle qui pense la nation à partir de sa relation à la nature "sauvage" » en France (2010, p. 477). Ces différences apparaissent aussi sur le plan de la langue : les mots « écologie » et « environnement » n'ont pas le même sens en français et en anglais (Posthumus, 2014, p. 32). Selon Posthumus, alors que « environnement » vient de l'anglais et évoque les « sciences environnementales » et l'« *environmentalism* », l'écologie évoque plutôt la prise de conscience écologique, la « pensée écologique » : l'écocritique francophone n'irait pas « du côté des sciences écologiques pour construire son approche au texte littéraire » comme le fait l'écocritique anglophone (2014, p. 32).

⁶ L'écologie est la science de l'environnement, un champ de la biologie.

⁷ Le mouvement de l'environnementalisme (*environmentalism*) vise la prise de conscience et d'action concernant la protection de l'environnement. Il s'agit d'une des formes les moins radicales d'activisme dans le domaine écologique (voir Garrard, 2012).

⁸ L'écologie profonde (*deep ecology*) est un courant de la philosophie écologique qui exige une reconnaissance de la valeur intrinsèque de la Nature, peu importe son utilité pour l'humain (voir Garrard, 2012).

⁹ L'écoféminisme propose que l'idéologie patriarcale et capitaliste qui domine le monde sanctionne non seulement la discrimination fondée sur le genre, la race, l'orientation sexuelle ou la classe sociale mais aussi l'asservissement de la Nature aux besoins de l'humain : il serait donc impossible de libérer les minorités opprimées, dont les femmes, sans aussi libérer la nature (voir Gaard, 1993).

¹⁰ La pensée écologique est un mouvement philosophique qui tente d'appliquer les principes de la science écologique à différents domaines (voir Morton, 2019 [2010]).

¹¹ Posthumus utilise l'expression « texte culturel » pour englober tous les différents textes que l'écocritique peut étudier, soit « tout texte compris au sens large du terme », y compris « les textes littéraires, artistiques, cinématographiques » (Posthumus, 2014, p. 16).

En analysant trois romans de science-fiction utopique féministe québécoise, j'adopte l'approche écocritique française, basée sur la pensée écologique, tout en tenant compte de l'intérêt scientifique de ces textes, notamment dans leur représentation de différentes technologies.

Dans cette thèse, j'étudierai tant l'environnement naturel que l'environnement artificiel, construit par l'homme. L'écocritique contemporaine s'intéresse de plus en plus aux lieux urbains, dont les villes, puisque tant les espaces urbains que les espaces sauvages sont « *shaped by complex socio-political, economic, and philosophical discourses* » (Bennett, 2001, p. 35). La ville serait, dans la perspective écocritique, un « écosystème » en soi, tout aussi menacée par la crise climatique que la Nature vierge. Les villes font partie de notre environnement contemporain, autant que les forêts, les montagnes, les déserts ou les océans.

Ma thèse met davantage l'accent sur l'écocritique féministe, qui découle du mouvement intellectuel et culturel de l'écoféminisme. Ce courant propose que « *the logic of domination [of the environment] is implicated in discrimination and oppression on grounds of race, sexual orientation and class as well as species and gender* » (Garrard, 2012, p. 29). Selon la pensée sexuée traditionnelle du rapport nature-culture, l'homme serait une entité rationnelle, séparée de la Nature, alors que la femme serait, selon certains traits innés, biologiques, plus proche de la Nature. Cette perspective se fonde sur l'essentialisme biologique qui tire sa source dans la croyance que certaines caractéristiques biologiques détermineraient la nature des femmes et des hommes (Parini, 2007, s. p.). Cette vision des sexes est sévèrement critiquée, car, comme le dit bien Douglas Vakoch,

by identifying these traits as innate, however ecologically positive they may be, the social and historical factors that have led to women's oppression are obscured. Moreover, this essentialist assumption implies that men have inherent limitations in their ability to connect to the natural world by virtue of their sex. (Vakoch, 2012, s. p.)

Ainsi, cette pensée essentialiste propose une conception réductrice des hommes et des femmes, mais surtout en ce qui concerne les femmes en tant que sujets dominés. La féminisation de la Nature elle-même illustre cette hiérarchisation. Ainsi, il y aurait un lien direct et concret entre la dégradation environnementale et la subordination des femmes dans la société patriarcale (Mellor, 1997, s. p.).

De plus en plus, les théoriciens mettent l'accent sur le caractère émancipateur de la littérature de l'environnement. Dans son article « Ecofeminist Theories of Liberation in the Science Fiction of Sally Miller Gearhart, Ursula K. Le Guin, and Joan Slonczewski » (2012), Eric Otto distingue deux variantes principales de l'écoféminisme, en ce qui concerne la quête de libération des femmes : l'écoféminisme culturel (*cultural ecofeminism*) et l'écoféminisme rationaliste (*rationalist ecofeminism*). L'écoféminisme culturel soutient que le lien inné entre la femme et la Nature devrait être assumé par les femmes afin de déjouer l'androcentrisme social et se libérer du patriarcat. L'écoféminisme rationaliste s'oppose à cet essentialisme, en soutenant que cette perspective ne fait que prolonger les stéréotypes et ne pourra mener à la libération féminine. Pour ma part, je me servirai de l'écoféminisme pour illustrer la représentation stéréotypée des personnages féminins dans les romans. Mon étude se situera ainsi plutôt du côté de l'écoféminisme rationaliste. La théorie écoféministe me servira ainsi de grille d'analyse pour le symbolisme idéologique qui fonde la représentation de l'espace dans les romans de Vonarburg.

La méthodologie proposée par Jacques Soubeyroux présentée dans son chapitre « Le discours du roman sur l'espace : approche méthodologique » dans l'ouvrage collectif *Lieux dits : Recherches sur l'espace dans les textes hispaniques (XVI^e-XX^e siècles)* m'a servi de modèle pour l'étude de l'espace dans les romans du corpus. Sa méthodologie consiste à établir et reconstituer les espaces représentés, puis à faire ressortir les différentes fonctions de chaque lieu pour

finalement examiner le symbolisme des espaces littéraires évoqués, en mettant l'accent sur le rapport entre l'humain et ceux-ci.

La division en trois parties découle de l'approche proposée par Soubeyroux. Après un premier chapitre dans lequel je présente les enjeux génériques associés à l'utopie et la science-fiction, puis l'intérêt écocritique de ces deux genres, je ferai, dans le deuxième chapitre, l'inventaire des personnages humains et non-humains ainsi que des espaces naturels et urbains dans les textes de science-fiction de Vonarburg. Je brosserai alors le portrait des espaces représentés dans les trois textes à l'étude afin d'en faire ressortir le degré de mimétisme avec notre monde et les traits qui sont propres à ces espaces utopiques. Les différentes fonctions de chaque lieu seront ensuite identifiées, en mettant davantage l'accent sur les questions écologiques qui sont soulevées par les espaces évoqués. Ce repérage et cette classification des espaces imaginés par Vonarburg mèneront, dans le dernier chapitre, à une étude des rapports que les personnages entretiennent avec les lieux. J'étudierai le symbolisme des espaces littéraires mis en scène, en mettant l'accent sur la présence des rapports dualistes, romantiques et de continuité.

Chapitre 1

À la rencontre de l'univers romanesque de Vonarburg : les enjeux génériques de la science-fiction utopique

Les romans d'Élisabeth Vonarburg postulent tous que l'effondrement des écosystèmes engendrera, sur une durée de plusieurs siècles, non pas la fin de l'espèce humaine, mais la fin de la société telle que nous la connaissons. Cette transformation radicale de notre planète donne lieu à la naissance d'une nouvelle société, qui n'est pas parfaite, mais qui offre des pistes de solutions à des problèmes sociaux et environnementaux actuels. Dans mon étude du rapport à la Nature tel qu'exploré dans la science-fiction de Vonarburg, je veux « saisir les fonctions de l'espace » représenté dans les romans, afin de comprendre les « significations profondes du texte romanesque » (Soubeyroux, 1993, p. 24). Tout texte va « élaborer son propre univers fictif à partir d'éléments empruntés au monde réel » (Soubeyroux, 1993, p. 16), mais certains, en particulier les textes de science-fiction, « [semblent] se différencier [...] radicalement du monde réel » (Soubeyroux, 1993, p. 17). Les romans de Vonarburg s'inscrivent dans le genre de la science-fiction, et plus précisément de la science-fiction utopique féministe. Avant de mener mon étude, je définirai ces genres, en commençant avec celui de l'utopie, puis j'enchaînerai avec la science-fiction, afin de comprendre comment la Nature est pensée au sein des romans. En effet, les caractéristiques de chacun de ces genres sont exploitées par Vonarburg afin de mieux mettre en valeur sa prise de position écologique et, plus précisément, sa conception du rapport entre l'espèce humaine et son environnement. Après avoir exploré les considérations génériques, je vais préciser pourquoi la science-fiction utopique est un champ d'intérêt pour l'écocritique féministe et identifier certaines thématiques présentes chez Vonarburg qui seront explorées davantage dans les prochains chapitres.

Imaginaires utopiques dans la science-fiction

L'utopie apparaît en littérature lors de la publication d'*Utopia* de Thomas More en 1516. Le mot « utopie », créé par More, est un néologisme formé à partir du grec et du latin, désignant à la fois un lieu inventé et un lieu idéal (Paquot, 2018, s. p.). L'*Utopia* raconte la visite que fait le marin Raphaël Hythlodée de l'île fictive Utopia où vit une communauté idéale, dont le bonheur est assuré par une culture et un mode de vie uniforme. Ce récit fonde le genre utopique tel qu'il existe aujourd'hui, non seulement en ce qui concerne sa forme, mais aussi sa fonction qui est « de fournir une norme idéale qui permet de critiquer, sur le mode satirique, les abus et les maux des sociétés actuelles » (Kuon, 2015, s. p.). Dans le cadre de mon étude, je me fonderai sur la définition que propose Raymond Trousson, dans *Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique*, du « genre utopique » :

Nous proposerons donc ici de parler d'utopie lorsque, dans le cadre d'un récit [...] se trouve décrite une communauté [...] organisée selon certains principes politiques, économiques, éthiques, restituant la complexité de l'existence sociale [...] qu'elle soit présentée comme idéal à réaliser (utopie positive) ou comme la prévision d'un enfer (l'anti-utopie), qu'elle soit située dans un espace réel, imaginaire, ou encore dans le temps, qu'elle soit enfin décrite au terme d'un voyage imaginaire vraisemblable ou non. (1999 [1975], p. 24)

Le genre utopique a évolué depuis More, tant au niveau formel que sur le plan de l'idéologie représentée. L'évolution sur le plan formel est retracée par Thierry Paquot dans son ouvrage *Utopie et utopistes* (2018). Selon lui, les récits utopiques du XVII^e siècle prennent la forme de récits de voyages, alors que durant le Siècle des Lumières, ils prennent aussi la forme de ce qui est qualifié de « république imaginaire » ou de « roman social ». Les critiques du genre commencent à se multiplier. L'idée d'une société idéale « acquiert [...] une signification péjorative [...] compris[e] comme synonyme d'“impossible”, d'“irréaliste” » (Paquot, 2018, s. p.). L'essor du genre ralentit durant le XIX^e siècle : quelques récits utopiques paraissent, mais aucun utopiste littéraire majeur ne se présente durant la première partie du siècle. Ce n'est qu'à partir de 1870 qu'une plus grande

diversité de textes utopiques voit le jour et que les auteurs commencent à explorer différentes « variétés du genre » (Trousson, 1999 [1975], p. 193), notamment celle de l'utopie d'évasion qui consiste à s'échapper du « monde dévoyé » pour aller « vers des idylles compensatoires aux accents un peu mièvres » (Trousson, 1999 [1975], p. 196). C'est au XX^e siècle que le genre utopique connaît un changement formel important. Les auteurs « renon[cent] au sempiternel “visiteur” à qui l'on explique la cité, pour y faire pénétrer directement le lecteur » (Trousson, 1999 [1975], p. 108). Ils vont aussi y « introduire dans son mécanisme impeccable l'élément dissident qui la remettra en question » (Trousson, 1999 [1975], p. 108). Le genre utopique prendra alors des formes bien plus variées, qui commencent à jouer de plus en plus avec la temporalité.

L'évolution formelle du genre utopique engendre aussi une transformation de la temporalité. L'utopie se situe, chez More et dans les premiers récits de voyage utopiques, dans un « “ailleurs” contemporain » (Trousson, 1999 [1975], p. 241), c'est-à-dire un lieu inventé situé à l'époque de l'auteur. Le roman d'anticipation *L'an 2440* de Mercier, paru en 1771, projette le récit utopique dans l'avenir. À partir du XX^e siècle, l'on situe l'utopie dans un « avenir infiniment plus lointain » (Trousson, 1999 [1975], p. 241), plusieurs milliers (ou milliards) d'années dans le futur. Les formes du récit utopique se diversifient alors davantage, comme en témoignent les œuvres d'auteurs comme Herbert George Wells.

Les prises de position idéologiques des récits utopiques varient tout au long de son évolution. Les auteurs reprennent tantôt les discours dominants, tantôt les discours marginaux pour envisager une différente version d'un monde idéal : l'utopie s'aligne avec le patriarcat ou le matriarcat, le capitalisme ou le communisme, selon la perspective de l'auteur. Bien que le genre utopique ne se soit jamais apparenté à une idéologie particulière, on peut tracer une évolution des grandes lignes de ses sources d'inspiration :

La Renaissance y a introduit la raison et le principe antithéologique de l'autonomie humaine. Le XVIII^e siècle lui a confié sa croyance en la perfectibilité et sa conviction que le bonheur était en fonction de l'excellence des institutions. Le XIX^e siècle y a projeté ses espoirs dans la science, l'évolution historique, l'émancipation des classes défavorisées. Le XX^e siècle en a fait le véhicule de ses angoisses et de ses doutes, la démonstration par l'absurde de la nécessité d'un humanisme, d'un anthropocentrisme qui fait de l'homme une fin et non un moyen. (Trousson, 1999 [1975], p. 272)

Pendant la plus grande partie de son histoire, le genre utopique se caractérise par son optimisme en ce qui concerne le devenir humain. Cet optimisme persiste encore au XIX^e siècle, époque durant laquelle « la foi dans les institutions et le progrès [constitue] en quelque sorte la loi interne du genre » (Trousson, 1999 [1975], p. 235). C'est au XX^e siècle qu'un pessimisme commence à se faire sentir dans l'imaginaire utopique, qui « [tend à] dépasser le vieil idéal de la cité parfaite pour se muer en une interrogation angoissée sur l'avenir de l'homme » (Trousson, 1999 [1975], p. 235). Les utopistes s'inspirent de différentes idéologies, qui mènent à la création d'utopies différentes : qu'elles s'inscrivent dans le discours dominant ou non, elles incarnent un désir, voire un besoin de transformer la société. Il s'agit d'un genre fécond pour explorer toutes les manières d'aboutir à un monde plus égalitaire pour l'être humain.

La vision féministe d'un monde meilleur pour les femmes est présente même avant la publication de l'*Utopia* de More. *La Cité des dames* de Christine de Pizan est un « manifeste féministe » à caractère utopique, écrit avant que le genre utopique ne prenne forme (Roussos, 2008, s. p.). De tels récits utopiques revendiquent l'égalité entre hommes et femmes. Du côté de la littérature utopique anglaise, des textes comme *The Blazing World* de Margaret Cavendish paru en 1668, et plus tard les romans *Man's Rights* de Annie Denton Cridge en 1870 et *Mizora* de Mary E. Bradley Lane en 1889 comptent parmi les premières utopies féministes. La philosophie féministe figure davantage dans les utopies à partir du XX^e siècle, notamment dans *L'Impératrice de l'Ungava* de Alexandre Huot, paru en 1927. Le genre utopique s'avère propice pour susciter la réflexion sociale et nous amener à penser différemment l'organisation de la société humaine.

Pourtant, le genre utopique n'est pas sans limites. Les philosophes des Lumières et les philosophes contemporains doutent de son efficacité et de son utilité, car elle présenterait trop concrètement et explicitement les idéaux sociaux. Ils doutent davantage de la capacité de l'écriture utopique à véritablement émanciper le peuple. Cette réflexion critique sur les limites du genre utopique mène à la naissance du genre dystopique contemporain, mais aussi à celui de l'utopie critique. Le premier roman qui s'inscrit dans le genre dystopique est *Le Monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre, publié en 1846, mais le mot « dystopie » est prononcé pour la première fois dans un discours politique de John Stuart Mill en 1868 (Dessy et Stiénon, 2015, p. 12). Souvestre envisage dans son roman les conséquences négatives du progrès en France dans l'an 3000, alors que Mill utilise le mot pour décrire les conditions de vie en Irlande sous le régime britannique. Dès ces deux premiers exemples, on voit que la dystopie, aussi appelée « anti-utopie » ou « contre-utopie », se veut une réponse à l'idéalisme utopique. On y retrouve « au lieu du bonheur, le désespoir et le misérabilisme; la fin de l'homme et non plus son épanouissement; non plus proposition optimiste, mais mise en garde à ceux qui se laisseraient prendre aux appeaux des utopistes » (Trousson, 1999 [1975], p. 248). La dystopie répond à l'utopie en renversant ses caractéristiques : à l'invraisemblance et la vision positive de la société présentée dans l'utopie, la dystopie offre plutôt une « projection vraisemblable *et* [une] vision négative » : elle « interroge donc essentiellement le lien social, ses fondements, son fonctionnement et sa stabilité » (Dessy et Stiénon, 2015, p. 14).

Plutôt que de parler de dystopie dans le contexte de mon étude, je traiterai d'une forme d'écriture utopique particulière dans le contexte de l'œuvre de Vonarburg, soit celle de l'utopie critique. Alors que la dystopie s'oppose à l'utopie, l'utopie critique est plutôt une forme utopique subversive. C'est un genre qui, tout en demeurant conscient des limites de l'utopie traditionnelle,

célèbre sa capacité à imaginer, à inventer, à rêver (Moylan, 2014, p. 10). Elle diffère de la dystopie principalement par le fait qu'elle présente encore un certain optimisme qui caractérisait les utopies d'autrefois, en refusant la dysfonction sociale propre à la dystopie. Les sociétés représentées dans les romans appartenant au courant de l'utopie critique mettent l'accent sur la « *continuing presence of difference and imperfection within utopian society itself* » et seraient ainsi plus vraisemblables (Moylan, 2014, p. 10). Cette nouvelle forme d'utopie se fonde sur un rejet des systèmes dominants qui émergent depuis la révolution industrielle et participe directement aux mouvements qui les opposent (Moylan, 2014, p. 10). Pourtant, elle rejette la conception traditionnelle de l'utopie en « *reviving the emancipatory utopian imagination while simultaneously destroying the traditional utopia and yet preserving it in a transformed and liberated form that was critical both of utopian writing itself and of the prevailing social formation* » (Moylan, 2014, p. 42). La force de l'utopie critique est nécessairement le « *very act of portraying a utopian vision itself* » (Moylan, 2014, p. 26). L'utopie critique se lit à deux niveaux : au premier niveau, le texte se lit comme un « *symbolic act which provides an imaginary solution to present historical contradictions* » (Moylan, 2014, p. 46) et à un second niveau la lecture se fonde sur les « *ideological contestations in the broader social order* » (Moylan, 2014, p. 47). Bref, quoique l'utopie propose elle aussi certaines réformes sociales, les genres de la dystopie et de l'utopie critique seraient plus aptes à critiquer la société actuelle.

Les romans de Vonarburg s'inscrivent également dans le courant des utopies féministes. Durant le XX^e siècle, celles-ci auront recours à l'utopie critique ou la dystopie pour explorer la condition de la femme. En fait, l'utopie critique permet de dénoncer « l'oppression dystopique de la femme », et d'illustrer « la suppression de la différence entre l'homme et la femme, l'homosexualité et l'hétérosexualité, l'homme et l'androïde, l'homme et la bête » (Kuon, 2015,

s. p.). Ces critiques contribueraient à la création d'une société plus égalitaire. Le genre utopique, tout au long de son histoire, se veut une exploration de l'avenir de l'humain tout en étant une réflexion sur l'état actuel de la société. Il offre un imaginaire qui permet de concrétiser une certaine critique sociale, tout en ouvrant une voie vers une société idéale. Dans la perspective féministe, et plus tard écoféministe, l'utopie permet d'imaginer la libération de la femme et de l'environnement.

Souvent, l'utopie est lue comme un genre précédent ou un sous-genre de la science-fiction plutôt qu'un genre en soi. Peu importe la catégorisation, un rapprochement entre la science-fiction et l'utopie est possible en tant que genres qui proposent une fiction spéculative, qui imaginent chacun différents mondes possibles, ou un « modèle social différent » (Bozzetto, 2007, s. p.). Comme l'utopie, la science-fiction critique, elle aussi, le contexte dont elle émane : l'avenir imaginé offre « *a fresh look at the present as it is represented in the past of a fictionally extrapolated future* » (Moylan, 2014, p. 41). Ce genre littéraire est constitué

De fictions narratives, littéraires ou filmiques, mettant en scène de façon très réaliste, presque naturaliste, des aventures qui ont pour but d'explorer les potentialités de ces mondes inventés, dans un rapport plus ou moins scientifique avec l'horizon dans lequel on les inscrit. Ces aventures sont des moyens d'« expérimentations mentales » dans et par ces « mondes possibles ». (Bozzetto, 2007, s. p.)

La distinction principale entre les deux genres concerne les procédés narratifs, ainsi que le rapport entretenu avec les sciences au sein du texte :

Pour créer des mondes, la SF [science-fiction] part d'une image du présent et la distord à partir d'une hypothèse, sous un certain angle, dans le cadre d'une intrigue. Elle le fait au moyen de personnages, d'objets, d'affirmations, et de références à une plausibilité liée à la science ou à la technique d'une époque, soulignée par du vocabulaire à connotation scientifique. (Bozzetto, 2007, s. p.)

Les deux genres considèrent l'avenir humain à travers des mondes inventés, mais dans le cas de la science-fiction, il s'agit d'un imaginaire inspiré des avancées scientifiques et technologiques.

Si la représentation des « sciences » se fait de façon générale au sein de la science-fiction, certaines variations existent en ce qui concerne les différentes disciplines qui y sont traitées. La science-fiction se divise en deux grandes catégories, définies d'abord par le critique Peter Schuyler

Miller en 1957 : la *hard science fiction* et la *soft science fiction*. La *hard science fiction* se réfère aux sciences dites « pures » ou « exactes », telles que la biologie, la chimie, la physique, la cybernétique. Les récits dans cette catégorie sont basés sur une « forte plausibilité scientifique » et vont tenter de les articuler pour un lectorat de non-experts (Bozzetto, 2007, s. p.). La *soft science fiction* se réfère aux sciences dites « humaines » ou « sociales » et touchent des disciplines comme la psychologie, la sociologie ou l'anthropologie. Les récits de cette catégorie sont moins préoccupés par l'exactitude des sciences pures et plus soucieux d'examiner les conséquences sociales du progrès scientifique et du développement humain (Bozzetto, 2007, s. p.).

Le genre de la science-fiction n'aurait pas un point de départ fixe comme dans le cas de l'utopie. Bozzetto propose que la « littérature d'imagination scientifique », qui devient la science-fiction, commence à prendre forme dans d'autres genres littéraires, dont le récit utopique. La littérature d'imagination est lancée au XVI^e siècle, époque à laquelle les travaux de Galilée et Johannes Kepler marquent la naissance de la science occidentale moderne (Bozzetto, 2007, s. p.). Comme dans le cas de l'utopie et la dystopie, les écrivains de la science-fiction vont avoir recours à la littérature pour mettre à l'épreuve différentes théories relatives aux sciences et au progrès. De façon générale, le développement de la science-fiction suit les différents développements scientifiques et technologiques, mais à certains moments l'optimisme domine l'imaginaire, alors qu'à d'autres le pessimisme et la méfiance semblent l'emporter. Le genre se veut « visionnaire d'un futur grandiose » en influant sur son lectorat grâce à l'imaginaire scientifique (Bozzetto, 2007, s. p.). Les critiques de la science-fiction, dont Bozzetto, observent dans la perspective optimiste une tendance des auteurs de science-fiction à « magnifi[er] le progrès technique et le pouvoir des ingénieurs » et représenter une « fascination du savoir » dans leurs récits (Bozzetto, 2007, s. p.), en particulier dans les récits du XVI^e au XIX^e siècle de la science-fiction européenne et

ceux de l'âge d'or de la science-fiction américaine. Cette science-fiction optimiste représente le développement d'une société idéale nourrie par le progrès scientifique.

Pourtant, douter du progrès scientifique et des sciences est une constante dès la naissance du genre de la science-fiction. Un imaginaire scientifique marqué par l'anxiété à l'égard des sciences apparaît à la même époque que se développe la littérature dystopique et, plus tard, l'utopie critique. Cet imaginaire est présent dans chacune des œuvres de Vonarburg à l'étude, qui explorent les conséquences du développement des sciences sur la vie humaine et sur la planète. Différentes thématiques récurrentes dans la science-fiction vont évoquer le potentiel négatif des sciences et des avancées technologiques. C'est le cas du « savant fou », personnage stéréotypé qui prend plusieurs formes dans les romans de Vonarburg. Ce personnage est un scientifique qui « dépassé par les conséquences de ses créations se voit [...] conduit à la mort, provoquant des catastrophes de tout ordre » (Bozzetto, 2007, s. p.). Le scientifique ne serait plus sauveur de l'humanité, ce qui fait que la poursuite du savoir est remise en question. Cette thématique apparaît d'abord chez Mary Shelley dans *Frankenstein*, paru en 1818 et souvent cité comme le premier texte de science-fiction dans le monde anglophone. Les thèmes de la fin du monde et de l'invasion extraterrestre sont, eux aussi, une composante de la science-fiction qui jette un regard sceptique sur les sciences; ils prennent de l'ampleur au sein du genre vers la fin du XIX^e siècle. *The War of the Worlds* de H. G. Wells, le premier grand roman explorant ces thématiques, publié en 1898, propose que l'illusion de la domination humaine, renversée par l'arrivée des extraterrestres et l'apocalypse qui en résulte, découlent des avancées scientifiques. Quoique chez Wells, la rencontre des extraterrestres est un épisode violent, voire presque apocalyptique, qui jette un regard pessimiste sur l'avenir de la civilisation humaine, d'autres auteurs reprennent ces thèmes pour envisager différemment le sort de la planète de l'avenir. Vonarburg évoque la fin du monde dans chacun des univers romanesques

à l'étude, une fin qui découle des valeurs lacunaires de la société actuelle, pour ensuite proposer un nouveau monde. La thématique de la fin du monde est aussi liée à celle de l'invasion extraterrestre dans son roman *Les Rêves de la Mer*, dans lequel les humains colonisateurs deviennent les envahisseurs d'une planète qui a déjà vu la fin d'une civilisation extraterrestre ancienne. C'est dans cette science-fiction sceptique du progrès de la science, à laquelle appartiennent les romans de Vonarburg, qu'interviennent le plus souvent l'imaginaire de la dystopie et de l'utopie critique.

L'utopie et la science-fiction sont deux genres littéraires distincts, mais proches. Elles sont, toutes les deux, des fictions spéculatives qui ont pour projet d'imaginer différemment le monde. Les visées du genre utopique se lient bien aux visées de la science-fiction, soit « de créer une sensation d'émerveillement ou de sidération devant des futurs ou des univers possibles et étranges » et « de placer le lecteur en position d'observateur privilégié devant des réalités possibles [...] en lui faisant adopter l'angle de vision d'un ethnologue virtuel, éventuellement placé dans une perspective critique » (Bozzetto, 2007, s. p.). Les définitions des genres que j'ai explorés avec leurs différents imaginaires et leurs visées particulières ouvrent la porte à une présentation de leur portée écologique et à une première incursion dans la réflexion écologique de Vonarburg qui prend forme par son recours aux caractéristiques de ces genres littéraires.

L'intérêt des imaginaires de la science-fiction utopique pour la fiction écologique

Les univers romanesques de Vonarburg traitent chacun de questions environnementales, souvent d'ordre scientifique. Le recours aux genres de l'utopie et de la science-fiction facilite la prise en compte des sciences ainsi que de leur influence sur la société et sur l'environnement. Plus encore, ces genres permettent à Vonarburg d'imaginer les conséquences de l'activité scientifique

dans l'avenir sur l'humanité et sur la planète, tout en proposant aussi certaines solutions possibles. L'exploration du monde scientifique dans la littérature est une préoccupation de l'étude conjointe de la littérature et de l'environnement. Les critiques ont tendance à lire des « textes de la nature¹² » en fonction de la réalité scientifique représentée. Cette tendance s'observe surtout dans l'écocritique anglophone, qui se développe à partir de la science de l'écologie, mais peut aussi être observée dans l'écocritique plus généralement. L'écocritique s'est intéressée le plus souvent aux textes qui traitent principalement de la nature, la « littérature de l'environnement » ou « littérature environnementale ». Selon Posthumus, cette étude de la littérature en fonction de la représentation fidèle de l'environnement naturel omet un aspect important des textes, soit « la manière dont le texte littéraire construit à sa façon des personnages, des idées, des lieux, des scientifiques » (2014, p. 21). De plus en plus, la critique littéraire tente de créer un « dialogue constructif avec les sciences », en « utilis[ant] les concepts de l'écologie dans l'écriture, la lecture, l'enseignement et la critique des textes littéraires » (Love, 2008 [1999]). Dans cette perspective, la capacité de la littérature à « met[tre] en scène la science » et à « polarise[r] les effets culturels de la science » (Chassay, 2008, p. 31) justifie l'intérêt de la littérature pour la représentation des sciences. Elle peut mettre l'accent sur la façon dont les sciences participent de la culture, et même « interroger les sciences [...] dans une perspective culturelle » (Chassay, 2008, p. 31). La science-fiction utopique de Vonarburg, qui s'intéresse à l'avenir de l'humanité en fonction de l'imaginaire scientifique, est donc d'un intérêt particulier pour l'écocritique. Le recours à ces genres littéraires lui permet de réfléchir à la place des humains, en particulier des femmes, et des autres espèces sur

¹² Schoentjes utilise l'expression « textes de la nature » pour faire référence à tout texte littéraire qui « accord[e] une place centrale à la nature » : non seulement la littérature de l'environnement, qui a pour enjeu principal la nature et l'environnement naturel, mais tout texte qui « fait une place à la nature et aux questions d'environnement » (2010, p. 477).

notre planète. Ainsi, la représentation du progrès scientifique, des êtres non-humains, de la transformation de la planète et des conséquences sociales qui en découlent fait, à mon avis, de la science-fiction utopique un genre propice à une lecture écocritique. C'est la raison pour laquelle j'attends analyser les trois romans de Vonarburg à partir d'une grille de lecture écocritique féministe.

Les sciences, les technosciences et le progrès scientifique sont présents au sein de la science-fiction depuis les débuts du genre. Pour les auteurs et les lecteurs, le genre science-fictionnel est un « moyen de comprendre certaines tendances qui ne se trouvent encore qu'en germe dans le réel » (Després, 2018, s. p.). Plus concrètement, l'imaginaire de la science-fiction est propice à l'exploration et l'analyse des développements scientifiques, des « bouleversements qui sont à la fois tangibles et impalpables » (Bozzetto, 2007, s. p.). La représentation en science-fiction de l'écologie, la génétique et la biologie de l'évolution vise à interpréter comment ces sciences conçoivent la nature humaine, la place de l'humain sur la Terre et le fonctionnement de la civilisation humaine. Les romans de Vonarburg, écrits vers la fin du XX^e siècle, examinent plusieurs tendances scientifiques nouvelles de l'époque, dont le clonage et la robotique. La représentation des technosciences et les avancées technologiques dans les œuvres de science-fiction offrent une réflexion sur le progrès vers une post-humanité¹³ ainsi qu'une critique du techno-messianisme¹⁴ qui dominait les *pulps* scientifiques d'autrefois. La science-fiction entretient

¹³ Le post-humanisme est un courant de pensée né vers la fin du XX^e siècle qui stipule que le développement des sciences et des technologies, en particulier la biotechnologie, mènera possiblement à une prochaine étape dans l'évolution de l'humain. Le mouvement critique l'humanisme traditionnel dans le contexte de l'anthropocène et affirme le besoin de transformer les sciences sociales et contrer l'anthropocentrisme (voir Maftai, 2022).

¹⁴ Le techno-messianisme désigne le fétichisme et le fanatisme des technologies de pointe, qui mèneraient à une « techno-utopie ». À l'inverse, le « techno-catastrophisme » désigne la perspective que les technologies mèneraient à la déchéance et la fin de l'humanité (voir Rumpala, 2018).

un « rapport privilégié [...] avec les questions posées par le développement des technosciences, en relation avec les implications de tout ordre concernant l'évolution et la survie de l'humanité » (Bozzetto, 2007, s. p.). Ces implications « varient suivant les rapports que la société occidentale entretient [...] avec les sciences et les techniques » (Bozzetto, 2007, s. p.). Il n'en demeure pas moins que la science-fiction utopique interpelle ses lecteurs et les pousse à s'interroger sur la science et la notion du progrès. La façon dont le genre traite la génétique en est un excellent exemple. Les avancées dans ce domaine promettent l'élimination de gènes néfastes, tant chez les plantes que les animaux et les humains. La science-fiction utopique, telle celle de Vonarburg, projette les débuts de progrès dans ce domaine vers l'avenir, pour imaginer la société future et les individus qui y habiteraient. Pour les humains qui habitent les Cités souterraines futuristes de Vonarburg, le contrôle des gènes et la reproduction sélective d'individus sont des réalités depuis des centaines d'années; ils mènent à la création d'une nouvelle race d'humains qui tentent de peupler le monde dévasté par l'apocalypse. Les intrigues scientifiques au sein du genre offrent une piste d'analyse fertile pour l'écocritique. Ces intrigues proposent des réflexions sur nos attitudes envers la biologie et la technologie et réfléchissent au fait que nous, les humains, avons souvent tendance à faire trop confiance aux sciences et à trop croire à la notion du progrès de façon générale.

Au-delà de la représentation des sciences et du progrès, la science-fiction utopique est aussi d'intérêt pour l'écocritique en ce qui concerne la réflexion sur les êtres non-humains. En écocritique, l'étude des êtres non-humains est souvent axée sur les animaux, la vraisemblance de leur représentation et des attitudes des personnages humains envers eux. Ces lectures illustrent la façon dont les textes « [problématisent] le rapport entre l'homme et l'animal » (Schoentjes, 2012, p. 646) : en racontant « un vécu direct de la Nature, l'écriture fait naître un univers qui place

l'homme à côté plutôt qu'au-dessus des autres règnes » (Schoentjes, 2012, p. 652). Vonarburg représente les relations entre l'humain et l'animal dans ses romans, mais l'enjeu du non-humain y est complexifié davantage. En effet, le rapport aux animaux est présenté dans le contexte de l'anthropocène et du post-humanisme, mais Vonarburg introduit aussi de nouvelles figures non-humaines comme l'extraterrestre et le cyborg¹⁵. Ces figures inventées vont résister à la catégorisation rigide et rationnelle des sciences et engendrent une réflexion sur l'altérité, la place de l'humain et la signification de l'identité humaine en tant que telle dans les romans de Vonarburg.

Les extraterrestres sont une figure classique de la science-fiction, surtout depuis les romans de H. G. Wells. Dans *Les Rêves de la Mer*, Vonarburg fait intervenir des personnages extraterrestres dans le projet de colonisation d'une planète habitable. L'imaginaire science-fictionnel et utopique de l'extraterrestre implique la représentation de non seulement « un être autre, mais un monde autre, possédant comme tel sa cohérence propre » (Laforge, 2018, s. p.) : la création de l'extraterrestre, soit d'une espèce qui a une origine hors-terrestre, sous-entend l'existence d'une autre planète, d'une autre Nature. C'est à cette réalité que les colonisateurs de Virginie sont confrontés lors des premières expéditions sur cette nouvelle planète. Les différences morphologiques entre humains et extraterrestres varient et engendrent différentes intrigues dans l'œuvre. Dans le cas de la science-fiction utopique, les extraterrestres sont souvent des êtres qui habitent des planètes qui ressemblent la Terre et qui ont eux-mêmes une apparence humanoïde, comme dans *Les Rêves de la Mer* de Vonarburg et *The Left Hand of Darkness* de Ursula K. Le

¹⁵ Le cyborg est « une sorte d'hybridation homme-machine » (Bozzetto, 2007, s. p.). Il se distingue de l'androïde, qui est un « être artificiel [...] qui possède une apparence humaine » (Bozzetto, 2007, s. p.). Les deux font partie de la catégorie des robots et possèdent une apparence humaine, mais le cyborg aurait certaines caractéristiques organiques que l'androïde artificiel n'aurait pas.

Guin, mais qui proposent des organisations sociales différentes. Le conflit central consiste dans ces romans à imaginer différemment l'organisation sociale humaine et les façons dont les liens sont formés entre les individus et les lieux. L'affrontement entre les différentes espèces et cultures suscite aussi une réflexion sur la place de l'humain au sein de l'ordre naturel. L'existence des extraterrestres fait réfléchir aux différents risques pour l'humain découlant de l'inconnu et de l'incertain, représentés par la thématique du non-humain.

Le cyborg est une figure incontournable dans la science-fiction et joue un rôle important dans la vie des humains dans *Le Silence de la Cité*. Le cyborg incarne la prochaine étape dans l'évolution de l'homme, le résultat du progrès des technosciences et de la civilisation vers la posthumanité. Sa forme et sa fonction varient en fonction de l'intrigue : il est tantôt « repoussoir », tantôt « séduisant » (Hoquet, 2011, s. p.). Le cyborg sert de prothèse technologique par lequel l'humain est « à la fois amplifié et potentiellement annihilé par l'avènement d'autre chose qui n'est plus lui » (Hoquet, 2011, s. p.). Chez Vonarburg, le cyborg permet à l'humain de naviguer le monde de l'Extérieur et de prolonger sa propre durée de vie. Le mouvement féministe s'intéresse à la figure du cyborg depuis les années 1980, à partir de la parution de l'essai « *Cyborg Manifesto* » de Donna Haraway. Selon elle, le cyborg est un « organisme cybernétique, hybride de la machine et de l'organisme vivant » qui « donne la possibilité de penser le politique différemment » (Chassay et Després, 2009, p. 7). Dans un contexte où « les identités occidentales se déstabilisent » (Haraway, 2007 [1985], p. 41), ce que Haraway appelle l'« identité cyborgienne » (*cyborg identity*) aide à renégocier l'identité de la femme en détournant le déterminisme biologique. Pour les féministes, le cyborg « [propose] une autre manière d'articuler le masculin et le féminin » et « trouble la manière dont nous comprenons l'humain » (Hoquet, 2011, s. p.). En incarnant cet entre-deux, le cyborg brouille les frontières des dualismes traditionnels, en particulier entre

l'humain et la machine, et contribue à rendre l'identité « partielle et changeante » (Chassay et Després, 2009, p. 7). Les cyborgs de Vonarburg vont contribuer à ce brouillement des frontières, tout en encourageant une réflexion sur la nature de l'humain et des relations interpersonnelles dans le monde futur. C'est dans cette perspective que l'étude du cyborg est d'intérêt pour l'écocritique, afin de penser le naturel et les frontières entre les dualismes. Les récits du cyborg proposent que l'introduction d'un nouvel être, au-delà de l'humain, remet en question la place de l'humanité dans le règne naturel, voire l'organisation de la nature comme telle. L'animal, l'extraterrestre et le cyborg représentent chacun une facette du non-humain, mais représentent plus encore une dimension du rapport à la Nature. Le non-humain dans toutes ses formes est d'intérêt pour l'écocritique dans la façon dont il contribue à remettre en question l'anthropocentrisme et à faire réfléchir l'humain à la façon dont il cohabite avec la Nature sur sa planète.

L'utopie et la science-fiction sont chacune bien portées à explorer les problématiques sociales liées à l'écologie, en particulier les conséquences des technologies pour l'anthropocène et des changements climatiques sur l'organisation sociale. La science-fiction utopique permet d'envisager non seulement l'état actuel de la planète, transformée par le développement de l'espèce humaine, mais d'étendre les conséquences de ce développement vers l'avenir. La question du devenir planétaire est une préoccupation constante de la science-fiction. Le genre présente souvent une transformation radicale de la planète Terre et d'autres planètes, qu'elle soit délibérée ou non, et examine les conséquences de cette transformation sur les humains. Je me concentrerai ici sur deux variations principales du thème de la transformation de la planète : la

« terraformation¹⁶ » et la destruction de la planète conséquemment aux activités humaines. La transformation de la planète implique souvent des conséquences catastrophiques, voire apocalyptiques. La transformation de l'humain à cause de son nouvel environnement, ou « pantropie¹⁷ », est aussi présente dans la plupart des récits de la transformation de la planète.

Les récits de terraformation en sont un excellent exemple. Ce genre de récit est « *underpinned by a will to transform planets according to a predetermined vision, often one that is homeworldcentric* », c'est donc dire qu'il est basé sur les écosystèmes terrestres ou sur une version antérieure de la Terre, qu'il s'agit de transformer en planète de l'avenir (Pak, 2016, p. 12). Le projet de terraformation est présenté comme un projet utopique, à la fois écologique et politique. Ceux qui tentent de transformer une planète affirment que « *change is enacted for the improvement of society* », et que leur objectif final serait de créer une société idéale (Pak, 2016, p. 17). Comprendre le projet de terraformation, la transformation des écosystèmes au profit de l'humain nécessite une compréhension de l'idéologie qui la motive : souvent, les utopies qui imaginent la terraformation la proposent non comme réponse au système capitaliste, mais comme contrepoids à celui-ci. La transformation de l'espace par les Anciens de Tyranaël chez Vonarburg, par exemple, qui transforment certains aspects de la planète tout en travaillant avec l'environnement naturel, offre un contrepoids à la transformation de la planète Terre par les humains, qui eux semblent travailler contre la Nature afin de mieux pouvoir exploiter et profiter de la planète.

¹⁶ La terraformation désigne la « transform[ation] [du] contexte environnemental [d'une planète] pour l'adapter aux besoins de l'espèce [humaine] » (Bozzetto, 2007, s. p.). La terraformation implique une transformation planifiée et délibérée, pour satisfaire aux besoins humains.

¹⁷ La pantropie fait référence à la transformation des humains « pour les adapter à des environnements différents » (Bozzetto, 2007, s. p.). Cette transformation prend la plupart du temps la forme d'une race d'humains « mutants », plus évolués que les humains contemporains.

Les planètes représentées dans la science-fiction sont parfois transformées non par la volonté humaine, mais en conséquence des activités humaines. Les changements climatiques en sont un exemple, qui prend souvent la forme d'une apocalypse climatique. Cette apocalypse n'est pas représentée explicitement chez Vonarburg, mais chaque société représentée subit les effets de cette apocalypse et se transforme en conséquence. En fait, la thématique de la fin du monde comprend une dimension écologique dans la science-fiction dès 1912 dans *La Mort de la Terre* de J.-H. Rosny, qui raconte « le règne impensable des ferro-magnétaux, remplaçant la flore, la faune et la population humaine sur une Terre devenue un désert de sable rougeâtre » (Bozzetto, 2007, s. p.). Cependant, plutôt que de représenter l'évènement apocalyptique lui-même, la science-fiction utopique tend à représenter plutôt les conséquences de cet évènement : ces récits vont « dépasser ou maîtriser les périls planant avec le spectre d'un effondrement écologique » (Rumpala, 2017, p. 97). La science-fiction utopique représente ainsi la « dégradation et la toxicité de l'environnement » et les conséquences sociales qui en découleront (Love, 2008 [1999], s. p.) tout en stipulant que les conséquences de l'anthropocène n'impliquent pas nécessairement la fin de l'espèce humaine ou de la planète. L'avenir de l'humain dépend de sa capacité à renégocier son rapport à la Nature.

Le domaine littéraire connaît un rapport difficile avec le domaine scientifique encore aujourd'hui, mais la science-fiction utopique peut servir d'entre-deux. L'intérêt particulier de la science-fiction utopique pour l'écocritique repose dans son lien étroit avec les sciences et les technologies, sa représentation des êtres non-humains, ainsi que son exploration du devenir planétaire et de la transformation de la Terre : ce sont des thématiques présentes au sein de chaque roman à l'étude. En ce qui concerne les sciences, la biologie, notamment l'ingénierie biologique, entre en jeu dans les projets scientifiques dans chaque roman, et l'influence de la technologie y est

aussi déterminante. Différentes entités non-humaines, comme des animaux mutants et des cyborgs, interagissent avec les personnages humains. Au cœur de chaque roman, se trouve la question du devenir planétaire : le motif classique de la terraformation sera d'un intérêt particulier pour l'analyse des romans à l'étude, puisque chaque roman implique une certaine transformation de l'espace, en particulier *Les Rêves de la Mer*, qui raconte un voyage interplanétaire et la colonisation d'une nouvelle planète. Les trois romans se déroulent à la suite d'une apocalypse climatique, et montrent comment l'humanité serait en mesure de se rétablir. Les récits qui adoptent une perspective écoféministe peuvent offrir des visions encourageantes de l'avenir (Murphy, 1991, s. p.). Il en est de même pour des récits de science-fiction écoféministe, comme ceux de Vonarburg. C'est dans cette perspective que je vais présenter les personnages humains et non-humains dans chaque œuvre, en établissant ensuite comment ils se situent par rapport aux différents espaces représentés.

Chapitre 2

Les humains et les lieux dans les utopies de Vonarburg

Les genres littéraires de l'utopie et la science-fiction sont, comme nous l'avons vu, propices à l'exploration des thématiques écologiques en raison des univers fictifs mis en scène et des diverses catégories de personnages qui les habitent ainsi que de la critique sociale qui leur est inhérente. Les romans de Vonarburg à l'étude utilisent tous les ressorts de ces genres pour bien mettre en valeur la position écologique proposée dans les textes. Pour bien comprendre la façon dont les personnages et les lieux servent la thématique écologique, il convient, dans un premier temps, d'en cerner les caractéristiques et les fonctions dans l'économie narrative des romans. Dans un but essentiellement heuristique, le chapitre portera, dans un premier temps, sur les personnages, humains, robots ou cyborgs. J'analyserai le personnel romanesque de chaque roman individuellement avant de dégager des conclusions d'ensemble. Dans un deuxième temps, je procéderai à la recension des lieux en m'attardant, selon la méthode proposée par Soubeyroux, aux « traits attribués à chaque lieu », aux « relations qui s'établissent entre lieux et personnages », ainsi qu'aux « actions qui se déroulent dans chaque lieu et lui attribuent une fonction spécifique dans le roman » (Soubeyroux, 1993, p. 18).

Les humains dans l'univers romanesque de Vonarburg

Les romans à l'étude offrent différentes versions de l'être humain, sans concrètement définir sa nature : il est autant rationnel qu'irrationnel, autant civilisé que sauvage. Vonarburg explore les contradictions propres à l'humanité en imaginant les conséquences de ses actions dans l'avenir et en spéculant sur ce que l'espèce pourrait devenir. Ce sont des romans au sein desquels l'espèce humaine doit faire face à sa propre nature dans un nouveau monde, tout en tenant compte

de l'ancien monde et de ses traces. Dans cette section, j'explorerai la caractérisation de l'être humain, sa perception de lui-même et ses interactions avec les autres humains dans les romans à l'étude. Un accent particulier est mis sur la dimension genrée de cette représentation et les différences que celle-ci génère dans leur caractérisation. L'étude de la caractérisation de l'humain se fait aussi en tenant compte de la comparaison entre l'être humain et les espèces humanoïdes, c'est-à-dire les androïdes et les extraterrestres.

Le Silence de la Cité

La société humaine telle qu'elle existe dans *Le Silence de la Cité* se développe à partir du Déclin¹⁸. Certains humains ont pu survivre à cette apocalypse en se réfugiant dans des Cités souterraines, destinées à préserver l'espèce jusqu'au moment où la Terre devient à nouveau habitable. La grande majorité demeure à l'Extérieur et subit les conséquences de l'apocalypse climatique. Durant les 300 années qui se sont écoulées depuis le Déclin, l'espèce humaine a évolué et est désormais divisée en plusieurs groupes humains distincts qui s'opposent : les habitants des Cités, d'un côté, et, de l'autre, les humains de l'Extérieur.

Les humains de la Cité sont le dernier vestige de l'humanité telle qu'elle existe à notre époque. Leur rôle principal est de souligner les failles des humains que nous sommes aujourd'hui. La protagoniste, Élixa, est celle qui a le plus grand nombre d'interactions avec les habitants des Cités. Ses échanges avec eux lui permettent d'apprendre de leurs erreurs pour éventuellement concevoir sa propre vision d'une humanité idéale. Les habitants des Cités souterraines cherchent à préserver l'expérience humaine telle qu'ils l'ont connue avant le Déclin, alors que le reste de

¹⁸ Chacun des romans de Vonarburg se déroule quelques centaines d'années après une série de catastrophes apocalyptiques climatiques, appelées « le Déclin » dans *Le Silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères*, et « les Catastrophes » dans *Les Rêves de la Mer*.

l'espèce humaine, ceux qui habitent sur la Terre, poursuivent leur évolution : « Nous, dans les Cités, nous sommes les dépositaires d'un trésor, Élixa. La connaissance. Les sciences, les arts, la sagesse de l'humanité. Nous sommes les gardiens. » (*SC*, p. 36) Les humains de la Cité ont cherché à préserver autant que possible la culture et la science telles qu'elles existaient avant le Déclin : ils conservent même des gènes d'animaux tels qu'ils existaient et permettent la continuation de ces espèces en captivité, au sein des Cités.

Les Cités et leurs habitants sont le couronnement du travail de l'espèce humaine au fil des siècles. Elles sont le chef-d'œuvre des accomplissements technologiques et scientifiques : elles assurent la sauvegarde de connaissances et des technologies, mais elles garantissent tout autant la survie de l'espèce. L'accès aux Cités est restreint : seuls les « dirigeants politiques, militaires, scientifiques, et les quelques milliardaires qui avaient acheté leur place au prix fort » (p. 28) peuvent y entrer. Quelques « centaines de citoyens quelconques », gens ordinaires auraient aussi pu y entrer (*SC*, p. 28). On impose à ces citoyens ordinaires une vie de servitude et on les prive des traitements qui procurent l'immortalité. Au fur et à mesure qu'ils meurent, seules les élites demeurent.

Les Cités, qui seraient le dernier espoir de l'humanité, sont un échec total. Les humains qui y habitent représentent la décadence de l'espèce comme l'illustre leur conduite. Au moment de la naissance d'Élixa, il ne reste que 13 individus dans les Cités : « [Paul], Séréna, Sibylle, Mario, Maxime, Jean, Christine, Gil, Marianne, Andréas, Pierre, Sandra », et Richard Depsrats (*SC*, p. 2). Le choix de n'assurer la survie que pour certains membres de l'élite fait en sorte que certains vices de l'humanité, dont la luxure, l'avarice et l'orgueil, persistent. La déchéance de l'espèce humaine due à ses propres fautes est encore davantage apparente dans la façon dont les humains des Cités terminent leurs vies prolongées artificiellement. Les traitements antivieillessement qu'ils subissent

ne durent qu'un certain temps. Après une centaine d'années, les traitements n'ont plus l'effet désiré et c'est l'esprit humain, la rationalité, ces qualités qui accordent à l'humain son humanité qui se dégradent : « ce corps impeccable est maintenant une enveloppe usée par trop de réjuvenations, un mince vernis prêt à craquer d'un seul coup et sous lequel attendent les horreurs artificiellement retardées de la décrépitude » (SC, p. 8). Le projet fou de l'immortalité né dans les Cités aboutit à la folie de ceux qui subissent ces traitements. Cette époque de l'humanité arrive vers sa fin au fur et à mesure que les habitants meurent.

Ces humains cyniques et décrépits souffrent des conséquences des limites des sciences poussées à l'extrême. Leur vie dépend de « béquilles technologiques » (SC, p. 68). La dépendance à la technologie vécue par les habitants des Cités se manifeste dans tous les aspects de leur vie, en particulier le vieillissement et les traitements réjuvenateurs :

La vieillesse, chez les gens de la Cité, n'était pas une vieillesse ordinaire ; ils pouvaient vivre très longtemps, mais à un moment donné le corps rattrapait le temps perdu, il devenait vieux très vite, et les gens devaient rester chez eux, avec des fils et des tubes partout, et des machines pour les maintenir en vie. Ils pouvaient vivre encore longtemps de cette façon, en dormant presque tout le temps ; et en attendant, la machine qui leur ressemblait vivait à leur place dans la Cité. (SC, p. 22-23)

Ce sont des reliques d'une civilisation morte, qui tentent plus que tout de la préserver, de maintenir leur semblance d'autorité sur le monde. Renoncer aux traitements réjuvenateurs signifierait une volonté de mettre fin aux Cités, à la folie de leur propre quasi-immortalité. Malgré tout leur cynisme, leur détachement du monde, les humains habitant les Cités demeurent la seule entité vivante et réelle qui les habite : « [I]a seule réalité ici, ça a toujours été la vie d'autrui » (SC, p. 62).

Le maintien de la vie au sein des Cités dépend des androïdes. On distingue dans la Cité entre les ommachs, ou « hommes-machines » et les robots. Les ommachs sont des simulacres « criant de vérité » (SC, p. 56) : ils ne sont pas humains, mais plusieurs d'entre eux servent de

vaisseau pour les esprits de certains habitants de la Cité. En effet, vivre à travers les ommachs devient nécessaire dans les derniers jours de la vie de l'humain, quand le corps commence à vieillir rapidement et que les traitements de réjuvenation n'ont plus d'effets. Bref, les hommes-machines « [correspondent] à quelqu'un de vivant, à une vraie personne, quelque part dans la Cité » qui contrôle les mouvements et les paroles de cette machine (*SC*, p. 18). Les robots, quant à eux, remplissent une fonction davantage utilitaire : c'est le cas des robots-jardiniers, par exemple, qui « affirment clairement leur statut de machine » et n'ont « plus de faux visage humain » à la demande d'Élisa (*SC*, p. 56).

L'attitude des humains envers les ommachs est complexe. Pour Élisa, les ommachs ont une certaine utilité, mais elle les méprise. Elle se méfie du mensonge qu'ils représentent, ayant vécu elle-même le choc de la révélation de la vraie nature de Richard Desprats, son « Grand-Père » :

[Paul] fit apparaître une flamme froide au bout du bâton, et commença à découper le bras droit de Grand-Père. Il était si calme en faisant cette chose horrible, et l'odeur que dégageait Grand-Père était si inhabituelle et si désagréable (une odeur de brûlé, mais pas du tout comme l'odeur du tabac) qu'Élisa s'arrêta net de pleurer. Papa découpa complètement le bras, dégagea la main crispée dans les cheveux d'Élisa, prit Élisa dans ses bras. Mais elle n'avait d'yeux que pour la chose tombée par terre, et le moignon d'épaule de Grand-Père immobile, avec les choses fondues, et les bouts de fils. (*SC*, p. 13)

Alors que Grand-Père représentait auparavant un lien familial authentique et rassurant, cette certitude du quotidien d'Élisa, « la vie de tous les jours, ponctuée d'actions familières » est remise en question (*SC*, p. 11). Pour elle, la machine équivaut à une tromperie et représente un monde mensonger « dont elle ne connaissait rien, en réalité, puisqu'elle comprenait qu'elle n'avait jamais rien vu d'autre que leur machine » (*SC*, p. 23). Cette révélation la mène à un mépris total et incite la jeune Élisa à exiger un changement à la place accordée aux machines dans la Cité :

Élisa aurait bien voulu que toutes les machines disparaissent, mais elle se rendait compte que Papa y était habitué : elles lui auraient manqué. Et puis, il était plus tranquille quand il les savait avec elle.
« Mais ce ne sont pas de vraies personnes ! protesta Élisa. Ils croient qu'ils sont de vraies personnes, mais moi je sais que ce n'est pas vrai !
— Et si je les reprogrammais pour qu'ils sachent que ce sont des machines, tu préférerais? »
Après plusieurs essais, Élisa décida que, oui, elle préférerait. (*SC*, p. 25)

Élisa n'accepte les robots que quand ils assument leur nature et rejettent le simulacre qu'ils étaient censés représenter. Paul, quant à lui, voit les ommachs comme une extension de la vie humaine. Les ommachs sont une prothèse technologique. Ils accordent aux humains de nouvelles habiletés et prolongent les capacités que ceux-ci auraient autrefois perdues naturellement :

Il demeure un moment immobile dans le fin réseau de fils qui recouvre sa tête et son corps, puis détache une à une les électrodes : les yeux du robot, le nez, les oreilles, la voix du robot ; les mains du robot, ses jambes... Comme d'habitude il se sent un peu vide, un peu mou, amputé de ce corps plus puissant que ne le sera jamais le sien, et pourvu de sens qu'il ne possédera jamais. Dans ces moments-là il peut presque comprendre ceux qui dans la Cité ne vivent plus que par l'intermédiaire des robots... (SC, p. 6)

Paul a recours aux robots comme espions, pour assurer davantage la surveillance de l'Extérieur par les Cités. Curieusement, même le mépris d'Élisa vire à l'acceptation des robots quand elle élève ses propres enfants avec leur aide, puisque « elle les a programmés ainsi » (SC, p. 151). Elle prétend même pouvoir les programmer pour accroître leur degré d'humanité, en jouant avec leurs modalités, puisque c'est la « finesse de discrimination des senseurs » qui leur accorde l'émotion et l'empathie (SC, p. 151). De façon générale, quoiqu'elle leur fasse davantage confiance, Élisa n'en vient jamais à accepter les ommachs comme une partie de l'humanité : « [I]es ommachs ne peuvent remplacer totalement un être humain, même avec leur empathie artificielle : ils sont capables de recevoir, pas d'émettre » (SC, p. 162), ce serait leur dépendance à la programmation externe qui ferait d'eux une chose inférieure à l'humain, à l'extérieur de l'espèce humaine.

Le meurtre de Paul par Élisa met fin à la lignée de la Cité. Elle en est la dernière survivante indirecte, la première d'une nouvelle race, soit les humains du Projet, qui poursuivent la réalisation des objectifs du projet de Paul tout en les éloignant de la dépendance à la Cité. Ces humains représentent les limites de la civilisation terrestre, des sciences et de la rationalité humaine poussées à l'extrême et les dangers de la poursuite sans bornes et sans éthique de ces idéaux, en particulier dans le domaine des sciences et de la technologie. Bien que ces humains prétendent être

les protecteurs de la civilisation antérieure et de ses connaissances, leur incapacité à comprendre la transformation du monde et leur refus du changement causent leur défaite. Leur poursuite des idéaux de la civilisation et de la rationalité mène à la mort des derniers survivants du Déclin. Leur situation est très différente de celle de l'espèce humaine à la Surface des Cités souterraines, qui semble en mesure de s'adapter et de survivre sur la nouvelle planète Terre.

Au cours des 325 années pendant lesquelles les Cités ont été fermées, dix générations d'humains se sont succédé à l'Extérieur. Cette société humaine consiste en une humanité retournée à l'état de « tribus primitives aux chefs de guerre » (*SC*, p. 60). Alors que les habitants de la Cité incarnent une déchéance des mœurs humaines et la dégénération mentale engendrée par les traitements de réjuvenation, les humains de l'Extérieur souffrent d'une dégénérescence probablement naturelle, qui prend la forme d'un retour à des valeurs antérieures de l'espèce humaine, quoiqu'elle semble découler des actions prises par l'être humain qui ont mené au Déclin.

Les humains de l'Extérieur ont subi certains processus évolutifs naturels depuis le Déclin. Alors que les humains des Cités contrôlent jusqu'à l'extrême leur habitat et leur physique, les humains de l'Extérieur subissent les effets de leur environnement. Le « virus T » s'attaque au génome humain et fait que bien plus de femmes naissent que d'hommes et contribue aussi à des taux plus élevés de décès et de « naissances anormales » (*SC*, p. 4). Ces mutations influencent les relations genrées dans cette société. Les hommes profitent de leur statut privilégié en tant que minorité essentielle à la reproduction : pour cette raison, l'organisation sociale semble avoir régressé au mode de vie des tribus patriarcales antiques. Ces humains sont décrits par Paul comme des êtres sauvages et incivilisés, quoiqu'ils maintiennent un niveau d'intelligence propre à l'espèce humaine.

Les humains de l'Extérieur apparaissent dans le roman pour la première fois lors d'une visite des ommachs de la Cité, dans le cadre de l'expérimentation de Paul. Cette rencontre est médiée par Paul, qui agit à travers un ommach et observe cette interaction sur les écrans. Les humains de l'extérieur nous sont décrits de manière presque scientifique : « Trois garçons. Apparemment normaux. Ces femelles du Nord ont un bon rendement. » (SC, p. 4) Pour Paul et pour les humains de la Cité en général, les humains de l'Extérieur ne sont que des cobayes. Les humains de l'Extérieur seraient, à leur avis, inférieurs à ceux des Cités, à tel point que seulement certains d'eux seraient « dignes de [leur] aide » (SC, p. 75). Ils sont surveillés de près dans le cadre du Projet de Paul. Richard Desprats lui aussi surveille les habitants de l'Extérieur et offrira son soutien lors de la révolte des femmes de Libéra, notamment en envoyant certains ommachs pour appuyer les efforts de Judith.

Les habitants de l'Extérieur sont décrits par les habitants de la Cité comme des êtres passifs. Ce sont pendant longtemps les cobayes de Paul, qui en élève même certains comme du bétail (SC, p. 69). Il manipule leurs lignées génétiques à ses propres fins et va jusqu'à commettre le meurtre et la mutilation de femmes enlevées des tribus. Élixa critique la prétendue supériorité de Paul et des humains de la Cité et du Projet sur ceux de l'Extérieur. La surveillance constante des tribus de l'Extérieur donne l'impression que ce sont des objets d'étude, des « bêtes curieuses » (SC, p. 166) plutôt que de véritables individus avec lesquels la coexistence pourrait être possible.

L'état de passivité et de primitivité qui leur est assigné par Paul sert à justifier leur traitement inhumain dans le cadre du Projet. Ceci n'est cependant qu'une partie de leur caractérisation, puisque, quoique « barbares », ces humains de l'Extérieur font preuve des qualités humaines dites « innées » et rationnelles. C'est l'arrivée d'Élixa dans les tribus de l'Extérieur qui motive le rassemblement et la rébellion des femmes menées par Judith, mais Judith elle-même

semble avoir eu des sentiments de révolte avant l'arrivée d'Élisa. Elle revendique le droit des femmes de se battre lors de l'affrontement entre les clans Viételli et Malverde. Elle devient plus tard la chef de Libéra, celle qui mène la revendication des droits des femmes à la liberté. Les humains de l'Extérieur sont aussi en mesure de continuer la domestication des animaux, dont des vaches, des moutons et des chevaux, quoique ceux-ci connaissent une certaine évolution naturelle depuis l'époque du Déclin.

Le mode de vie des humains de l'Extérieur est dicté par leur environnement et les conditions biologiques de l'espèce. L'excédent de naissances de filles mène à l'élimination du surplus par les hommes dominants dans la plupart des communautés de l'Extérieur¹⁹. Les femmes sont considérées « [i]nférieures, esclaves, objets qu'on manipule à sa guise » (SC, p. 118) et vivent en soumission totale aux hommes dominants. Les coutumes des communautés de l'Extérieur reflètent la transformation biologique sociale. La polygamie est devenue la norme, ainsi que les relations sexuelles entre les épouses et tout visiteur comme c'est le cas pour Judith et Hanse. Ces relations sont encouragées afin d'« [é]largir le réservoir génétique » (SC, p. 120). On constate ici que la survie du modèle patriarcal hérité de la société occidentale d'avant le Déclin perdure à travers un retour à l'ordre dit naturel, c'est-à-dire au modèle de la domination masculine.

Élisa fait la rencontre de trois clans à l'Extérieur : Viételli au Sud, Malverde à l'Ouest et Kurtess au Nord. Un quatrième clan, celui de Libéra, sera fondé plus tard dans l'intrigue. De ceux-ci, les clans de Viételli et celui de Libéra sont au centre du conflit majeur entre les femmes et les

¹⁹ Le raisonnement qui soutient l'élimination de l'excédent de filles nées dans les communautés de l'Extérieur n'est pas concrètement expliquée au lecteur. Cette élimination pourrait être motivée par la préservation des ressources limitées de l'Extérieur, pour concentrer les efforts des humaines à élever plutôt le peu de mâles qui naissent. L'élimination pourrait aussi être motivée par un désir de contrôler davantage la population de femmes, afin d'éviter qu'elles deviennent encore plus nombreuses que les hommes qu'elles le sont déjà.

hommes de l'Extérieur dans l'intrigue. Il n'en demeure pas moins que tous les clans exercent une influence l'un sur l'autre et entrent souvent en conflit. Le clan Viételli est le premier avec lequel Éliisa peut interagir directement. Celui-ci est considéré comme une tribu moins primitive que les autres, mais inférieure au niveau de civilité atteint par les Cités. Les hommes protègent la communauté, alors que les femmes et les enfants sont à protéger. Éliisa soupçonne que ce serait la crainte d'une révolte plutôt qu'un instinct chevaleresque ou protecteur qui empêche l'engagement des femmes dans la protection des clans : « [o]n n'arme pas des esclaves, ça leur donnerait des idées » (SC, p. 117). Les communautés sont petites, mais les liens entre leurs membres sont serrés :

Une bonne cinquantaine de personnes sont entassées dans la grande salle sans fenêtre, qui doit être la salle commune des Viételli – et sans doute y en a-t-il autant dehors, se faisant raconter ce qui se passe par ceux qui voient quelque chose. Une masse de visages féminins, bien sûr, jeunes, vieux ou enfantins, et au premier plan, les hommes, la dizaine qui doit constituer la famille Viételli proprement dite. Les autres hommes doivent appartenir aux familles leur ayant déclaré allégeance; ils semblent nombreux. (SC, p. 101)

Le délire des habitants des Cités se juxtapose au courage et au réalisme des Viételli (SC, p. 101) : les difficiles conditions de vie de l'Extérieur seraient davantage propices à la survie de l'espèce humaine, alors qu'elle semble s'être dégradée au fil des siècles au sein des Cités.

Libéra est la « ville des femmes » (SC, p. 230). Cette communauté est créée à la suite de la rencontre d'Éliisa et Judith et se développe durant la trentaine d'années entre le départ d'Éliisa et le meurtre de Paul. Judith est la chef de cette communauté, dont les valeurs se fondent sur le désir de liberté pour les femmes. Les femmes de Libéra revendiquent l'égalité des femmes et sont prêtes à tout pour vaincre ceux qui les gardent captives : « Nous aussi nous pouvons mourir, nous aussi nous pouvons tuer! » (SC, p. 255) Selon les rebelles de Libéra, la solution à la situation d'infériorité des femmes est de devenir plus masculines. Éliisa, et plus tard ses propres enfants, incarnent cet idéal androgyne : « “Ni homme ni femme, mais ce qu'on veut.” Tu es l'exemple. La preuve. Un jour nous serons comme toi. » (SC, p. 265-266) Libéra représente le début de la société qui devient

éventuellement les Ruches, puis le Pays des Mères, mais cette communauté naît de l'intervention des Cités dans les affaires des tribus de l'Extérieur.

Les croyances des humains de l'Extérieur sont assez complexes. Alors que les humains des Cités ne semblent croire que dans la science, la technologie, voire les Cités elles-mêmes, le mythe qui circule parmi les habitants de l'Extérieur au fil du temps permet de se construire une idée de l'évolution humaine au courant des quelques derniers siècles. Le mythe fondateur de la nouvelle humanité expliquerait que les « Abominations » diaboliques seraient à l'origine du Déclin :

Le Diable a étendu son empire sous la terre, et un jour l'Enfer a débordé; les Abominations ont marché sous le ciel libre et ont séduit les hommes, et dans sa colère Dieu a soulevé la terre contre le Diable et ses adorateurs, enfouissant de nouveau l'Enfer sous la lave des volcans et les eaux de la mer – et frappant les hommes dans leur descendance... Et pourquoi pas? Une interprétation qui mélange un peu les responsabilités et renverse l'ordre des faits – les Abominations ont été pour la plupart le fait des humains, et les Cités, sous la terre, en sont la dernière manifestation (SC, p. 106).

L'intervention de Paul et d'Élisa dans les vies des humains de l'Extérieur est aussi transformée en mythe par ceux-ci : Paul serait ce « Diable », alors que Hanse et Ostrer seraient issus d'une intervention divine venue à la rescousse des Viételli. La mythologie puise ses sources dans l'Histoire :

Dans le Nord et l'Ouest, ce sont elles qu'on rend responsables du Déclin; elles se sont alliées avec Satan, et ce sont elles, et elles seules, que Dieu a châtiées dans leur descendance, non les hommes. Au temps des Abominations, elles ont refusé de donner la vie, elles ont voulu changer leur corps pour pouvoir être les égales des hommes, et Dieu les a justement punies en les condamnant à produire beaucoup de filles qui seront esclaves comme elles le sont devenues elles-mêmes.

La réaction antiféministe a été particulièrement violente dans le Nord et l'Ouest, au début du Déclin : après tout, c'est là qu'ont eu lieu les premiers massacres de femmes, lors de l'écroulement économique et social de l'Europe. (SC, p. 117-118)

La violence envers les femmes constitue une partie intégrale de cette société, jusqu'au point d'être justifiée en l'élevant au niveau du mythe fondateur de la société.

L'intervention des Cités dans la vie des humains de l'Extérieur ne prend fin qu'après la mort des derniers habitants des Cités. Élisa, en rejetant l'héritage des Cités et la supériorité de Paul et des autres humains des Cités, refuse systématiquement le recours aux écrans, la surveillance de

l'Extérieur, même si cela pourrait contribuer à son Projet. Même observer sans intervenir, selon elle, fait preuve d'une manipulation des humains de l'Extérieur, d'une malhonnêteté qui ne pourra créer un avenir meilleur pour les humains. Judith, cependant, dépend des ommachs pour faire avancer les efforts de la révolution des femmes, quoiqu'elle semble ambivalente envers ceux-ci, et « [p]lusieurs n'aimaient pas les démons, les ommachs, ni leurs façons de procéder, même si on ne savait pas alors que c'étaient des machines » (SC, p. 247).

Les humains du Projet sont un entre-deux, un pont construit par Paul et Éliisa entre les humains de l'intérieur avec ceux de l'extérieur. L'objectif du Projet est double, dans un premier temps de mettre fin aux Cités en créant des humains qui n'auraient plus à dépendre d'elles, en particulier des traitements de réjuvenation; et dans un deuxième temps de créer des humains qui pourraient corriger la situation de l'Extérieur, mettre fin aux guerres entre les tribus et rétablir l'équilibre des taux de naissance des hommes et des femmes en revenant à celui de l'avant-Déclin. Plus concrètement, Paul envisage de créer :

Une nouvelle race, capable de survivre dans un monde transformé. Des êtres humains qui ne craindront ni blessures, ni maladies, ni radiations. La régénération cellulaire, et tout au bout, la maîtrise totale des processus vitaux. Pas l'immortalité, sans doute : le rêve maléfique des Cités mourra avec leurs derniers habitants. Mais une vie longue et saine, une mort sans décrépitude. (SC, p. 21-22)

Sa nouvelle race pourra échapper à la dépendance à la technologie et celle des ommachs afin de retourner à l'état naturel de l'homme, même si ces limites étaient plus importantes que dans les Cités.

Les humains du Projet incarnent l'aspiration utopique des sciences : ce sont des êtres synthétiques, conçus et nés dans des ventre-boîtes. Éliisa est le premier humain de cette race, le premier succès de Paul, un être « à l'autre bout de l'évolution, [...] miracle de la technogénétique » (SC, p. 14). Ce sont des humains créés avec pour objectif d'améliorer le monde de l'Extérieur : ils sont dotés en particulier d'un contrôle accru de leur physiologie et de leurs émotions, d'une faculté

régénératrice accélérée et de l'habileté de métamorphose sexuelle. En plus de la métamorphose sexuelle, les humains du Projet sont dotés d'un contrôle de leur état mental. Chacun est en mesure de contrôler la température de son corps et ses émotions, mais chacun évite toutefois de changer son état mental par souci de préserver son humanité. Accepter les émotions sans les changer, c'est « accepter d'être humaine », dit Éliisa (*SC*, p. 110). La régénération immunise l'être humain contre les blessures physiques et favorise la survie de l'espèce, surtout au sein d'une société qui ne possède pas les avancées dans le domaine de la médecine que les humains de la Cité ont connues. La capacité de se métamorphoser sexuellement est un trait essentiel des enfants du Projet, qui naissent tous femelles, mais peuvent changer de sexe à tout moment. À l'âge de 20 ans, les enfants devront se transformer pour la dernière fois et s'intégrer à l'Extérieur en tant qu'hommes, à cause de la démographie actuelle : « [s]i nous voulons changer un peu la situation, Dehors, il faut que nous soyons des hommes. » (*SC*, p. 176-177) Éliisa cultive une population de nouveaux humains qui pourront propager leurs gènes et mieux s'insérer dans la structure sociale actuelle, qui relève du modèle patriarcal.

Malgré le futur utopique qu'ils promettent, les habiletés des humains du Projet génèrent certains problèmes, notamment en ce qui concerne l'identité de genre. La transformation implique la création d'une nouvelle identité et le refoulement de l'identité authentique. Éliisa/Hanse elle-même doit se réconcilier avec sa nouvelle identité, une identité à laquelle elle ne s'identifie pas : « Ils verront un homme et je serai un homme. L'image d'un homme. Mais je ne serai pas un homme! Je. Je peux être n'importe qui. Je est tout le monde, personne... » (*SC*, p. 95). Les humains du Projet deviennent un simulacre d'eux-mêmes, tout comme les humains des Cités succombent aux traitements réjuvenateurs et deviennent éventuellement ommachs, plus machines qu'hommes. Assumer l'identité masculine facilite l'intégration à l'Extérieur, mais implique le rejet de l'identité

individuelle, innée. Éliisa se questionne sur la façon dont elle pourrait survivre Dehors, sinon en assumant l'identité de Hanse en ne retournant jamais à sa véritable identité :

Vivre Dehors? Perpétuer le mensonge, alors : il ne peut être question d'être une femme, Dehors. Tout ce qu'Éliisa a vu depuis quatre ans l'a remplie d'horreur, de dégoût, de fureur, mais qu'y peut-elle? Elle ne peut pas être une femme Dehors. Et elle n'est pas vraiment à l'aise avec son corps d'homme... (SC, p. 115).

Ces questions d'identité de genre et d'identité sexuelle sont au centre de la nouvelle société que fondent les nouveaux humains du Projet. Le genre se construit de façon littérale, à leur manière, mais il est toutefois assujéti aux normes de la perception d'autrui.

Le Projet aboutit aussi à la création d'une race de mutants, les Sesti. Ils naissent du croisement des gènes mutés d'Éliisa et de ceux des humains des Mauterres. Dans leur génome, les mutations causent une durée de vie raccourcie, mais une capacité de régénération plus ou moins comparable à celle des enfants du Projet. Pour les Sesti, « le gène responsable du vieillissement prématuré inhibe en partie le fonctionnement du gène régénérateur » (SC, p. 192). Ils pourraient être catégorisés comme espèce « non-humaine », ou peut-être une espèce surhumaine, dans la poursuite de l'évolution de l'homme, comme ceux du Projet. Leur culture se limite à la mythologie de leur origine, histoire qui est transmise d'une « génération » à l'autre, quoique leurs générations soient bien plus courtes que celles des humains « normaux » de l'Extérieur : leur existence est le résultat de la visite des Dieux, soit les habitants des Cités, qui se sont unis aux gens de leur tribu (SC, p. 183).

La fermeture des Cités par les enfants du Projet en fin de récit signale la fin de cette intervention accrue de la technologie dans l'évolution naturelle à l'Extérieur. Les enfants détiennent l'héritage et les connaissances de la Cité et assument leur rôle en intégrant le reste de l'humanité. Quoique le sort de l'humanité reste incertain à la fin de l'ouvrage, Éliisa semble optimiste que l'espèce pourra s'en sortir. En présentant, tant un groupe d'humains avancés, ceux

des Cités, qu'une nouvelle humanité transformée, Vonarburg propose différentes conceptions de l'identité humaine au sein de différentes versions d'une société utopique.

Chroniques du Pays des Mères

La civilisation humaine représentée dans *Chroniques du Pays des Mères* est une ré-imagination et une continuation de celle dans *Le Silence de la Cité*. Il s'agit d'une société matriarcale qui évolue à partir des Harems de l'époque d'Élisa du *Silence de la Cité* et des Ruches qui les ont suivies, des sociétés dans lesquelles les femmes étaient soumises. Cette civilisation subit toujours les conséquences du Déclin, en particulier des changements climatiques qui se poursuivent : « [i]l y a eu beaucoup de changements à cette époque-là [le Déclin]. Les climats ont changé partout, ici c'est devenu plus chaud. Beaucoup de glace a fondu, le niveau des mers et des océans a monté. Il y a eu de grandes inondations. » (*CM*, p. 84) Les facteurs biologiques sont au centre de l'organisation sociale rigide du Pays des Mères, mais aussi de ses croyances et ses rites. Le mythe de cette société a pour divinité centrale Elli, déesse nébuleuse qui vient à représenter toute la Nature : elle est « tout, partout, ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas » (*CM*, p. 10). La Cérémonie est l'exemple même de l'importance accrue accordée aux qualités biologiques. Il s'agit d'une célébration de la biologie de l'humain, qui culmine avec la participation de la Mère et d'un Mâle dans un rite de reproduction naturelle, appelé « la Danse de l'Appariade ». Au sein de la nouvelle société, cette ritualisation des processus naturels évoque la situation démographique, toujours aussi grave qu'à l'époque du *Silence de la Cité*.

En effet, à ce moment, il naît toujours plus de femmes que d'hommes, mais aussi moins d'individus fertiles, en outre, le taux de mortalité infantile est très élevé. L'espèce humaine fait également face à un virus appelé seulement « la Maladie », qui forme la base des nouvelles

relations entre « parents », ou plutôt génitrices et géniteurs, et leurs « enfants²⁰ ». En fait, on n'est reconnu comme individu, membre de la société qu'après avoir survécu à la Maladie. Les autres, comme les Verts et les Vertes, sont désignées comme des « presque-personnes » :

Reléguées dans l'univers clos des garderies, les petites mosta, les presque-personnes. (C'était l'étymologie du mot en vieux-frangleï : « presque ».) Seules les dotta étaient de vraies personnes, n'est-ce pas, les filles, celles qui ont passé le cap fatidique des sept années, celles qui ont survécu aux maladies de la petite enfance – et à la Maladie. Celles qui sortent des garderies, celles-là seules ont gagné le droit de rejoindre le monde des adultes et de connaître leurs Lignées, les deux marques qu'on leur tatoue, une sur chaque épaule, le jour de leur huitième anniversaire. (*CM*, p. 61)

Cette séparation des « enfants » du reste de la société et l'effacement des liens parentaux serait un système plus rationnel pour élever les enfants. Les garderies tentent de s'occuper de manière plus impersonnelle des enfants : puisqu'ils meurent souvent jeunes, cela leur permet d'éviter d'établir des liens émotifs parentaux :

Et les génitrices ne pleurent pas non plus leurs enfants, qu'elles ne connaissent pas. Elles ne les ont pas nourries, elles les ont tenues une fois dans leurs bras pour les reconnaître officiellement, puis elles les ont données aux nourrices, elles ne les voient plus ensuite, celles qu'elles allaitent ne sont jamais les leurs. Ni l'organisation du travail ni la disposition des lieux ne le permettraient à Béthély. (*CM*, p. 61)

La reproduction humaine est ici motivée uniquement par un désir de préserver l'espèce, plutôt que de constituer des « familles » au sens traditionnel du terme. Dans un monde où seulement trois enfants sur huit vont survivre jusqu'à l'âge de seize ans (*CM*, p. 62), cette séparation est nécessaire pour éviter les deuils tragiques répétés. On contribue à la Famille au sens plus large, à la survie de sa Capterie. Afin d'éviter le plus que possible les gènes indésirés et les mutations, chaque Famille cultive très soigneusement les différentes lignées en se reproduisant très sélectivement avec certains mâles d'autres Familles. L'ultime préoccupation des « humaines » du Pays des Mères est bien celle des Lignées, du maintien de l'ordre soigneusement crée et de continuer à le perpétuer.

²⁰ Tous les noms génériques sont écrits au féminin dans *Les Chroniques du Pays des Mères* pour refléter la nouvelle organisation sociale et la subjugation des hommes dans cet univers.

Pour ce faire, il y a même un processus de sélection à la naissance afin d'assurer la survie aux « enfants » les plus aptes à pouvoir le faire :

Il y avait des « il faut » pour les Médecines. Les bébés trop handicapés à la naissance et que chaque souffle torturait pour rien puisqu'elles ne survivraient pas plus de quelques heures; les malades terminales dont on ne pouvait plus atténuer les souffrances et qui demandaient à en finir... Elle n'y avait jamais pensé : les Vertes n'allaient pas dans cette partie-là de l'infirmerie et on ne leur en parlait pas. (*CM*, p. 320)

Bref, le Pays des Mères fonctionne sur la base d'un système reproductif rigide et structuré et réglementé. Il en est de même de l'organisation sociale.

Les différents pays qui constituent le Pays des Mères ont chacun certaines particularités, mais tous suivent généralement le même modèle de classification des « humaines » très rigide, qui sont divisées en trois catégories principales, soit les personnes fertiles (Rouges), les personnes infertiles (Bleues), et les « enfants » prépubères (Vertes), en plus d'être divisées sur le plan du sexe biologique, leur âge et en fonction de leur Lignée. Tous portent leur statut bien en vue dans le Pays des Mères puisque, en fonction de son statut reproductif, on porte des habits de couleurs différentes et on se tient avec nos semblables. Des différences existent au sein de chaque Capterie, en particulier entre Béthély et Wardenberg :

Depuis des années Lisbeï était habituée à un paysage humain quotidien, vu sans être regardé, qui lui présentait du vert, du bleu et du rouge toujours dans les mêmes proportions et dans des variations de teintes très réduites : à peu près deux fois plus de bleu que de rouge, à peu près deux fois plus de rouge que de vert (sauf dans les garderies, toutes vertes, mais qui ne comptaient pas puisqu'elles étaient à l'écart des Tours). À Wardenberg, non seulement les teintes se multipliaient à l'infini, du vert très pâle au bleu presque marine en passant par un rouge plutôt orange, mais encore et surtout, les Bleues, les Rouges et les Vertes ne portaient pas forcément de façon très visible la couleur de leur statut. (*CM*, p. 245)

La catégorisation est toujours présente, mais la rigidité des normes concernant les habits portés peut varier légèrement. La qualité « utopique » de cette société viendrait de cette structure et de la cohésion de tous les individus :

Toutes (en commençant par Selva [la Capte de Béthély]) semblent si tranquilles dans leur certitude que les choses sont bien ce qu'elles doivent être. Comment Lisbeï pourrait-elle résister, sans Tula, à la pression invisible et constante de toutes ces présences qui sont Béthély, la Famille, le monde? C'est tellement rassurant, aussi, de savoir qui on est, ce qu'on doit faire, où on va. (*CM*, p. 70)

Il s'agit donc d'une société dans laquelle les individus sont organisés presque entièrement selon des principes biologiques. Chaque « pays » est dirigé par une Mère, ou « Capte » qui est assistée par sa « Mémoire²¹ » et sa « Médecine²² ». Ces Captes occupent le rôle de dirigeante maternelle pour l'ensemble de la population de leur région : « La Mère de Béthély est la mère de toutes à Béthély, pas de quelques-unes seulement. Et elle ne peut commander à Béthély que parce qu'elle obéit aux lois, comme tout le monde. » (CM, p. 66) Alors que le rôle de mère est dépersonnalisé au sein de la population, la Mère vient remplir cette fonction de manière égalitaire. Elles incarnent l'idéal de fertilité, ancré sur l'objectif de la survie de l'espèce humaine, qui s'était presque éteinte à l'époque des Ruches et des Harems. Les nouvelles dirigeantes viennent toujours des Lignées de la Mère, soit ses descendantes biologiques fertiles.

Les femmes ont un statut privilégié au sein de la société du Pays des Mères en tant que descendantes de Judith, la libératrice des femmes de l'époque des Harems. Les femmes Rouges sont toutes mères et génitrices : « être mère reste le devoir primordial au Pays des Mères » (Taylor, 2013, p. 260), afin d'assurer la survie de l'espèce et la naissance de filles. Les Bleues, quant à elles, sont exclues des rites de reproduction, mais aussi libérées par leur infertilité. Lisbeï, par exemple, est libre de poursuivre ses recherches anthropologiques et d'explorer. Puisqu'elle est déjà infertile, on lui permet de s'aventurer proche des Mauterres²³ : « Elle est une Bleue, elle peut faire ce qu'elle veut, elle est libre. » (CM, p. 169) Vu leur stérilité, les Bleues sont les seules qui peuvent

²¹ Les Mémoires sont les historiennes et anthropologues du Pays des Mères, qui maîtrisent le contenu des Archives de leur Famille et contribuent à gérer les fouilles archéologiques à travers le continent.

²² Les Médecines sont des chercheuses scientifiques, des biologistes et des généticiennes, qui sont aussi responsables des tâches relatives au domaine de la santé. Elles s'occupent aussi des tâches associées à la mort, comme les autopsies.

²³ Comme dans *Le Silence de la Cité*, les « humaines » du Pays des Mères voient un lien logique entre les Mauterres qui les entourent et le taux d'infertilité de leur population. Pour cette raison, seules les Bleues, déjà infertiles, peuvent s'y aventurer.

accéder aux Mauterres, zone en dehors du Pays des Mères qui engendre des mutations et l'infertilité chez les individus qui les explorent. Puisqu'elles n'ont pas à se préoccuper de l'éducation des enfants, elles peuvent se permettre d'être plus audacieuses, scientifiques et curieuses.

Les hommes du Pays des Mères ne subissent pas un état d'esclavage aussi exacerbé que celui des femmes des Harems ou des Ruches, mais ils appartiennent quand même à une classe inférieure. Leur état de servitude est justifié par le rôle que les hommes auraient joué à l'époque du Déclin : les hommes d'aujourd'hui seraient « les rédempteurs, les servants d'Elli, ceux qui rachètent les fautes des hommes du Déclin » (*CM*, p. 142). Dès l'enfance, les garçons sont traités comme « Autre », moins valorisés en tant qu'individus. S'ils deviennent des hommes fertiles, ils sont reconnus pour leur capacité en tant que géniteurs à un moindre degré que les femmes fertiles, car ils demeurent exclus des liens familiaux : ils sont géniteurs comme les femmes sont génitrices, mais ne sont pas « pères », alors que les femmes peuvent être mères. Ils sont écartés complètement de l'éducation des « enfantes », leur rôle se limitant à leur contribution à la conception des enfants. Lisbeï elle-même reconnaît ne jamais avoir vu un homme s'occuper des « enfantes » (*CM*, p. 354). S'ils sont infertiles, les hommes sont relégués au dernier rang de la société. Comme « Bleus », ils trouvent difficilement une place au sein de cette société : ils appartiennent à une sous-classe de la sous-classe des Bleues, puisqu'ils ont perdu leur valeur en étant incapables de participer à la reproduction. La population déjà limitée d'hommes fait que le sort des Bleus est encore pire que celui des Bleues, mais cette exclusion est peut-être libératrice pour certains, comme dans le cas de Toller, pour qui « devenir Bleu n'avait pas été une catastrophe [...], au contraire, plutôt une libération » (*CM*, p. 380).

Plusieurs groupes d'humains existent en dehors de cette hiérarchie sociale, soit les « rénégates », les aberrations et les abominations, soit ceux et celles qui sont soit forcés de s'exclure ou qui choisissent de s'exclure. Ainsi, toutes celles qui transgressent l'ordre social doivent quitter le Pays des Mères. Une de ces exilées est la sœur de la Mère Selva, Loï :

une Rouge qui était partie dans les Grandes Mauterres [...] parce qu'elle en avait assez de faire des enfantes qui ne sortaient jamais des garderies, qui ne vivaient même pas assez longtemps pour entrer dans les garderies. Elle avait décidé d'aller dans les Grandes Mauterres parce qu'elle savait que dès son retour dans sa Famille on lui enlèverait ses graines, on la stériliserait, on ne la laisserait pas mettre au monde des Abominations. (CM, p. 89)

Au contraire de ce qui se passe dans le *Silence de la Cité*, les aberrations des Mauterres du Pays des Mères sont plutôt intangibles, élevées au rang de mythe : « mythiques Abominations des Grandes Mauterres » (CM, p. 96). Ceux qui tentent de se reproduire de façon naturelle, c'est-à-dire « hors-lignées », sont aussi exclus de l'ordre social : il s'agit d'une des pires transgressions possibles.

L'être humain privilégie sa capacité de rationalité, que ce soit dans l'organisation sociale rigide ou dans le système de croyances et de rites en vigueur. Les citoyennes du Pays des Mères valorisent leur évolution en la comparant à celles des Harems et des Ruches, qui représentent pour elles un stade primitif de l'humanité. Les Ruches sont évoquées avec mépris par la Mère Selva durant une dispute avec la jeune Lisbeï : « Nous en serions encore aux Ruches si nous réglions ainsi nos disputes au Pays des Mères! Nous ne sommes pas des animales. » (CM, p. 112) C'est la comparaison négative qui caractérise la perception des époques antérieures. Le rejet de la barbarie du passé fonde les valeurs du Pays des Mères contemporain :

Les humaines sont ce qu'elles sont et tous les sermons de Garde n'ont pas changé d'une miette la nature humaine sur ce point [...]; les tueries des Harems et des Ruches ont sûrement eu plus d'influence dans l'élaboration de la Charte – sans parler de l'appauvrissement du réservoir génétique (CM, p. 116).

Comme le dit Sharon Taylor, les « humaines » du Pays des Mères rejettent catégoriquement la violence afin de s'éloigner du « régime phallocratique » des Harems et du « régime gynocratique »

des Ruches, « tous les deux marqués par la violence » (2013, p. 259). Tuer un individu est interdit, sauf dans certains cas très particuliers. Par exemple, l'abus des Mères par les hommes durant le rite de reproduction n'est pas toléré : tout Mâle qui maltraite la Mère durant les rites de reproduction est puni sévèrement et stérilisé (*CM*, p. 373). À Béthély en particulier, on refuse même de manger les « animales », mais ce ne sont pas toutes les Familles qui partagent ce sentiment puisque des différences existent entre les mœurs des différentes familles, notion reprise par le refrain « autres Familles, autres mœurs », qui caractérise la perception de Lisbeï (*CM*, p. 310). L'essentiel est ce rejet catégorique de la violence et la valorisation de l'aspect communal à travers les Capteries.

Les différences entre classes, entre familles et entre « humaines » et la structure rigide de la société du Pays des Mères pourraient un jour permettre que la société évolue et devienne bien plus fluide et harmonieuse pour tous ses habitants, car il s'agit clairement d'« un milieu où le pouvoir est de plus en plus partagé entre les sexes, qui se considèrent réciproquement comme égaux » (Bouchard, 1995, p. 213). Les débuts de cette évolution apparaissent dans la lignée des mutantes dont Lisbeï, Tula et Kélys font partie :

Les mutations n'existent pas seulement dans les Mauterres, Lisbeï. Elles ont commencé il y a très longtemps, avant le Pays des Mères, et elles continuent au Pays des Mères. La plupart sont mauvaises et on en meurt, tout de suite ou pas. Certaines... on n'en meurt pas, comme celle qui fait naître plus de filles que de garçons. Et d'autres sont nouvelles. Comme la nôtre. (*CM*, p. 213)

Ces mutantes sont dotées de certaines capacités surnaturelles, en particulier d'une habileté de communication télépathique avec d'autres mutantes. En fin de récit, on célèbre même la transgression de Lisbeï, qui devient fertile et donne naissance à une « enfante » hors-lignée, quoique cette naissance demeure secrète tout au long de sa vie.

Les « humaines » du Pays des Mères sont ainsi caractérisées par une personnalité rationnelle et une organisation sociale rigide basée sur les critères biologiques de l'être humain.

Quoiqu'en apparence harmonieuse, il s'agit d'une société qui commence à tenir compte des écarts qui existent au sein de sa population, en particulier en ce qui concerne le traitement des hommes et les limites de la rigidité de leur structure. Cette prise de conscience des limites de leur organisation sociale, notamment l'importance exacerbée accordée aux traits biologiques innés et à la reproduction, forme le conflit central du roman, qui propose une nouvelle conception de l'humain qui mènerait vers la réalisation du projet utopique féministe qui y est proposé.

Les Rêves de la Mer

Le troisième roman explore comment l'être humain pourrait s'exiler dans l'Univers et évoluer dans un lieu extraterrestre. Dans *Les Rêves de la Mer*, des humains ont quitté la Terre surpeuplée, une planète, qui, comme dans les deux romans précédents, souffre des conséquences des Catastrophes²⁴. Ces humains sont à la recherche d'un avenir meilleur sur la planète Virginie, une planète qui semble propice à leur survie. Ce départ est motivé par l'espoir d'un nouvel avenir dans les étoiles. Le sort des Terriens et leur colonisation de la planète sont comparés au sort des premiers habitants de cette planète, les « Anciens », indigènes de la planète colonisée qui sont disparus depuis des siècles.

Les premiers colons arrivés sur la planète se démarquent par leur esprit scientifique, leur rationalité, leur curiosité et leur ingéniosité. Ces individus ont un intérêt plutôt scientifique et archéologique pour leur nouveau milieu et cherchent à bénéficier de tout ce qui y existe déjà. C'est le cas de Joris, Andrès et Shandaar, qui cherchent non seulement à s'installer sur la planète, mais

²⁴ La distinction principale entre les Catastrophes des *Rêves de la Mer* et le Déclin évoqué dans *Le Silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères* réside dans les conséquences de ces événements pour la civilisation humaine. Bien que le Déclin semble décimer la population humaine et l'infrastructure qui soutenait la civilisation, les Catastrophes dans le monde des *Rêves de la Mer* ont plutôt rendu moins habitable la planète. Ce ne sont pas tous les humains qui vont quitter la Terre pour s'installer sur la nouvelle planète : une colonie et quelques nouvelles vagues d'habitants qui suivront iront peupler la nouvelle planète et donner l'occasion à l'espèce humaine d'y croître .

à découvrir ses secrets ainsi qu'à apprivoiser la culture des Anciens qui les y ont précédés. Ils voient la planète Virginia comme un lieu d'espoir pour eux, quoique ces espérances soient atténuées par un sentiment de culpabilité envers ceux qui sont restés sur la Terre : « *Nous sommes heureux. Pourquoi en être si effrayée? Parce que c'est un bonheur volé aux centaines de millions d'autres, là-bas, sur la Terre, qui ont rêvé eux aussi de s'échapper dans les étoiles?* » (RM, p. 40)

Ils voient la riche Histoire de la planète et saisissent le potentiel qu'elle a pour eux. En laissant derrière eux la planète Terre dévastée par les désastres climatiques, ils obtiennent, avec Virginia, une deuxième chance. L'héritage que laissent les Anciens pèse fortement sur les esprits des Terriens, surtout dans le contexte de la colonisation. Même s'ils sont absents, ils demeurent présents dans les artefacts culturels et architecturaux qu'ils ont laissés derrière eux :

Que les anciens indigènes soient morts, dévorés par leur créature bleue, ou qu'ils soient partis de quelque inimaginable façon en quelque inimaginable retraite, ils seront toujours là. Il faudrait tout démolir, effacer leurs traces. Mais ça prendrait trop de temps, trop d'argent. Les archéologues hurleraient. La majeure partie du public aussi, sans doute : la première civilisation non humaine! [...] Alors qu'on a une planète entière, clés en main ou presque, juste quelques adaptations à faire ici et là. On colonisera, bien sûr, on ne peut pas ne pas coloniser. *Et les fantômes des indigènes nous hanteront, nous et nos descendants, pour toujours.* (RM, p. 59)

On tient à la préservation des artefacts de cette culture, on valorise les traces de cette première civilisation afin de comprendre comment ils ont habité la planète, à quoi ressemblait leur quotidien, et, plus que tout, pourquoi ils sont disparus et ont quitté leur planète.

Deux courants de pensée principaux émergent chez ces colons devenus archéologues, soit celui des Jugementalistes et celui des Reconstructionnistes. Chaque conception de leur histoire semble être basée sur des courants de pensée actuels en psychologie et en religion, mais se manifeste dans l'univers de Vonarburg de manière modifiée. Les Jugementalistes, selon Vonarburg, accordent aux qualités humaines, dont leur raisonnement et leurs émotions, une place importante, puisqu'ils croient que l'intelligence d'une espèce et sa capacité de rationalité sont à la

base de sa force émotive. Les Jugementalistes croient en outre que « le degré de complexité sociale et politique d'une société donnée ne dépend pas exclusivement, loin de là, de son niveau de développement technologique » (*RM*, p. 37). Il y aurait, selon eux, d'autres façons d'évaluer le « progrès » d'une société. Les Reconstructionnistes, quant à eux, sont plus cyniques et croient que « la vie, la mort ou l'amour sont des notions élémentaires auxquelles il ne faut pas donner une importance exagérée » (*RM*, p. 49-50). Ces deux mouvements représentent aussi deux attitudes différentes envers les Anciens, chacun remet en question le niveau de civilisation de cette société ancienne et évalue différemment sa proximité à la civilisation humaine.

L'entreprise coloniale et les questions économiques motivent chacun de ces groupes à différents degrés. Ils voient tous le potentiel de « l'économie future de Virginia, les métaux rares, les artefacts, les biotechnologies des anciens indigènes qui pourraient être si utiles dans la terraformation de Mars et sur la Lune... » (*RM*, p. 83). Pour eux, Virginia constitue aussi une deuxième chance, mais il s'agit d'une chance d'améliorer la vie sur Terre. Trois organismes terriens principaux sont responsables de la poursuite des efforts de colonisation de la planète Virginia : le Bureau International des Affaires Spatiales (BIAS), la Bounderye Extrasolar Trade Corporation (BET), et le ComSec. Le BIAS et la BET en particulier font preuve d'un intérêt économique dans l'entreprise coloniale : la planète Virginie offre plusieurs ressources et favorise la mise en place d'un nouvel échange commercial pour la planète Terre. Ces organismes, en particulier la BET sous la direction de Bounderye, vont aussi s'intéresser à l'entreprise comme première étape dans la propagation de l'espèce humaine dans le cosmos. Alors que les intérêts du BIAS et de la BET sont assez évidents, les intérêts du ComSec et la nature même de l'organisme sont un peu moins précis. Le nom « ComSec » semble renvoyer à la notion de la sécurité des communications, un domaine de la cybersécurité. Son délégué, Malcolm Evans, semble

s'intéresser uniquement à la planète en fonction de la sécurité qu'elle pourrait offrir à une colonie d'humains²⁵. Ces organismes ne sont guère préoccupés par les questions relatives aux Anciens : « on a trop investi dans cette entreprise, on colonisera, même si les énigmes ne trouvent pas de réponses satisfaisantes » (*RM*, p. 44). On commence même à envoyer de force de nouveaux humains pour peupler la planète colonisée et aider à poursuivre les efforts d'exploitation. Au fur et à mesure que la société virginienne se développe, une aristocratie formée des descendants des premiers arrivés sur la planète s'établit et recrée la division entre les classes sociales sur Terre.

Le roman *Les Rêves de la Mer* est le seul des trois à l'étude à inclure des êtres extraterrestres. Quoiqu'une rencontre entre les humains et les extraterrestres ne se produise jamais directement, le rapport entre eux transparait lors des fouilles archéologiques que font les humains sur la planète Tyranaël et à travers le partage des Rêves²⁶, qui offre aux rêveurs de cette espèce un meilleur aperçu des « Étrangers », les humains, qui coloniseront plus tard leur planète²⁷. Les extraterrestres, soit les « Anciens » de Tyranaël, sont des individus avant tout spirituels. Comme il s'agit d'une civilisation essentiellement agricole, le spiritualisme et le mode de vie des Anciens est inexorablement lié à leur environnement. La terre et le travail de la terre sont au cœur de leur mode de vie : « ils aimaient leur terre : non seulement ils l'abreuvaient, mais avec une patience infinie ils l'ont cultivée, nourrie, embellie, travaillée » (*RM*, p. 38). Comme le signale Isabelle

²⁵ Malcolm Evans est présent sur l'Ulysse lors de la première expédition vers la planète Virginie, mais refuse de mettre pied sur la planète (*RM*, p. 65). Plus tard durant la colonisation, il devient directeur des Musées nationaux de Virginie et un proche collaborateur du ministre de l'intérieur de la colonie. Plusieurs des scientifiques, dont Shandaar, soupçonnent que Evans et le ComSec tentent d'empêcher les fouilles archéologiques sur la planète, mais aucune preuve concrète de ceci n'est découverte et le rôle du ComSec en tant qu'organisme demeure vague.

²⁶ Les « rêves » des Anciens sont des visions prophétiques. Parfois, les Anciens vont partager un rêve avec un humain, à d'autres moments ils vont rêver d'événements qui vont se produire dans le futur.

²⁷ Une seule rencontre aurait eu lieu entre deux Anciens, Eilai et Dorkas, et un humain, le jeune Timmi, par l'intermédiaire d'un rêve. Cet échange va échouer cependant et les Anciens ne parviennent plus à intervenir directement dans les rêves qu'ils font des Étrangers.

Fournier, à l'inverse des humains, ces extraterrestres « n'abusent pas des ressources limitées de leur environnement et semblent avoir une conscience environnementale supérieure » (2016, p. 71).

Les premières fouilles archéologiques des humains et leur étude des lieux de Tyranaël dévoile jusqu'à quel point l'occupation des lieux par les Anciens est rationnelle :

Ils ont occupé de façon ultra-rationnelle des terres d'une exceptionnelle fertilité, grommelle habituellement Andrès. Presque tous les arbres sont des essences utiles, pour leurs fruits, leur bois, leur écorce, leurs racines, leurs feuilles, leur sève et dieu sait quoi encore. Les jardins sont potagers autant que décoratifs. Les buissons portent des baies comestibles, presque toutes les plantes possèdent des propriétés médicinales, tinctoriales ou alimentaires. Et regarde ce qu'ils ont fait avec les arbres-à-eau! Ton paysage idyllique est une usine biologique! Et crois-moi, pour qu'il y ait autant de plantes utiles au mètre carré, ce n'est pas dû au hasard. Il faut qu'ils les aient sélectionnées et cultivées pendant des siècles, systématiquement. (*RM*, p. 39)

On constate que les Anciens contrôlent leur environnement, mais qu'ils respectent toutes les composantes de leur écosystème, un respect poussé au point de l'incorporer aux rites religieux, notamment celui de la Chasse, qui met à l'épreuve la capacité de l'être à survivre dans son environnement : « Parce qu'on se rend aux Grandes Chasses pour savoir de quelle façon on est capable de survivre, pas pour ramener des trophées si on survit. » (*RM*, p. 200)

Leur spiritualité est aussi liée à la Mer, qui représente pour eux un passage vers la prochaine étape de leur existence, un passage que chacun fera éventuellement lors de son « appel ». Partir avec la Mer est un rite de passage important : « Les envoyés de la Mer sont choisis chaque année parmi les meilleurs danvéràni des cinq temples; on reconnaît ainsi non seulement l'étendue de leur don, mais aussi leur intelligence et leur intégrité. Ils portent à la Mer l'espoir et la confiance de tout leur peuple. » (*RM*, p. 138) Être choisi constitue donc un honneur. Ce passage leur permet de rejoindre leurs ancêtres, et d'ainsi atteindre l'illumination. Eïlai fait même référence à ce rite comme « rétablissement possible d'un équilibre » qu'elle aurait transgressé (*RM*, p. 4). La valorisation de cette entité dans ses coutumes renforce l'idée de l'harmonie avec l'environnement, une harmonie qui s'étend jusqu'à réintégrer la Nature à la fin de sa vie.

Quoique spirituelle, la civilisation des Anciens est aussi très complexe sur le plan du développement technologique, comme en témoignent les structures laissées par cette civilisation, dont les villes et les canaux, mais aussi des fresques qui montrent des bateaux à vapeur destinés au transport en commun (*RM*, p. 36). Les avancées technologiques des Anciens diffèrent des avancées technologiques des humains, puisque leurs « technologies [ont] davantage été basées sur la biologie que sur la physique » (*RM*, p. 37). On observe qu'ils « ne semblent pas avoir disposé d'autres sources énergétiques que le vent, l'eau, le feu, la vapeur ou la force animale et humaine », mais que « ça ne veut pas dire qu'ils n'auraient pas joyeusement sauté sur l'électricité s'ils l'avaient découverte » (*RM*, p. 37).

La représentation des Terriens et des Anciens aboutit à une remise en question de la prétendue supériorité de l'espèce humaine sur sa planète et plus encore dans l'univers. La civilisation humaine, une civilisation qui cherche à dominer la Nature et voue un culte au développement technologique, est confrontée à une civilisation pastorale, spirituelle, formée par des individus tout aussi rationnels que les humains. La différence centrale entre ces groupes repose dans l'attitude envers la terre habitée et cultivée. D'un côté, les humains succombent aux désirs capitalistes de surexploiter et de propager l'espèce humaine peu importe les conséquences environnementales; de l'autre côté, les Anciens souhaitent rendre honneur à la terre habitée et désirent conserver la planète dans son état, en autant que possible.

Les espaces de l'univers romanesque de Vonarburg

Vonarburg nous présente quelques visions de notre devenir en tant qu'espèce, mais qu'advient-il de notre planète? L'humain pourra-t-il continuer à survivre sur une planète dévastée par l'exploitation exacerbée? S'il devait partir, ou irait-il? Est-ce que la planète pourrait

survivre sans l'être humain? Chaque texte représente un monde qui a subi les conséquences des changements climatiques et des activités humaines débridées. Chaque texte illustre comment des humains tentent de survivre dans ces mondes postapocalyptiques. L'espace terrestre est transformé et réimaginé dans ses romans de façon à rappeler au lecteur le monde avec lequel il est familier tout en lui faisant prendre conscience de certains enjeux cruciaux.

Le Silence de la Cité

Pour examiner les conséquences d'une catastrophe climatique sur l'humain, la trame narrative du roman *Le Silence de la Cité* suit l'éloignement progressif d'Élisa et du reste de l'humanité des Cités. Les principaux espaces évoqués sont ceux des Cités, des labyrinthes souterrains qui ont abrité les derniers vestiges de l'humanité et du monde à la Surface, la résidence des humains de l'Extérieur.

Les Cités ont été coupées du monde extérieur, soit à la suite de décisions humaines mais aussi parfois pour des raisons naturelles, par exemple lorsque « les accès sont recouverts par les eaux, enfouis sous les glaciers, sous des tonnes de terre » (*SC*, p. 92). Les Cités semblent de prime abord un chef-d'œuvre de l'humanité, une utopie écoteknique. Ce sont des villes idéales produites par les technologies et les sciences pures de l'humanité : elles peuvent être modelées à tout moment en fonction des besoins et des désirs de ceux qui les contrôlent. On les a façonnées pour recréer le mieux possible le monde d'avant le Déclin, un monde urbanisé où la Nature est domestiquée :

C'était comme Dehors, l'ancien Dehors que Grand-Père avait parfois fait apparaître sur les écrans : il y avait des rues, avec des arbres apprivoisés, enfermés dans des petits carrés de terre avec des grilles dessus. Et le long des rues, des maisons, avec des voitures rangées contre les trottoirs, et des pelouses apprivoisées aussi, toutes à la même hauteur et avec des petites fleurs dans des plates-bandes. (*SC*, p. 23-24)

Elles sont dotées d'appartements et de chambres modernes, de parcs, de jardins, de cinémas, de toutes les commodités qu'une ville humaine aurait eues au moment du Déclin. Les Cités sont

devenues un mémorial vivant de la société occidentale pré-Déclin. Différents quartiers peuvent représenter différentes cultures, dont par exemple le jardin du style japonais, et offrent aux habitants l'opportunité de s'évader un moment et de vivre dans un monde tel qu'ils l'auraient connu il y a 300 ans.

La plupart de ses habitants sont tellement accoutumés au simulacre des quartiers et des parcs qu'ils ne connaissent plus la réalité, ou refusent de la connaître : le mensonge des Cités est devenu leur réalité. La façon dont les Cités sont présentées donne l'illusion d'une civilisation riche et moderne, mais ce n'est en réalité qu'un univers synthétique et désertique :

Et la Cité était déserte. Élisabeth avait toujours cru qu'il y avait du monde plus loin, dans les autres niveaux, au-delà du cercle toujours recommencé de ses promenades avec Grand-Père ou Papa : d'autres petites filles, d'autres grands-pères... Elle se rendait compte à présent que personne ne lui avait jamais rien dit de tel : on le lui avait laissé imaginer. (*SC*, p. 23)

Les Cités deviennent le symbole de l'échec de l'espèce, la dégradation de l'idéal visé par leurs premiers habitants. Le milieu est statique : les Cités « traverse[nt] le temps sans changer » (*SC*, p. 56), elles préservent un passé qui ne mérite pas d'être perpétué. Elles donnent l'apparence de communautés vivantes, mais sont en réalité des capsules stériles, voire mortes-vivantes, d'une civilisation en déclin.

Les paysages artificiels des Cités naissent et sont maintenus au moyen des sciences et de la technologie. La technologie sert de médiatrice dans la vie au sein des Cités, dont les populations ont surtout recours aux écrans. Aucune des Cités n'est présentée au lecteur dans sa totalité. Les descriptions sont fragmentées et transitent par ce qui est diffusé sur ces écrans. Cette perspective morcelée des Cités obscurcit leur véritable taille, mais laisse penser qu'elles seraient vastes et étendues. Le plan des Cités tient aussi compte des projets scientifiques des humains et inclut plusieurs laboratoires et des banques génétiques, même si la plupart des banques génétiques, et certains laboratoires, ont été détruits (*SC*, p. 21). Le laboratoire de Paul est un lieu stérile, dont

Élisa se souvient pour sa « régularité brillante » (SC, p. 11). Un des seuls lieux de la Cité décrits en détail, les laboratoires illustrent le monde des Cités : leur stérilité, par exemple, reflète la stérilité et la fausseté des Cités. Il n'est dès lors par étonnant qu'Élisa ne retienne d'eux que leur caractère artificiel et synthétique.

Alors que les Cités représentent une utopie écotechnique en déchéance, la fin d'une ère civilisée, le monde à la Surface est caractérisé par le sauvage et l'incertain. Le texte présente l'expérience de l'Extérieur de la perspective des habitants des Cités. Le premier regard sur l'Extérieur est celui qui transite par Desprats, qui le décrit à la petite Élisa pour la préparer à y aller à la fin du Projet de Paul :

C'était immense, tout vert et bleu, ou tout blanc et noir, ou de toutes les couleurs rouges et brunes – c'était le printemps, l'été, l'hiver ou l'automne. Il y avait plein de bêtes comme dans le parc, et de l'eau, mais plus nombreuses, les bêtes, plus forte, bondissante, écumante, l'eau (et de grands rideaux de glace, l'hiver, autour des cascades). Il y avait des nuages, parfois, dans le ciel. Et il y avait des gens, qu'on voyait toujours de loin, et Grand-Père arrêta alors l'image en disant : « Mais la petite fille n'est pas assez grande pour aller voir les gens. Elle ira quand elle sera grande. » (SC, p. 9-10)

Le Dehors est mis en rapport ici avec le milieu contrôlé des Cités, idéalisé en tant qu'univers fantastique. Paul et Desprats surveillent les habitants de l'Extérieur et leur milieu à travers les écrans, mais ne s'y aventurent que pour recueillir des échantillons de l'espèce humaine et poursuivre le projet de Paul.

La première description de l'Extérieur est celle du peuplement des ruines dans lesquelles le clan Viételli a pris refuge :

Les ruines ont été une ville, ou un quartier important d'une ville. Vers le nord et l'est, le plan des rues est encore perceptible, avec ici ou là un bloc de bâtiments encore debout. Mais au sud et à l'ouest, la ville s'efface devant les champs reconquis sur les décombres – qui ont servi, et servent encore sans doute, à l'inlassable reconstruction. (SC, p. 97)

L'accent est mis sur le passé de cet espace, ce que les structures représentent ou ce à quoi elles ont servi. La structure est morte, mais elle n'est pas déserte comme la Cité. Des traces de vie subsistent dans ces ruines. L'ancienne ville connaît un renouveau grâce à la présence d'individus qui la

peuplent. La transformation marquée de Viételli plus tard dans le récit illustre les conséquences de l'intervention d'Élisa dans la vie des humains de l'extérieur :

Viételli a changé. Les ruines où s'élevaient les trois tours ont presque entièrement disparu. De la ville cannibalisée ne reste qu'un quadrillage à demi effacé : des pans de murs, quelques rues devenues des routes ou des chemins entre champs et bosquets. Peu d'habitations dans la plaine, surtout des granges et des silos : la majeure partie de la population doit être rassemblée dans les tours. Plus faciles à défendre? Viételli ressemble davantage à une forteresse, à présent : des fortifications triangulaires l'entourent, de larges levées de terre surmontées de palissades en bois, avec des tourelles d'angle. Une seule porte, au sud-ouest, du côté opposé aux Mauterres. (SC, p. 225)

Les anciennes fonctions de cet espace disparaissent alors que les préoccupations des nouveaux habitants l'emportent : le besoin de défendre son groupe et de se tenir ensemble pour faciliter cette défense. C'est le cas des ruines occupées par toutes les tribus de l'Extérieur : dans le cas de Libéra, les tunnels d'un métro sont utilisés à des fins de transport et un centre de remisage des trains est devenu un camp militaire (SC, p. 253). Quelques années plus tard, les peuples de l'Extérieur tentent de détruire certaines structures en ruine, par volonté d'effacer le passé. Plutôt que de reconstruire, les tribus occupent les espaces à l'Extérieur de façon utilitaire, en préservant ce qui peut leur servir.

Le village d'Élisa représente un certain entre-deux entre les Cités et l'Extérieur. Le retour à un mode pastoral transparaît non seulement dans les pratiques des humains du Projet qui l'habitent, mais dans son organisation spatiale et esthétique :

C'est à l'automne, décidément, que le village présente son visage le plus agréable : la patine des maisons de bois s'harmonise avec les feuilles rousses et jaunes et tranche sur le ciel bleu, un dernier flamboiement doré avant l'hiver et la neige. Sept maisons : un dégradé du brun-roux au blond qui indique le passage du temps. Élisa regarde le demi-cercle de maisons avec un sourire seulement à demi amusé ; elle a tellement essayé de ne faire en rien ressembler le village à la Cité qu'on se croirait plutôt dans un des vieux films qu'elle regardait avec Desprats quand elle était petite (comment les appelait-il, déjà? Ah, des westerns), murs de bois soigneusement équarris et isolés, plancher surélevé, galerie à auvent tout autour. Et à l'intérieur, c'est la même chose : plancher de bois ciré, vaste cheminée de pierre et de briques, peaux et fourrures par terre, gros meubles solides et rustiques. Il n'y a guère de communautés qui habitent des maisons de ce genre, Dehors. Les villages, édifiés pour la plupart au bord des villes écroulées, ont utilisé les matières premières immédiatement disponibles : béton, ferraille, plastique. Mais peu importe : les enfants sont habitués à un mode de vie économe, voire austère, c'est l'essentiel : ils ne seront pas trop dépaysés quand ils iront Dehors. [...] Elle regarde, un peu triste à présent, les longues maisons basses, solidement assises sur leur fondation de pierre ; au-delà, les arbres jaunissants du verger, le grand jardin, l'étable, la basse-cour; plus loin, la forêt à moitié apprivoisée depuis quinze ans. (SC, p. 170)

Élisa cherche consciemment à construire un espace qui s'éloigne de celui de la Cité, pour mieux refléter le mode de vie à l'Extérieur. Elle tente de recréer les conditions de l'Extérieur tout en ayant recours à certaines technologies de la Cité, mais, quoiqu'elle fasse, le Dehors demeure Autre :

Dehors. Elle a encore pensé « Dehors ». Les enfants ont adopté le terme sans jamais le mettre en question. Il n'a pas le même sens pour eux et pour elle, évidemment. Dehors. Tu es Dehors, Élisabeth. Mais ce lapsus répété ne fait que souligner l'évidence : elle n'a pu faire que la communauté ne soit pas une enclave protégée, malgré tout. (SC), p. 170)

La dualité entre les Cités souterraines et le monde à la Surface est remplacée par les différences entre le monde clos du village et le monde qui les entoure.

Entre tous ces lieux se trouvent les Mauterres. Ces régions demeurent assez nébuleuses tout au long du récit, en raison du danger qu'elles posent pour la survie des êtres humains : certaines Cités sont situées en dessous de Mauterres et certaines tribus les habitent, mais ces tribus se caractérisent par un état encore plus primitif que celles qui résident plus loin de ces régions. Ce sont des régions dans lesquelles le taux de mutation est plus élevé. Il semble aussi que ceux qui habitent à proximité deviennent infertiles. Puisqu'ils sont intouchés par la majorité de la population humaine depuis le Déclin, ces lieux se rapprochent plus de leur état naturel, sauvage.

En résumé, les Cités reconstruisent esthétiquement les espaces d'avant. L'Extérieur, quant à lui, présente la réalité, les ruines, la déchéance de ce qui était, alors que les Mauterres renvoient la Terre à un état encore plus primitif. Les tribus de l'Extérieur maintiennent ce qui demeure utile, alors que la valeur que ces lieux auraient pu avoir dans le passé est oubliée. Ce qui viendrait après cette société serait un monde fondé sur un modèle sociétal qui renverserait les structures de domination patriarcales, soit le modèle matriarcal. C'est un retour vers un monde où on dépend des structures qui existent autour de nous, dans lequel la Nature dicte encore plusieurs aspects de la vie quotidienne.

Chroniques du Pays des Mères

L'organisation de l'espace du Pays des Mères s'effectue en fonction du système politique et social : le nom « Pays des Mères » désigne en fait « une fédération assez lâche de provinces, elles-mêmes constituées d'une fédération fort souple de Familles » (*CPM*, p. 255). De manière plus symbolique, comme le signale Sylvie Bérard, « l'idée d'un Pays des Mères renvoie à un espace matriarcal idéalisé » (2006, p. 367). Les différents pays de cette nouvelle Europe semblent évoquer chacun ce qui y était auparavant : la Brétanye évoque la Grande-Bretagne, la Litale rappelle l'Italie, et l'Escarra suggère l'Espagne, pour n'en donner que quelques exemples²⁸. Différentes régions ont leurs particularités et rappellent souvent la géographie des anciens pays. Comme dans les communautés de l'Extérieur, les terres des Pays des Mères sont marquées par les ruines de la civilisation humaine antérieure, effacée par les Grandes Marées²⁹ :

À marée basse, c'était un autre paysage, où la courbe de la côte prenait un autre sens : la digue dressait alors ses trente mètres au-dessus de la plaine vaseuse, de ses carcasses drapées d'algues, de ses monticules informes, mais à la disposition trop régulière; les ruines répondaient d'une façon curieusement appropriée à la courbure altière, intacte, de la falaise artificielle. (*CPM*, p. 482)

De telles références aux structures du passé offre au lectorat un aperçu d'un monde qui lui est peut-être familier, mais transformé. Cette familiarité des lieux tant par les indices géographiques que leurs noms, est bouleversée par le régime social qui les gouverne, un système matriarcal et un mode de vie quasi pastoral qui se démarquent de ceux en vigueur dans l'Europe que nous connaissons.

²⁸ Dans « Des utopies féministes ambiguës ou Comment les sujets féminins s'envoient en l'aire », Bérard remarque que plusieurs toponymes renvoient aussi à des figures historiques féminines de l'ancienne histoire européenne. Le nom de la ville d'Entraygues, par exemple, « rappelle le personnage féminin de l'histoire de France [Catherine Henriette de Balzac d'Entraygues] qui portait un nom fort similaire, et qui évoque justement Henri IV et le Château des Dames, Chenonceaux » (Bérard, 2006, p. 370).

²⁹ Les Grandes Marées font référence au dernier stage du Déclin, les catastrophes climatiques qui ont engendré la montée du niveau de la mer et décimé la civilisation humaine. On peut aussi y voir une allusion au roman de Jacques Poulin, *Les grandes marées* (1978).

Les pays se divisent aussi en différentes Capteries, les cellules familiales qui gouvernent des régions géographiques. La Capterie désigne non seulement une région, mais aussi l'héritage de ses habitants : « [c]'était le nom de la "Famille"; c'était le nom de la "Lignée". » (CPM, p. 53)

Les Capteries elles-mêmes se distinguent par leurs paysages, à la fois naturels et construits. Plusieurs personnages décrivent la Capterie de Béthély, celle que Lisbeï habite tout au long de sa vie. La première description de Béthély transite par le regard d'Antoné dans une lettre qu'elle écrit à son amante, Linta :

[L]a Capterie ressemble aux descriptions des livres. Les illustrations que tu m'as envoyées datent un peu, cependant, et surtout, elles sont l'œuvre d'une qui avait trop lu la trilogie de Tonilù de Caranthe : les tours ne sont ni si sombres ni si majestueuses, il y a longtemps que les fortifications ont disparu, et pour tout dire la Capterie ne semble pas ruminer continuellement des pensées austères sous un ciel orageux. D'accord, c'est un lieu historique à plus d'un titre, mais celles qui y vivent n'y pensent pas à chaque minute de la journée. Une fois par année, oui, sûrement, pendant le pèlerinage de Garde, et d'après ce qu'on m'en a dit, on semble estimer que c'est plutôt un dérangement qu'une gloire (quoiqu'elles ne crachent pas sur ce que cela leur apporte, loin de là !). (CPM, p. 25-26)

Selon elle, cette Capterie est le lieu où règne encore la tradition rigide, même si les débuts d'une transformation semblent prendre forme chez la Capte : « [c]e n'est sans doute pas la Capte actuelle [Selva] qui va beaucoup secouer les habitudes, en tout cas, bien qu'elle semble manifester quelques désinvoltures intéressantes à l'égard des coutumes de la région » (CPM, p. 26-27). Plus tard, le traditionalisme de Béthély est comparé par Lisbeï aux coutumes de Wardenberg, l'endroit où Lisbeï s'exile pendant quelques années. Wardenberg est une sorte de ville forteresse, une île rocheuse isolée. Son isolement géographique lui accorde un certain degré d'indépendance, avec des mœurs généralement plus libres sans pour autant échapper de l'organisation sociale rigide du Pays des Mères. Les Entraygues sont entourées d'anciennes montagnes, de plaines fertiles et ont pour centre des Mauterres. Elles sont caractérisées par un traditionalisme encore plus strict que celui de Béthély. Angresea, quant à elle, est une communauté qui a ses racines dans les montagnes, marquée par les traces du Déclin qui y perdurent : des digues qui entourent des plaines fertiles.

Elle est isolée par des falaises et difficile à accéder. Son isolement, encore plus important que celui de Wardenberg, fait de ses habitants des Progressistes bien moins modérés que ceux qui habitent les autres Pays des Mères. Les traits géographiques déterminent certains traits propres à chacune des sociétés présentes dans le roman.

Les Pays des Mères partagent un même modèle d'organisation spatiale, ayant toujours comme centre les Tours. Les Tours sont des structures très anciennes : Lisbeï suppose qu'elles remontent au moins à l'époque du Déclin. Vu leur description, on suppose qu'il est question de gratte-ciel qui ont pu survivre au passage du temps. Ces infrastructures ne correspondent pas aux besoins et aux valeurs de cette société : Lisbeï commente la taille des fenêtres, critiquant le « gaspillage incroyable d'énergie » qu'elles favorisent (*CPM*, p. 167). Malgré la construction antique des Tours, les « humaines » des Pays des Mères se les sont appropriées et les ont modifiées en fonction de leurs besoins. Les Tours sont une des seules structures qui n'ont pas été détruites complètement à l'époque des Ruches, lorsque les habitants ont tenté d'éliminer les traces du passé parce qu'elles étaient devenues une partie intégrale de la vie des femmes de cette société. Au fur et à mesure que le temps passe, ces structures anciennes deviennent une composante essentielle du paysage urbain des Pays des Mères.

Les Tours sont paradoxalement des communautés autosuffisantes qui représentent un retour au pastoral. Les activités quotidiennes au sein des Tours comportent une variété de tâches, dont « [l]es cueillettes, les jardins à entretenir, les animales à nourrir, les cuisines, l'herbe à faucher, les courses pour les unes ou les autres » (*CPM* p. 108). Les Bibliothèques et les Archives y sont aussi logées. Cette civilisation hérite son mode de vie, mais tient aussi à son héritage, à son passé. Les souterrains des Tours renferment le passé interdit du Pays des Mères. Ce sont à la fois les lieux de la mémoire et les lieux de l'oubli, les lieux des fouilles archéologiques de Lisbeï et des

découvertes du passé refoulé. C'est justement « l'effondrement [qui] avait mis à jour l'amorce du souterrain » qui motive Lisbeï à entamer sa quête de la vérité (*CPM*, p. 163). Les Tours représentent ainsi le cœur économique, culturel et anthropologique des Capteries.

Les garderies sont un lieu à part dans le Pays des Mères. Elles sont isolées du reste de la société et divisent aussi les « enfantes » en fonction des catégories d'âge :

La garderie de la Tour Ouest était la plus récente des trois garderies de Béthély. Contrairement à celles des Tours Est et Sud, de grands bâtiments rectangulaires à l'ancienne, on s'y était essayée à une architecture plus audacieuse. Elle s'élevait au creux de son vaste parc, ronde un peu comme une coquille d'escargot [...]. Dans les trois dernières volutes presque égales de la spirale, les plus hautes, se trouvaient les vastes nurseries d'où venaient les petites mosta [...]. Elle savait qu'il y avait encore d'autres mosta au rez-de-chaussée, la plus large volute de la spirale; l'escalier central la traversait, on pouvait en avoir un bref aperçu quand on descendait au parc : grand hall courbe, couloirs en étoiles, mosaïques colorées bleues et jaunes, alignements de portes, la même chose qu'au premier, rien de bien remarquable. [...] chaque étage était autonome, avec son réfectoire, son dortoir, son infirmerie, ses salles de jeux et de travail. (*CPM*, p. 8-9)

Il s'agit d'un monde clos, qui recrée les conditions qui existent à l'extérieur dans les Tours. Pendant les premières années de leurs vies, les « enfantes » ne sont pas conscientes de l'univers qui existe en dehors :

La garderie, son parc, ses étages connus ou devinés, étaient le commencement du monde. Ou plutôt, pendant les quatre ou cinq premières années, la garderie était le monde. La Tour Ouest se trouvait juste assez loin pour être invisible depuis le parc et, aux étages, les fenêtres étaient couvertes de peinture opaque aux deux tiers de leur hauteur. [...] Ni Lisbeï ni les petites mosta ne pouvaient faire la différence entre la croyance des gardiennes en un monde extérieur à la garderie et leur doute quant à un futur des mosta dans ce monde. (*CPM*), p. 9-10)

L'aspect clos des garderies vient à représenter les conditions particulières de la vie des « enfantes », « l'éternel présent » de leur jeunesse (*CPM*, p. 9). Comme je le disais plus haut, elles ne sont considérées des véritables personnes qu'après avoir survécu à la Maladie. C'est à ce moment qu'elles peuvent quitter la garderie et découvrir le « dehors », soit la société « réelle » :

Comme le parc était dehors par rapport à la garderie, la garderie était dehors par rapport à... par rapport à ce qu'il y avait de l'autre côté du mur. C'était de là que venaient les nouvelles gardiennes! Et les nouvelles bébés! Comme il y avait un avant et un après, il y avait un ici et un ailleurs. [...] En devenant grande, on ne bougeait pas seulement dans le temps, mais dans l'espace. Il y avait un autre espace, bien sûr, de l'autre côté du mur. (*CPM*, p. 16)

Le déplacement d'un lieu vers un autre signale le passage d'un état de vie vers un autre. Alors que la garderie cesse d'exister pour elle, Lisbeï doit apprendre à s'orienter dans ce nouveau monde, qui « s'appell[e] désormais Béthély » (*CPM*, p. 51).

Les Mauterres existent en dehors de ces espaces sociaux à bien des égards, mais définissent une grande partie des relations au sein du Pays des Mères. De façon symbolique, ce sont « une sorte de non-lieu, comme un grand vide qui confirmait, par contraste, l'existence de ce qui seul comptait vraiment : le Pays des Mères » (*CPM*, p. 207). L'interdiction d'entrer dans les Mauterres est motivée par le danger qu'elles posent à la biologie des individus. Ce sont le lieu de mutations et d'exclusion sociale, de punition des individus.

Malgré le danger qu'elles posent, des expéditions sont commanditées par différentes régions, avec pour objectif de découvrir ce qui cause les mutations qui hantent encore le présent du Pays des Mères. Ces expéditions découvrent plusieurs artefacts du Déclin, qui permettent aussi de mieux comprendre l'origine des Mauterres :

Avant le Déclin, avant la montée des eaux qui avait transformé l'aspect des continents, [les Mauterres] avaient été des régions très peuplées dans les anciens pays. Ou même des pays entiers, comme les Grandes Mauterres. Il y vivait trop de gens, qui fabriquaient trop de choses qui laissaient trop de déchets et beaucoup de ces déchets avaient été des poisons, et on les avait répandus partout, parfois par accident, parfois par ignorance et par stupidité. Maintenant, ces régions ou ces pays étaient le repaire des Abominations (disaient les histoires d'horreur racontées par les tutrices à leurs dotta qui les écoutaient avec des frissons), de plantes et d'animaux mutantes (dirait Antoné avec cet éclat particulier dans sa lumière, à la fois triste et fâché, avant de rappeler à Lisbeï ses leçons de génétique) et des renégates (avait dit Mooreï avec un soupir attristé le jour où elle avait montré la carte à Lisbeï, sans expliquer ce qu'étaient des renégates). (*CPM*, p. 206)

Il s'agit d'un lieu assez dangereux, évoqué par Lisbeï lors de sa visite des Entraygues : « Le degré de pollution de ces Mauterres le confirmait : la faune y était souvent déformée, la flore aussi, et les campagnes d'exploration ne devaient pas y dépasser un certain nombre de jours sans quoi on mettait sa santé, peut-être sa vie, en danger. » (*CPM*, p. 425) Les Mauterres sont aussi un lieu de punition : certaines y sont exilées pour des transgressions contre le Pays des Mères, en particulier la reproduction en dehors des Lignées, d'autres choisissent d'y fuir pour échapper aux conditions

de vie de leur société. Lisbeï se réfugie même dans une cabane ancienne à l'intérieur des Mauterres avec Kélyls durant sa grossesse interdite. Leur association aux transgressions et au miracle de la naissance de Yémen suggère que les Mauterres détiendraient peut-être la clé du progrès : elles pourraient être le lieu de rencontre des différentes familles.

Ainsi, les lieux évoqués dans le Pays des Mères représentent un monde radicalement transformé, qui entame une nouvelle transformation. Moins développées sur le plan de la technologie que les humains des Cités et du Déclin, les différentes Capteries font preuve toutefois d'un degré d'adaptabilité important comme en témoignent la réappropriation des Tours et le développement d'un habitat qui est adaptée à la topographie et au climat en constante transformation.

Les Rêves de la Mer

Les espaces représentés dans *Les Rêves de la Mer* sont ceux d'une planète habitable, qui ressemble à bien des égards à la planète Terre. À travers les récits de rêves partagés, le roman présente quelques aperçus de la réalité terrestre avant le projet colonial, qui suggèrent un monde à la limite du progrès scientifique et dans les derniers stages de la déchéance environnementale. La première scène des *Rêves de la Mer* dépeint ce milieu :

Les collines du bord de l'océan sont couvertes de cicatrices : des crevasses s'ouvrent dans leurs flancs et des arbres y sont suspendus la tête en bas par leurs racines. L'asphalte et le bitume ondulent en replis brisés : la route est froissée comme un ruban après la fête, les bâtiments qui la bordent étalent leurs entrailles au soleil. [...] c'est la ville d'Amérique, celle qui s'est écroulée et qui a brûlé il y a très longtemps, au temps des Catastrophes – il la reconnaît surtout au pont dont les bras et les jambes brisés pointent dans la baie. (*RM*, 1996, p. 1)

Il s'agit d'une ville côtière américaine, vue dans les rêves de Timmi. Cette ville est « éventrée », remplie de « monstrueux amas de briques et de béton », de « carcasses calcinées [de] voitures » (*RM*, 1996, p. 1). L'air est rempli de « poisons invisibles » (*RM*, 1996, p. 2). Ces conditions

environnementales néfastes sont le résultat des actions de l'homme. La société terrestre telle qu'on la rencontre dans ce roman est très avancée sur le plan technologique et scientifique. Les structures évoquées ont généralement rapport au développement de l'espèce humaine sur le plan de l'économie, l'exploration spatiale et le commerce. Le spatioport³⁰ représente la réalisation de ces idéaux : « des kilomètres carrés de béton, des rampes, des entrepôts, des camions, des navettes, de petits avions-fusées, de grosses fusées-cargos, des moddex, plein de machines aux formes étranges ou familières occupées à charger, décharger, transporter, transborder... » (*RM*, 1996, p. 7) Même si les humains se sont établis sur leur planète d'origine et ont atteint la plupart de leurs objectifs, il est impossible de négliger l'état physique de la planète qui nuit à la survie de ses habitants. C'est pour cette raison que les organismes comme le BIAS, la BET et le ComSec tentent de favoriser l'établissement humain et le développement de l'économie humaine dans le cosmos.

La condition physique déplorable de la planète découle des Catastrophes, comme dans *Le Silence de la Cité* et *Chroniques du Pays des Mères*. La chronologie de l'époque des Catastrophes n'est pas clairement définie contrairement à celle du Déclin, mais quelques indices sont parsemés dans le texte : « En Chine. Quand l'Ulysse est parti, la zone contaminée du Wu-nan venait seulement d'être enfin ouverte à son tour à la Reconstruction, cent cinquante ans après le tremblement de terre et la catastrophe nucléaire qui l'avaient ravagée en 2025. » (*RM*, p. 50) La Terre vit des temps difficiles depuis les Catastrophes, mais la situation n'est pas sans espoir. La société se remet plus ou moins difficilement du cataclysme, ce qui rend fragile, mais pas impossible, l'espoir d'un avenir meilleur. Cependant, l'état de la planète se dégrade davantage, ce

³⁰ Le spatioport est un port destiné aux vaisseaux spatiaux. Il s'agit d'une version futuriste d'un aéroport, soit un terminal destiné non seulement aux voyages internationaux, mais aussi aux voyages interspatiaux.

que constate Shandaar : « [ceux qui sont restés sur Terre] sont finis, même s'ils ne veulent pas le savoir » (*RM*, p. 170). Les colons Terriens de Virginia se souviennent d'une Terre antérieure, plutôt que de ce qu'elle est devenue :

Mais ce n'est pas la même Terre que la sienne, il le sent confusément. Et il ne veut pas poser de questions sur cette Terre-là. Il préfère la sienne. Celle à laquelle il rêvait en marchant dans les quartiers de Cristobal et de Bird-City où se trouvent les beaux magasins, les cafés chics, les grands hôtels pour les Terriens en mission et les gens riches. La nuit, pendant les saisons où la Mer est absente, c'est comme sur Terre, sûrement : les lumières électriques multicolores, les voitures qui passent en files serrées, silencieuses et brillantes, les néons multicolores... Le Palais du Gouverneur qui brille sous les projecteurs, au centre de la Grande Place, à Bird, les belles femmes parfumées qui marchent dans les rues... (*RM*, p. 171)

On cache même la vérité sur l'état de la planète Terre aux habitants de Virginia : « Que penses-tu donc trouver sur la Terre? Que sais-tu de la Terre? Tu t'imagines que c'est comme dans les envirosims de propagande, ou comme le Quartier des Ambassades à Haute-Morgorod? Le luxe, le calme et la volupté? Tu aurais une sale surprise, mon garçon... » (*RM*, p. 227).

La planète Virginia est décrite à différentes époques. Les Anciens l'appellent Tyranaël, elle devient la planète Alpha, quand elle est découverte pour la première fois par les terriens, et finalement Virginia, nommée en honneur de la fille d'une des colons, lorsque les terriens s'y installent. Virginia est une planète déjà colonisée et urbanisée. Pour les Terriens, il est question « [d']une planète habitable qui a été habitée et qui ne l'est plus » (*RM*, p. 42), donc une planète propice à l'exploitation et à la colonisation. La présence de la Mer est une des qualités les plus importantes de la planète. Les secteurs urbains et agricoles de la planète sont développés de façon quasi-holistique, en tenant compte de plusieurs qualités naturelles de la planète et de l'existence humaine en tant que telle :

les villes avaient réussi à rester de dimensions humaines, avec leur organisation en quartiers concentriques séparés par des rues et des canaux, alternant habitations, champs et vergers. Les indigènes aimaient la vie végétale d'un amour tout particulier : ils couronnaient leurs maisons de jardins (vue de la Digue, la ville est un parc d'où surgissent mille tourelles graciles, foisonnantes d'oiseaux). Ils aimaient l'eau, aussi; elle circule encore dans les réseaux d'irrigation, dans les canaux qui doublent les rivières, et dans les maisons, où une vasque murmure presque dans chaque pièce. Partout : sur les terrasses, des fontaines, le long des escaliers, de minuscules cascades; dans l'omniprésent bassin central où toutes ces eaux se rassemblent, trônant sur sa petite île, un arbre-à-eau la pompe et la redistribue dans le réseau des canalisations, tout comme ceux qui

entourent les demeures, bordent les rues et ombragent les canaux. Les seules maisons où l'eau ne coule plus sont celles dont les arbres-à-eau sont morts depuis le départ des indigènes; il n'y en a guère : ces arbres ont une durée de vie plus qu'humaine, près de deux mille ans terrestres. Une création des indigènes, bien entendu. Ils voyaient loin. (*RM*, p. 38)

Cette planification urbaine holistique est davantage apparente quand les archéologues se mettent à étudier les limites entre les espaces urbains et naturels : « Pourtant, on a du mal à voir où finit la campagne environnante et où commence vraiment la zone urbaine. Au dernier canal extérieur, peut-être? La ville semble une condensation naturelle, une organisation spontanément ordonnée de la terre et de l'eau. » (*RM*, p. 52-53) On tient compte des espaces naturels et du fonctionnement des écosystèmes en tentant de planifier les espaces urbains : « “Une conception rationnelle”, réplique aussitôt l'archéologue avec une sorte de satisfaction maussade. “Chaque quartier possède sa ceinture de champs et de vergers, son canal pour l'irrigation et la circulation rapide. En cas de troubles, il suffit de couper les ponts qui relient les quartiers entre eux.” » (*RM*, p. 53) La plupart des structures construites par les Anciens demeurent intouchées depuis leur départ, avec l'exception de quelques jardins et champs retournés à l'état sauvage (*RM*, p. 33). Les humains naufragés s'approprient ces milieux et les habitent. Le lieu devient progressivement le leur, même si cette colonisation était plus ou moins planifiée :

Ils n'en ont encore jamais parlé, mais elle sait qu'ils sont tous d'accord : ils se considèrent chez eux désormais sur cette planète à laquelle, sans lui avoir encore trouvé un autre nom, ils ne donnent plus celui d'Alpha. Ils pensent rarement à la planète dans son ensemble, d'ailleurs : quand ils disent « ici », ils veulent parler de l'endroit où ils sont tombés. Quand ont-ils cessé de prétendre qu'ils attendaient l'arrivée d'une expédition de secours? Quand la Mer est partie et qu'ils ont compris ce que cela pouvait signifier? Quand ils ont donné ce nom au phénomène, le premier de leur cru à désigner officiellement quelque chose sur la planète? (*RM*, p. 35)

L'appartenance au milieu est venue plus ou moins naturellement à la suite de l'installation imprévue des explorateurs spatiaux sur la planète. L'appropriation s'effectue à travers l'acte de nommer les lieux, en utilisant la nomenclature terrestre, soit des mots comme golfe et digue : « Si jamais la Terre revient, elle trouvera un monde apprivoisé par des noms qu'elle pourra

comprendre; les autres survivants ont dû eux aussi donner des noms familiers aux coins de terre que le hasard, ou le destin, leur a accordés en partage » (*RM*, p. 36). Le nom donné à la Mer est encore plus particulier à cet égard, puisqu'il est tiré de la mémoire de Joris, du poème « L'Éternité » de Rimbaud, dans les vers : « L'éternité / C'est la mer allée / Avec le soleil » (*RM*, p. 48). On la nomme avant de comprendre le phénomène, mais l'acte de nommer manifeste une volonté de connaître et de conquérir : « “Nommer le phénomène ne nous dit pas ce qu'il est”, murmure Shandaar. / Stoneheim lui passe un bras autour des épaules : “Mais on sait ce que ça fait. C'est déjà quelque chose, non?” » (*RM*, p. 48). Nommer équivaut même à posséder : « Estéban Cristobal parle avec fierté de la ville, de sa ville, comme s'il avait quelque chose à voir avec son architecture parce qu'il lui a donné son nom. » (*RM*, p. 48) La planète est marquée par l'expérience humaine, même dans le relief géographique :

La falaise est un visage lisse dans la lumière atténuée du soleil, une femme aux lèvres à demi ouvertes sur un sourire mystérieux. Une indigène : pommettes larges, saillantes, nez plat, court et droit, sourcils presque joints sur une arcade sourcilière un peu saillante; au-dessus des yeux d'ombre s'incurve un bandeau au dessin complexe; les cheveux s'éparpillent en éventail, presque à l'horizontale sur le sommet de la falaise. Le visage est un peu rejeté en arrière : la femme contemple l'horizon et le ciel. [...] Le visage flotte au-dessus des terres nues de l'ancienne côte, très haut, comme un nuage bleu sur la falaise qui termine abruptement le massif rocheux. Mais l'illusion de la vie se dissipe bientôt : le visage est de la pierre, sculpté mais de pierre. Il reprend ses dimensions inhumaines, une sculpture d'un demi-kilomètre de haut dans une falaise de près de quinze cent mètres, visiblement artificielle dans sa section. (*RM*, p. 51)

Les humains attribuent à ce paysage extraterrestre des traits humains, familiers. C'est en s'y reconnaissant qu'on peut commencer à mieux apprivoiser l'environnement, mais avec la poursuite de l'exploration de la nouvelle planète vient aussi la crainte de celui-ci : « Apprivoisements, en réalité, toutes ces technologies, toutes ces entreprises, tous ces projets... Mais le dire attirerait trop l'attention sur l'autre face de la métaphore : qu'apprivoise-t-on, sinon des bêtes sauvages et dangereuses? » (*RM*, p. 295) L'exploration rigoureuse de la planète et de ses milieux, à la fois construits et naturels, fait preuve de la volonté des humains de se situer et de dominer cet environnement. Le lecteur lui-même est invité à apprivoiser le milieu plus concrètement, puisque

Les Rêves de la Mer est le seul roman à l'étude qui comporte des cartes géographiques de Virginia et de Tyranaël. Ce roman relate l'histoire de la colonisation d'un environnement et met l'accent sur l'importance que les humains accordent à leur propre expérience de ce milieu.

Conclusion

En décrivant les lieux et les relations que les personnages humains établissent avec eux, Vonarburg dresse un portrait des diverses positions possibles face à la Nature. Les personnages humains et proches-humains dans chaque roman vont interagir avec les espaces représentés de façon à faire ressortir le fonctionnement et le symbolisme de chacun d'eux tout au long des romans. *Le Silence de la Cité* oppose les derniers vivants de la civilisation du XX^e siècle, les humains et les ommachs qui habitent les Cités souterraines, aux tribus patriarcales des humains qui demeurent à l'Extérieur, un monde transformé par le Déclin causé par les actions de l'espèce humaine. Les humains du Projet, les premiers d'une nouvelle humanité créée au sein des Cités, tentent de négocier les différences entre les deux groupes d'humains en habitant les frontières entre les deux espaces, mais aussi en les traversant. L'oppression des femmes, basées sur leur statut inférieur à celui des hommes, est présente tant au sein des tribus que dans les Cités. En revanche, *Chroniques du Pays des Mères* montre comment les « humaines » s'organisent désormais selon une organisation matriarcale axée sur la fertilité des individus et les rites de reproduction. Les personnages féminins semblent ici apprivoiser les différents espaces et les individus vivent de manière plus harmonieuse, mais à la condition que les personnages masculins soient exclus de plusieurs espaces. Ceci témoigne de l'inégalité et de l'oppression basée sur le genre qui persistent, même dans cette société qui se prétend plus égalitaire. *Les Rêves de la Mer* illustre plutôt comment les humains s'approprient une nouvelle planète, tout en explorant comment l'espace était occupé

auparavant par les extraterrestres, les Anciens. Le mode de vie pastoral de ces derniers offre un contrepoint aux idéaux expansionnistes des conquérants humains, qui risquent de reproduire le même système d'exploitation qui a mené aux Catastrophes et la déchéance de leur ancien monde.

La présentation des êtres humains et les espaces représentés dans les romans permet de procéder à l'analyse de la façon dont ces humains se conçoivent, conçoivent la Nature, et imaginent leur rapport à la Nature dans différents contextes. En analysant les interactions entre personnages, tant humains que non-humains, et entre les humains et leur environnement, urbain ou naturel, chez Vonarburg, je vais à présent dresser les différents types de rapports qu'elle propose que l'humain peut entretenir avec la Nature dans ses utopies écoféministes.

Chapitre 3

Imaginer un monde meilleur : penser différemment le rapport à la Nature

Au centre du projet utopique des œuvres à l'étude est l'idée que la civilisation humaine et le monde naturel sont en déclin, mais que chacun est en mesure de survivre. Cette survie dépend de la renégociation du rapport entre eux. Ces romans tentent d'imaginer un avenir meilleur tout en critiquant le présent. La vision proposée de futur insiste sur une prise de conscience écologique. *Le Silence de la Cité* montre l'échec d'une première tentative utopique, celle des Cités souterraines. Ces Cités, isolées des conséquences des catastrophes climatiques, sont des utopies technologiques closes qui ont tenté de préserver la société humaine telle qu'elle existait avant ces catastrophes. Elles sont détachées de la réalité de l'expérience de ce qui reste de l'espèce humaine en dehors des Cités qui, elles, ont subi les effets du cataclysme et doivent vivre avec les mutations engendrées par des siècles de changements climatiques extrêmes. Situées plusieurs siècles après les conflits entre les humains des Cités et ceux de l'Extérieur, les *Chroniques du Pays des Mères* présentent une utopie réalisée, mais inachevée à bien des égards. Les « humaines » ici se sont soumises à un système de gouvernance et une structure sociale très rigides, axés sur leur faculté de reproduction. Dans *Les Rêves de la Mer*, quelques membres de l'espèce humaine quittent la planète Terre, dévastée par les désastres climatiques et tentent de s'établir sur une nouvelle planète dans l'espoir d'y fonder un meilleur monde. Tous ces romans se situent à une époque qui suit, de près ou de loin, une catastrophe écologique. Chacun d'eux, malgré les défauts de l'humanité qui y est mise en scène, se démarque par son optimisme en ce qui a trait à l'avenir de l'espèce. Vonarburg critique à bien des égards la place que l'humain s'accorde dans l'univers, mais ne suggère jamais que l'extinction de la race humaine soit nécessaire au rétablissement d'un ordre naturel ou à la survie de la planète. Au contraire, les romans réaffirment la place de l'être humain dans la Nature, avec

les autres espèces de la planète, mais affirment que cette relation doit changer, car celle qui existe présentement n'est plus viable à long terme.

Les romans à l'étude conçoivent le rapport entre les humains et la Nature à partir d'éléments émanant de différentes perspectives ou positions idéologiques afin de les mettre à l'épreuve. Parmi ces idéologies, la perspective dualiste et la perspective harmonieuse occupent une place centrale. Comme mentionné dans l'introduction, la perspective dualiste repose sur l'idée que l'Homme s'oppose à la Nature. La perspective harmonieuse postule une similitude entre l'être humain et le monde naturel parce que l'existence humaine dépend de la Nature. Comme je le mentionnais en introduction, ces deux perspectives comportent des failles. La conception dualiste du rapport fondé sur l'opposition et la domination tout comme le renforcement des catégories rigides « naturelles » dans l'essentialisme biologique de la perspective harmonieuse font en sorte que ces deux idéologies ne permettent pas d'imaginer la survie du monde. Il faut donc imaginer une nouvelle perspective, ce sera celle de la continuité. Ce chapitre analyse le rapport à la Nature tel qu'il prend forme dans les romans. L'analyse des interactions entre personnages humains, proches-humains et les espaces habités dans les univers romanesques permet de « confronter le monde fictionnel au monde réel de référence » (Soubeyroux, 1993, p. 16). Elle montre que les utopies imaginées par Vonarburg insistent sur le fait que la continuité entre l'humain et la Nature est le seul modèle possible pour un avenir meilleur. J'étudierai, dans un premier temps, la représentation de la perspective dualiste et de la perspective harmonieuse pour me pencher, dans un deuxième temps sur le rapport de continuité entre l'humain et la Nature qu' imagine l'auteure. Chacune des perspectives est analysée en fonction de trois balises, soit 1) la perception que l'être humain, c'est-à-dire les personnages d'humains, a de lui-même; 2) la conception de

l'environnement et son organisation par l'être humain et 3) l'influence de la science et la technologie sur ces conceptions.

Perspective dualiste : un rapport basé sur le conflit, l'opposition et la différence

La hiérarchisation du rapport à la Nature est à l'origine des inégalités au sein de la société humaine et de la dégradation environnementale. La tendance de l'Homme de se situer au sommet de cette hiérarchie justifie sa domination sociale et environnementale. Les effets de cette conception dualiste, mais aussi hiérarchique sont abordés, dans les romans, par le biais des conflits mis en scène dans les utopies, similaires aux paires dualistes de Plumwood qui « *reflect the major forms of oppression in western culture* », dont celles concernant les dualismes mâle/femelle, civilisé/primitif et humain/nature , qui « *correspond directly to and naturalise gender, class, race and nature oppressions* » (Plumwood, 1993, p. 43).

Chaque roman présente ces dichotomies de façons différentes, en mettant l'accent sur un aspect des rapports conflictuels. *Le Silence de la Cité* présente l'opposition entre l'Intérieur, soit le monde rationnel et scientifique des Cités, et l'Extérieur, le monde sauvage et irrationnel de ceux qui vivent sur la surface des Cités. Le contraste entre ces deux milieux représente l'affrontement de la science et de la Nature, entre le monde rationnel humain et le monde irrationnel, naturel. En revanche, *Chroniques du Pays des Mères* explore l'opposition entre la Nature et la culture en lien avec les différents modèles d'organisation sociale des humains : ceux du passé, soit celle qu'on trouve chez les Harems et les Ruches, qui s'opposent à celle du Pays des Mères, mais aussi à celles

des différentes Capteries³¹. Enfin, *Les Rêves de la Mer* a pour conflit central la divergence entre les humains, nouveaux habitants de la planète Virginie, et les Anciens, les premiers habitants de la planète qui ont disparu. Chaque groupe propose des façons différentes d'habiter la planète et adoptent des attitudes différentes envers l'environnement naturel. Ces positionnements idéologiques s'affrontent dans le projet de colonisation. Ce projet nécessite la mise en place d'une logique d'opposition : d'un côté, le mode de vie civilisé des humains, de l'autre côté le mode de vie primitif des Anciens. Bref, tous les romans proposent une réflexion sur la façon dont l'être humain se conçoit, conçoit la Nature, et pense ainsi son rapport à la Nature en fonction de cette perspective dualiste, soutenue par une logique souvent dite scientifique, mais à bien des égards anthropocentriste, sexiste, et colonialiste.

La conception de l'humain dans les univers romanesques à l'étude, en particulier celle que privilégient les personnages masculins, évoque souvent l'héritage dualiste de la société occidentale. Cette pensée dualiste anthropocentrique prône l'idée que l'humain serait un être complètement séparé de la Nature. Cette séparation serait le résultat de la conquête que l'humain a pu faire de la Nature, une conquête qui découle des progrès intellectuels, scientifiques et technologiques de l'espèce. L'espèce humaine, sûre de sa supériorité, prétend qu'elle se serait élevée au-dessus du monde naturel. Désormais, l'humain serait en mesure de contrôler la Nature et sa nature même d'un point de vue biologique. Cette conception de l'humain en tant qu'être qui domine et qui contrôle la Nature se fonde le plus souvent sur les innovations scientifiques. Chez les habitants des Cités, cette supériorité aurait été assurée par la réussite de la quête de

³¹ Quoique les Capteries ne soient pas aussi radicalement différentes entre elles que les Harems, les Ruches et le Pays des Mères le sont entre eux, Vonarburg leur concède quand même des caractéristiques un peu différentes au sein des systèmes matriarcaux et des catégorisations sociales qui y sont en vigueur.

l'immortalité. Les traitements réjuvenateurs développés par les humains leur permettent presque d'échapper à la mort. Les habitants contrôlent donc un aspect crucial de la réalité naturelle, ce qui leur permet de devenir des « surhommes », dont l'existence est prolongée par des machines (*SC*, p. 28). Même des centaines d'années plus tard, à la suite de la fermeture des Cités, la capacité de l'humain à contrôler le devenir de l'espèce par voie de la manipulation du génome de l'espèce sous-tend aussi le projet des Lignées, au cœur du système social du Pays des Mères : les différentes familles se reproduisent entre elles avec pour but de diversifier et d'élargir le réservoir génétique (*CPM*, p. 249). La croyance que les humains peuvent vaincre les mutations et les Abominations et conquérir « la Maladie » reflète aussi cette idée que l'humain serait en mesure d'assurer son statut de maître de la Nature. Ainsi, prendre en main la Nature, sa propre biologie, fonde une conception de l'humain en tant qu'être suprême, voire divin.

Dans cette conception, ce ne sont pas tous les humains qui auraient atteint ce niveau suprême de développement. Une hiérarchisation au sein des différentes populations humaines représentées le reflète : certaines seraient plus proches de la Nature et, conséquemment, inférieures à d'autres. Alors que les humains des Cités ont presque atteint le statut de divinité par leur capacité à contrôler la biologie, Paul en particulier, les humains de l'Extérieur sont perçus comme inférieurs, voire moins humains, à cause de leur proximité avec la Nature. Le rejet du naturel dans cette conception de l'humain va jusqu'au rejet des humains de l'Extérieur, considérés des sous-humains, en deçà du niveau de rationalité de Paul et d'Élisa. Paul se préoccupe de « l'ingénierie sociale » et des « manipulations génétiques » (*SC*, p. 125) pour tenter d'élever ces humains de l'Extérieur à son niveau de rationalité. Les humains des Cités sont en mesure de dominer et de contrôler leur nature, alors que les humains de l'Extérieur sont dominés tant par la Nature et les limites qu'elle leur impose que par les habitants des Cités, qui se considèrent comme leurs

« gardiens », supérieurs à eux (SC, p. 36). La hiérarchisation du monde dans la perspective scientifique détermine le rapport entre la Cité et l'Extérieur, un rapport unidirectionnel, puisque les humains de l'Extérieur ignorent l'existence des Cités. La surveillance constante de l'Extérieur par les Cités représente très concrètement ce rapport inégal.

Cette dichotomie est aussi au cœur des relations humains-Nature dans *Les Rêves de la Mer*. Ici, les humains font face à la récente découverte qu'ils ne sont pas la seule espèce intelligente dans l'Univers. Les humains découvrent une planète qu'ils avaient pris pour inhabitée, mais apprennent que celle-ci était autrefois habitée par une autre espèce intelligente, les Anciens. Le projet de colonisation de Tyranaël se fonde sur la conception de l'humain qui s'oppose aux extraterrestres, les Anciens, un peuple moins avancé sur le plan de la technologie que l'humain, et donc moins sophistiqué que les humains et conséquemment plus proche de la Nature, du sauvage. L'humain serait donc mieux situé dans la hiérarchie des groupes sociaux pour profiter des ressources de la planète, plus digne d'en bénéficier. Comme c'est souvent le cas chez les personnages humains des récits de terraformation, le roman dénonce, chez les humains, la « fâcheuse tendance de ne voir ces [nouvelles planètes habitables] que comme des ressources utilitaires, qu'ils ne font pas entrer dans leur sphère de considération » (Fournier, 2016, p. 88). En effet, c'est la logique qui motive le début du projet de colonisation, l'idée que « ce monde nous appartiendra pour de bon » une fois la Nature conquise (RM, p. 295). Cette opposition facilite la hiérarchisation, qui est aussi justifiée selon la perspective des Reconstructionnistes et, à un moindre degré, celui des Jugementalistes. Selon eux, un peuple extraterrestre ne pourrait être considéré légitime que dans la mesure où il, comme l'être humain, se serait séparé de la Nature : ceci atteste la valeur qui est accordée à la rationalité humaine et à l'élimination de la Nature de la civilisation. Elle aurait ainsi mérité, selon cette perspective, de s'éteindre et de laisser place à une

autre espèce qui saurait mieux comment profiter de la planète. Avant cette découverte, l'être humain était une créature unique, voire supérieure dans l'Univers. Il avait le droit de s'approprier les ressources naturelles et de façonner la planète en fonction de ses besoins, selon le modèle terrestre. L'opposition au mode de vie de ces peuples sert à rationaliser et à affirmer la place privilégiée de l'humain. Le dualisme en tant que « *logic of colonisation* » (Plumwood, 1993, p. 41) est à la base du projet des colonisateurs humains et de leur attitude envers la Nature. Il soutient les efforts d'exploitation et de conquête de cette nouvelle planète pour assurer la survie de l'espèce humaine.

Quoiqu'il s'agisse de cultures semblables à bien des égards, il est difficile pour chacune d'entre elles d'appivoiser l'autre. La particularité du rapport entre les humains et les Anciens est son caractère unidirectionnel : chacun est conscient de l'autre, mais les deux civilisations ne se rencontrent jamais dans le temps ou l'espace. En effet, sur le plan de la chronologie, les Anciens auraient pris connaissance de l'existence des humains, les « Étrangers », à travers leurs rêves plusieurs siècles avant l'arrivée des humains sur la planète Tyranaël. Dans leur perspective limitée, les Anciens conçoivent l'être humain en tant qu'entité redoutable : de ses rêves des Étrangers, Eilai souligne les « massacres, incendies, cette colère et cette peur qui les poussaient à nous attaquer, l'espèce de joie féroce qu'ils éprouvaient à détruire... » (*RM*, p. 11). La conception de l'humain en tant que créature qui domine, qui exploite est au centre de la perspective des Anciens, qui voient, en rêve, comment l'humain tentera de s'approprier les terres des premiers habitants de la planète : « Nos maisons, nos villes, nos forêts, nos champs : sans nous. » (*RM*, p. 14) Au moment où les humains arrivent sur Virginie, les Anciens sont déjà disparus depuis longtemps : cette absence facilite la conquête et le contrôle de leurs terres, leurs demeures, leurs ressources. Il est impossible pour eux de contester ce projet : l'exclusion des Anciens de la sphère de la civilité et de la

rationalité est facilitée par l'ignorance des humains de leur culture et sa philosophie sous-jacente. L'incapacité de comprendre l'Autre engendre l'affirmation continue de l'opposition, tout comme l'incapacité d'appriivoiser la Nature est causée par une l'impossibilité de la comprendre sans le filtre de la perspective humaine, une perspective souvent médiée par les technologies. Dans la conception dualiste de l'humain, une hiérarchie des individus est ainsi établie en fonction des différentes positions qu'ils occupent en lien avec la Nature.

L'espèce humaine est hiérarchisée également sur le plan des genres. La perspective dualiste s'avère une perspective androcentrique, selon laquelle « [l]'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi, mais relativement à lui » (de Beauvoir, 1949, p. 13). Dans cette perspective, l'homme se conçoit aussi en fonction d'une opposition entre les genres, où l'homme détient les meilleurs attributs de l'espèce humaine, la rationalité, la culture, la pensée scientifique, alors que la femme incarne ses qualités inférieures. L'homme serait un plus digne représentant des valeurs de l'humanité, alors que la femme serait, par une essence qui est postulée, plus proche de la Nature. Cette conception de l'état naturel de la femme sert à justifier sa domination par l'homme. *Le Silence de la Cité* représente cette conception masculiniste en mettant en scène un système patriarcal, celui des Harems, de l'Extérieur, où les femmes sont dominées : les femmes « trop nombreuses » sont « [a]u mieux des esclaves dans des harems, au pire des esclaves dans les cuisines, les champs et les mines », assujetties aux « hommes-rois, les hommes rares, les précieux reproducteurs » (SC, p. 95). Le statut privilégié des hommes s'explique par des facteurs biologiques, principalement le fait qu'il naît moins d'hommes que de femmes, mais aussi parce que l'on croit que ceux-ci détiennent la clé de la reproduction humaine. Leur statut est aussi renforcé par la cosmogonie des humains de l'Extérieur, qui stipule que les femmes occidentales auraient été responsables du Déclin par leur volonté de se transformer, de transformer leur nature

innée pour ressembler davantage aux hommes et « que les femmes se s[eraient] repenties » par leur servitude aux hommes et leur soumission totale (*SC*, p. 117). Bref, il y aurait là un retour à leur état naturel, juste.

La représentation des femmes au sein des Cités est complexe. Elles sont supérieures aux femmes de l'Extérieur par leur proximité aux sciences et la technologie et sont libérées du fardeau naturel de la reproduction qui leur était autrefois attribué, mais elles ne parviennent pas à s'échapper complètement de la conception dualiste. Éliisa en est le meilleur exemple. Tout comme les femmes de l'Extérieur sont assujetties à la volonté des hommes des tribus, Éliisa est, elle aussi, assujettie à la volonté de Paul. Son corps et sa personne dépendent de la volonté de Paul, qui lui impose son idéal féminin : quand Paul force sa transformation, le corps d'Éliisa se modifie pour se conformer à « l'image que Paul s'est toujours faite d'elle : le corps voluptueux, hyper-féminin, quasi maternel » (*SC*, p. 132).

Toutefois, alors que l'homme semble vouloir soumettre la femme et la reléguer à ce qui serait sa passivité naturelle, les femmes ne tolèrent pas indéfiniment cette suprématie masculine. Dans le cas de Paul, son incapacité à imaginer Éliisa en tant qu'individu à part entière mène à sa défaite : il est stupéfait par le fait qu'Éliisa ait pu lui résister en le tuant (*SC*, p. 134). Judith revendique les droits des femmes en évoquant leurs qualités masculines, dont la capacité de tuer.

« Pas seulement des hommes! » Judith est assise sur ses talons, les mains serrées. « Nous aussi nous pouvons mourir! » Sa voix est basse, brûlante. « Et nous aussi nous pouvons tuer. Dites-leur de laisser venir celles d'entre nous qui le désirent, demain. Si nous sommes assez fortes pour fendre du bois, porter des pierres ou labourer les champs, nous sommes assez fortes pour nous battre! » (*SC*, p. 116)

C'est cet esprit révolutionnaire qui mène à la création de Libéra, la communauté fondée par Judith et les femmes de Viételli sur un idéal de domination féminine des hommes. L'objectif de Judith est la libération des femmes et la subordination des hommes :

De nouveau le silence, vaguement inquiet, maintenant. « Et une fois Viételli entre vos mains, qu'allez-vous faire des hommes? »

Surprise : elles ne l'attendaient pas de ce côté. Judith se reprend très vite, sourit : « Ils vont travailler. »
Approbation à la ronde.

« On change d'esclaves, alors, c'est tout? » [...]

« Aurais-tu préféré qu'on les châtre? Nous y avons pensé. Mais ils sont encore nécessaires pour la reproduction. Les drogues, c'est la solution la plus humaine, au moins pour les plus âgés. Les enfants, il y aura sans doute moyen de les récupérer. Et les prochaines générations seront élevées autrement. Tu parlais d'éducation, je crois. Nous y avons pensé aussi, tu vois. » (SC, p. 273-274)

Il est encore question de domination, plutôt que de véritable changement vers une société égalitaire. La révolte initiale de Judith et des femmes de Viételli durant la période des Harems ouvre la voie à une révolution des femmes plus répandue, celle qui crée les Ruches et qui aboutira éventuellement à la création de la société matriarcale utopique du Pays des Mères. Toutefois, l'opposition hommes-femmes perdure tant à Libéra que, plus tard, au Pays des Mères : ce que prône Judith, qui prétend que la supériorité de la femme engendrera des conditions de vie meilleures, sera au fondement de la création de Libéra à l'époque des Harems, mais mènera aussi au régime oppressif des Ruches et au mouvement des Juddites³² dans le Pays des Mères. Puisque « l'humaine » se conçoit comme plus proche de la Nature que l'homme, elle comprend donc difficilement la condition masculine et soumet les hommes à une organisation sociale rigide. C'est cette incongruence sociale qui engendre l'isolement et parfois même le suicide des hommes, en particulier des jeunes bleus comme Dougall :

Ce tout petit Vert qui pleure dans un coin obscur d'une garderie parce qu'il a appris que les garçons ont été punis par Elli, c'est Dougall – ou Rubio, ou Turri, ou Garrec. Tous ensemble, mais chacun seul dans son silence, même quand ils sont rassemblés après leur septième année pour les formations. Les autres garçons ne peuvent pas, ne doivent pas, être des amis. On doit penser à Elli seulement, pas les uns aux autres. Seul dans son péché, alors, parce que parfois, pendant la méditation, les images apprises qu'on évoque dérivent pour faire place à ce visage aimé, à ce corps familier, à cet autre Vert défendu, interdit, sacrilège. Seul parce

³² La secte des Juddites est le groupe du Pays des Mères qui croit le plus fermement à l'exclusion des hommes de toutes les sphères de la société. Elles adhèrent à l'idéologie misandre de Judith, présentée d'abord dans *Le Silence de la Cité*.

que les Bleus, dans les Familles, sont trop rares, ou trop loin, et parfois vous en veulent, comme les Rouges s'ils ne sont pas le Mâle de la Mère. Et seul encore quand on est Bleu, seul dans sa honte parce que le misérable corps conditionné depuis l'enfance ne peut oublier et continue à désirer, désirer la Mère, mais on est un Bleu maintenant, ce n'est pas possible de parler à une Bleue, ce n'est pas imaginable de dire à une Bleue... et jamais, plus jamais vous n'oserez Danser à la Célébration. (*CPM*, p. 438)

La souffrance des Bleus et leur isolement découlent du système social du Pays des Mères, qui se révèle tout aussi opprimant que celui des Harems et des Ruches auparavant. L'importance exacerbée accordée à la différence biologique ne peut mener qu'au dysfonctionnement social et à la dégradation de l'espèce humaine.

Malgré certaines variations dans la manifestation du sentiment de supériorité humaine, chacune des civilisations représentées fait preuve d'une volonté de préserver cette supériorité, même si ce rapport est néfaste au bien-être de l'environnement et des individus. La préoccupation centrale de la civilisation humaine est de préserver l'idéal humain occidental, un idéal principalement perçu comme masculin (bien que parfois inversé). Ce sentiment de supériorité aboutit au désir de maintenir la suprématie humaine sur la Nature.

Dans la perspective dualiste, l'homme se conçoit comme l'être rationnel et tout-puissant dans la hiérarchie des êtres. Il en résulte que la Nature est pensée à partir de son infériorité par rapport à l'homme. L'homme ressent le besoin d'explorer et de maîtriser son environnement afin de le contrôler et de l'exploiter. Deux facettes principales de la conception de la Nature dans la perspective dualiste sont retenues dans les romans : d'un côté, elle est une entité inférieure et soumise à l'homme et, de l'autre côté, elle représente un obstacle, une force antagoniste qui s'oppose à l'être humain et doit être vaincue.

Dans la conception dualiste, la Nature est maîtrisée par l'humain surtout grâce à la science. Les phénomènes naturels ont été étudiés longuement, les ressources naturelles sont exploitées pour le profit de l'humain et au détriment de la planète. L'environnement naturel peut être transformé

et remanié en fonction de la volonté de l'humain. Les Cités en sont la preuve : dans ce monde clos, séparé, les habitants contrôlent tous les éléments de leur environnement. Tout dans la Cité peut être transformé sur demande, Éliisa et Paul peuvent éliminer « [t]out ce qui ne [leur] sert pas » s'ils le désirent (SC, p. 42). Les dispositifs de contrôle et de surveillance soumettent davantage le milieu et ses habitants à la volonté humaine. Dans le cas de la Marquande de Styx, cette puissance paraît sans limites : « elle *est* la Cité ; elle en décide les modes, les efface, les rétablit et, pouvoir moins important, mais qui l'amuse encore de loin en loin, elle en mène la politique, elle-même ou par amants interposés, [...] [d]epuis toujours. » (SC, p. 8) Seules les élites accèdent à la technologie, et les descendants de ces élites, dont Paul est le seul survivant, détiennent le contrôle des connaissances et peuvent imposer leur volonté sur les humains de l'Extérieur. La domination totale scientifique de la Nature, voire son élimination, est au centre du projet des Cités : la prétendue suprématie technologique de l'Homme est au cœur de l'héritage auquel Éliisa tente d'échapper en s'éloignant des Cités.

La pensée coloniale, de façon semblable à la pensée scientifique, conçoit la Nature en fonction de possibilités d'exploitation et de conquête envisageables. À bien des égards, elle a été maîtrisée dans l'univers des romans, voire dans notre monde à nous. Cependant, la Nature peut encore représenter un obstacle au progrès humain en ce qui concerne les nouveaux milieux étrangers. La nouvelle planète « Alpha », par exemple, pose plusieurs défis aux colonisateurs humains. Ceux-ci s'orientent très difficilement sur la nouvelle planète et se méfient de leur nouveau milieu. Quand ils osent s'aventurer sur la planète, ils rencontrent la puissance cachée de la Mer :

La planète est là, intacte avec sa face nocturne, boule sombre flottant dans l'espace. Non, quelque chose miroite dans la nuit à la place de la péninsule Est, bleu, indescritiblement bleu, moins une couleur qu'une sorte de lumière tremblante. [...] Les grandes îles à la place du continent Ouest comme de la péninsule Est : ce qui reste des montagnes et hauts plateaux. Du continent principal, seuls subsistent des massifs et des

plateaux montagneux au nord, au nord-est et au sud-ouest; les plaines ont disparu, comme le large fleuve qui traverse le continent dans toute sa longueur, la mer intérieure bilobée où il prend sa source, au nord, et toute la partie supérieure de son cours. Le golfe du sud-ouest où il se jette à travers un lac dans l'océan, l'autre grande mer intérieure à cheval sur l'équateur, à l'est... disparus. (*RM*, p. 27-28)

Ce phénomène, « peut-être une attaque » (*RM*, p. 27), leur est incompréhensible. Les humains peuvent voir ce qui se passe depuis l'Ulysse, mais leurs instruments technologiques sont incapables de détecter le phénomène : pour les écrans d'observation, « l'éclat bleu n'existe tout simplement pas » et les humains en déduisent que la Mer « absorbe les fréquences des lasers comme celles des radars et des radios » (*RM*, p. 28). La Nature et la Mer deviennent ainsi une force antagoniste qui empêche l'exploration et l'exploitation du territoire, vu le danger posé par ce phénomène inconnu.

Toutes les œuvres présentent un certain degré d'antagonisme de la part de la Nature. La division du territoire en fonction des lieux accessibles et des lieux inaccessibles illustre la façon dont les lieux inconnus et menaçants deviennent interdits. Alors que la Mer représente cette Nature dangereuse pour les habitants de Tyranaël, les humains post-Déclin sur la Terre tentent de survivre autour des Mauterres, un espace néfaste aux humains. Tant Élixa que Lisbeï croient que les Mauterres sont un « poison » pour les humains (*CPM*, p. 206). Les « enfantes » du Pays des Mères apprennent à reconnaître « les “bonnes” insectes, les “bonnes” plantes », celles qui ne subissent pas l'influence des Mauterres, au contraire des « changelines », les plantes et les « animales » qui ont été contaminées par les Mauterres et dont l'évolution est perturbée (*CPM*, p. 118). L'association de caractéristiques négatives aux Mauterres renforce l'idée que la Nature est une entité non seulement à part de l'humain, mais qui peut être néfaste à la survie de l'espèce.

La perspective dualiste, ainsi représentée dans chacun des trois romans, met l'accent sur la supériorité de l'humain qui assure sa conquête de la Nature. Par sa conquête du monde naturel, il se distingue de la Nature et devient même supérieur à la Nature. Il contrôle la Nature et peut

manipuler son environnement à sa guise. Toutefois, cette croyance empêche le progrès social et l'amélioration de la condition humaine et environnementale. Les personnages masculins, surtout, semblent souvent dans l'impossibilité de penser différemment cette relation, qui, dans le contexte de la domination, est unidirectionnelle : c'est l'homme qui prescrit ces qualités à son environnement et tente de les justifier selon des standards d'objectivité qu'il définit lui-même. Cette pensée n'est pourtant pas présentée sans contrepartie.

Perspective harmonieuse : le naturalisme et la vision romantique de la femme

La perspective dualiste fonctionne selon la construction d'une hiérarchie et de son application aux différents aspects de la société. Le rôle structurant des dualismes dans la sphère sociale mène à des sociétés inégalitaires, violentes, qui encouragent le conflit. En luttant contre les inégalités qui découlent de la perspective dualiste, la perspective harmonieuse propose une nouvelle façon d'imaginer l'humain et la Nature qui s'éloigne de l'opposition rigide des dualismes. Se rapprocher de la Nature paraît être une réponse à la logique dualiste. Qu'il soit question de rapport pastoral idyllique ou d'essentialisme gynocentrique, ces visions harmonieuses tiennent compte de la véritable nature de l'humain en tant qu'animal, plutôt que de la nier en faveur de sa rationalité. Elles vont aussi célébrer la femme pour ses qualités biologiques alors que l'homme les utilise pour la dominer. La Nature devient alors une force positive dans la vie des humains; elle est source d'inspiration spirituelle et religieuse. Quoique méliorative, cette perspective est néanmoins tout aussi néfaste que la perspective dualiste. Non seulement s'agit-il d'un rapprochement souvent simpliste, mais aussi l'accent est trop souvent mis sur le spiritualisme et la divinisation de la Nature qui aboutit à une vision romantique de la femme, voire à sa mythification. Plutôt que de rapprocher l'être humain de la Nature, cette idéologie institue une

nouvelle forme de hiérarchisation, inversée, qui place la Nature au sommet de la hiérarchie contrairement à la perspective dualiste qui place l'homme au sommet.

Dans la perspective harmonieuse, qui vise à célébrer la Nature et à élever son statut, il est question de repenser l'humain, la vraie humanité, en fonction de sa proximité à la Nature. Cette conception de l'être humain met l'accent sur ses qualités naturelles, innées, biologiques, qui auraient été perdues durant l'industrialisation, avec le développement scientifique. L'humain tente donc dans cette perspective de se rapprocher de la Nature, afin de retourner à un état plus pur, proche de ce qui est considéré son état naturel. Cette perspective est bien représentée dans les romans. Par exemple, bien que les tribus de l'Extérieur soient primitives et incivilisées selon la perspective des habitants des Cités, elles sont néanmoins dotées d'une spiritualité que les humains des Cités ont perdue. Éliisa semble respecter le mode de vie de ceux de l'Extérieur plus que celui des gens des Cités, dans la mesure où les tribus vivent de la terre dans un environnement post-apocalyptique : leurs membres représentent ainsi « les êtres humains réels » (SC, p. 256). C'est la volonté d'Éliisa et du Projet de recréer les conditions de vie de l'Extérieur, donc de se rapprocher du mode de vie des humains de l'Extérieur représentés comme vivant dans un état plus proche de la Nature. Pour elle, le Projet de Paul est un échec puisque le vrai progrès n'est possible qu'à travers ce retour à la Nature. Elle voit les humains de l'Extérieur comme ayant une vraie vie, une vie pure. Elle tolère la contribution des ommachs à cause de leur utilité, mais n'envisage pas leur présence continue dans l'avenir. La communauté du Projet donne lieu à une certaine acceptation par les humains de leur statut animal : les enfants du Projet peuvent même se transformer en animal, ce qui constitue un véritable retour à la Nature.

Les colons de Tyranaël dans *Les Rêves de la Mer* voient de manière semblable leur rapport aux Anciens au fur et à mesure que le projet colonial progresse. La perspective harmonieuse se

manifeste en grande partie à travers les informations que l'on découvre et l'idée qu'on se fait du mode de vie des Anciens de Tyranaël. Les Anciens sont à la fois condamnés pour leur spiritualité, vue comme primitive, et célébrés pour leurs liens étroits avec la Nature, encore plus que dans le cas des tribus primitives de l'Extérieur du *Silence de la Cité*. Leur mode de vie fascine les humains qui s'installent sur leur planète, quoiqu'ils ne le comprennent pas, d'autant plus que les Anciens auraient, comme les humains, détenu un certain contrôle sur leur environnement, tel que le montrent les reliques de leur occupation des lieux : « [u]n degré pareil de contrôle sur l'environnement, ça pourrait très bien impliquer une infrastructure sociale très serrée, une société totalement planifiée. » (*RM*, 1996, p. 39)

Ce rapprochement à la Nature est également apparent dans leur façon de concevoir la reproduction humaine. En effet, les humains de l'Extérieur ne dépendent pas des technologies et ne se reproduisent pas de façon artificielle : les femmes de l'Extérieur, comme Judith, vivent la maternité en produisant elles-mêmes des enfants. Ainsi, Lia, « le fruit de la réalité » (*SC*, p. 287), est née de la rencontre entre Judith et Élixa, et représente l'authenticité de la vie humaine naturelle, qui contraste avec ce qui est considéré comme la fausse réalité des humains des Cités et du Projet, qui ne sont « [p]as des enfants véritables » et qui n'ont « pas une véritable vie » (*SC*, p. 307). Le caractère artificiel des enfants du Projet vient du fait que cette société a détourné la biologie et la reproduction naturelle, alors que la conception de Lia consiste en un retour au mode naturel d'insémination. Une distinction s'établit entre la reproduction naturelle et la reproduction artificielle qui a toujours cours au sein du système social du Pays des Mères. Un lien inné est ressenti entre les sœurs, Lisbeï et Tula, même si ce lien ne leur est pas divulgué, tel que l'observe Antoné : « *même si elles ne savent pas qu'elles sont sœurs, les deux petites doivent s'aimer beaucoup* » (*CPM*, p. 29). Lisbeï et Tula reconnaissent ce lien entre elles, mais aussi avec leur

Mère Selva, puisqu'en sa présence, elle sentent « [l]a lumière, la chaleur, la résonance » (*CPM*, p. 64).

La proximité de la femme à la Nature autrefois condamnée est ici à la base d'une possible réconciliation de l'être humain avec son environnement. L'échec de Libéra dans *Le Silence de la Cité* aurait été causé par une volonté de s'approprier des traits associés aux hommes et perçus comme désirables, alors qu'au Pays des Mères quelques siècles plus tard c'est l'idéal féminin qui domine. L'organisation sociale du Pays des Mères, quoique rigide et discriminatoire à bien des égards, notamment en ce qui concerne l'infertilité, tente néanmoins de promouvoir les qualités naturelles, innées de chaque individu. La reproduction, perçue comme le fardeau naturel à porter par les femmes de l'Extérieur à l'époque d'Élisa, devient un projet social et culturel dans *Chroniques du Pays des Mères*. La reproduction naturelle est un rite social sacré, central au fonctionnement de la société, dans lequel les femmes jouent le rôle le plus important : « Et nous sommes notre foi, nous sommes la Parole [...] Non seulement la Parole, mais le Service et la Danse de la Célébration. Elles font partie de nous et déterminent nos actes tout autant que le taux de croissance de la population ou le pourcentage de terres cultivables. » (*CPM*, p. 197) Les rites culturels sont liés de façon intrinsèque à la Nature. Aussi, le sens de la vie humaine dépend d'elle. Puisqu'il naît plus de femmes que d'hommes, celles-ci occupent les rôles les plus importants dans la société et participent plus activement aux activités sociales. En revanche, puisque les hommes sont moins nombreux, on leur accorde un statut particulier, même privilégié afin de les protéger. Il reste que l'opposition entre les hommes et les femmes perdure, mais sous une forme différente. En ce sens, la perspective harmonieuse ne mène pas, dans les romans, à une vie harmonieuse entre les sexes.

Le lien avec la Nature s'améliore aussi, mais reste tout même quelque peu artificiel. Certes, plutôt que de représenter la Nature en tant que soumise à l'être humain, la perspective harmonieuse tente de célébrer la Nature en tant que composante essentielle de la vie humaine, qui dépend d'elle. La conception de la Nature est donc bien plus positive que dans la perspective dualiste. La représentation du mode de vie pastoral des habitants des villages de l'Extérieur, de ceux des Tours de Viételli et de ceux de Tyranaël en témoigne. Il s'agit d'un retour à la campagne qui permet la renaissance de l'espèce humaine à la suite du Déclin, une renaissance liée directement à cette nouvelle façon de vivre avec la Nature. Comme le dit avec justesse Philippe Clermont, dans ces univers postapocalyptiques, les humains « parviennent, non sans efforts, à bien survivre dans une nature qu'il ne s'agit pas de domestiquer, mais d'appivoiser tout au plus » (2013, p. 291). Les traits idylliques des environnements naturels sont souvent soulignés, notamment lors de la narration de l'époque des premiers peuplements de la planète Virginie :

La Digue elle-même, qui s'étage en larges marches régulières au-dessus et de part et d'autre de la ville jusqu'à l'horizon, est une harmonieuse courtepointe de champs, de vergers, d'étangs, de canaux, de bosquets et de parcs : pas une ligne du décor qui ne semble voulue par un maître paysagiste. (*RM* p. 39)

La beauté du milieu naturel souligne le fait que la Nature est une force positive, qui permet à l'Homme de retrouver ses qualités réellement humaines.

Les différents milieux habitables sont célébrés, mais la manifestation principale de la conception harmonieuse de la Nature est sa divinisation. Dans les romans, les humains vont élever la Nature au rang de divinité et transformer en mythe différents processus naturels ou biologiques. Cette divinisation de la Nature semble prendre la place de la science en offrant un nouveau cadre à l'existence humaine. Le mythe de l'Extérieur, la divinité Elli et la culture des Anciens de Tyranaël sont autant d'exemples de cette divinisation. La déification de la Nature « donne un sens à tout ce gâchis [...] et replace l'humanité sous le regard d'une divinité qui sait ce qu'elle fait »

(*SC*, 1998 [1981], p. 106). Les différents rites des Anciens sont le meilleur exemple de cette vie en harmonie avec une Nature divine. La Mer est une présence constante dans leur vie et une composante importante de leur vie spirituelle. La cérémonie de l'offrande en particulier témoigne de la vénération des phénomènes naturels, l'honneur qu'ils lui rendent en s'offrant à la Mer (*RM* p. 144-145).

Cette déification est souvent présentée en parallèle avec l'accentuation des traits féminins qui seraient propres à la Nature. Elli en est l'exemple parfait : cette divinité reprend l'idée de la Mère Nature. Elle est une féminisation de la Nature en tant qu'entité divine. Le Pays des Mères vénère la « création d'Elli » (*CPM*, p. 37). Il s'agit d'une célébration du cycle naturel de la vie, un cycle qu'elle incarne. Ce serait « le désir d'Elli et Son plaisir à voir danser Sa création » qui motive le cycle de reproduction des « humaines » et assure ainsi la survie de l'espèce (*CPM*, p. 132). Elli participe à tous les aspects de la vie au Pays des Mères. On vénère la Nature, on célèbre Elli et toutes ses contributions à la vie quotidienne. Sa volonté encourage la conformité et l'adhésion aux croyances au sein de la population : tous naissent d'Elli, tous lui rendent honneur ainsi qu'à cette création.

Le rapport harmonieux entre l'humain et la Nature prend forme de cette vision de l'humain en tant qu'être naturel et de la Nature comme entité bienveillante, divine. Ce rapport est fondé sur un rapprochement entre ces deux entités opposées. Chaque roman à l'étude représente ce retour à la Nature, souvent dans sa conclusion. La fermeture des Cités par Éliisa équivaut à renoncer au contrôle exacerbé de la Nature, voire à accepter la transformation naturelle de l'espèce : on barre l'accès aux Cités, dans l'espoir que l'évolution naturelle pourra elle-même régler les problèmes qui existent à l'Extérieur, dont notamment le problème de la distribution des sexes (*SC*, p. 324). *Les Chroniques du Pays des Mères* se closent aussi sur un retour à la Nature : Lisbeï, ayant

transgressé le système des Lignées, réclame la maternité naturelle en donnant naissance à Yémen. Avec Kély, elle habite un certain « Eden » durant sa grossesse et met au monde sa fille. Il s'agit de la concrétisation du retour au naturel. Les colons de Tyranaël, quant à eux, tentent de comprendre le mode de vie des Anciens, qui semblaient vénérer la Nature. Quoique les colons ne parviennent pas à comprendre la perspective des Anciens, ils tentent de se rapprocher de leur mode de vie traditionnel.

Bref, l'humain met l'accent sur ses propres traits naturels dans la perspective harmonieuse. Il en résulte que l'importance de la présence de la Nature et de son impact sur la vie humaine est accentuée. La Nature est célébrée à la fois comme espace et comme habitat en plus d'être divinisée. Cette vision revient dans tous les romans à différents degrés : le Projet d'Élisa présente une volonté de créer un mode de vie en harmonie avec la Nature, modelé d'après le mode de vie des humains de l'Extérieur. Elle tente, avec les enfants du Projet, de former une communauté qui vit de la Terre, une communauté qui subsiste sans les outils technologiques de la Cité. C'est une idée qui revient aussi à plusieurs reprises dans *Chroniques du Pays des Mères*, en particulier lorsqu'il est question des Tours, mais aussi durant les différentes expéditions. Les Anciens des *Rêves de la Mer* et même plus tard les colons suivent ce modèle pastoral, paisible, qui existe en contraste à la société hyperindustrialisée qu'ils ont connu avant. Dans tous les cas, vivre de la Terre et vivre avec la Nature équivaut à vivre plus authentiquement. Cette perspective harmonieuse et l'essentialisme biologique qu'elle tend à promouvoir ne sont pas, non plus, suffisants pour déconstruire le rapport inégalitaire. En fait, elle ne fait que renforcer les différences biologiques. La Nature n'y est plus une chose à exploiter sur le plan économique, scientifique, ou industriel, certes, mais elle y devient une ressource spirituelle à exploiter.

Le continuum : projet intégrateur écoféministe

La perspective dualiste et la perspective harmonieuse ne fournissent pas un cadre adéquat pour créer une société meilleure. Chacune échoue dans les univers de Vonarburg, comme en témoignent le Projet de Paul, la ville des femmes de Libéra, ou la première tentative de conquête de la Mer dans Tyranaël. Même dans la société du Pays des Mères, l'accent mis sur la proximité à la Nature et l'importance accordée aux caractéristiques biologiques de la femme nuisent au bien-être social. C'est en affrontant les lacunes de la perspective dualiste et harmonieuse que les œuvres commencent à penser différemment le rapport à la Nature, pour aller vers une vision des rapports entre l'humain et la nature vus comme un continuum. Les utopies représentées tiennent compte des différences qui peuvent exister entre les humains et la Nature tout en travaillant à les rapprocher. Elles renforcent ainsi l'idée d'une continuité entre eux.

Les conceptions traditionnelles de l'humain sont contestées par certains personnages. Éliisa résiste aux idéologies promues par Paul et Judith, qui reposent trop sur l'opposition avec la Nature, malgré son empathie pour eux. Elle collabore longtemps avec Paul, jusqu'à renoncer à son amour pour lui afin de poursuivre le travail du Projet : « Elle comprend très bien les arguments de Paul. Elle n'allait pas gaspiller ses gènes pour produire avec lui un enfant dépourvu de capacité de régénération, puisque le trait est récessif » (SC, p. 53). Elle résiste toutefois face à sa perspective scientifique, ultra-rationnelle et tout autant misogyne, surtout quand elle découvre l'inhumanité de son expérimentation : « Elle le contemple avec un mélange d'horreur et d'incrédulité. Est-ce là sa folie? Il hait les femmes? Et il les tue sous prétexte de résoudre le problème de la surpopulation féminine? » (SC, p. 128-129) Il en est de même avec l'idéologie défendue par Judith, qui tente d'élever les femmes au rang de l'homme, jusqu'à imiter leur violence et leur barbarie. L'ommach Ostrer et Éliisa peuvent comprendre sa pensée misandre, mais refusent de la laisser faire, voyant

en elle la même folie que chez Paul : « elle reconnaît cette lumière obscure, capricieuse, cette constante dissonance sous les paroles de Judith : elle est folle. [...] comme Paul, elle semble parfaitement logique, pourtant, cohérente, assurée » (*SC*, p. 282). En partant à la rencontre des Capteries et des individus d'autres rangs sociaux, Lisbeï se questionne, elle aussi, sur la logique qui soutient le fonctionnement de la société et l'oppression des hommes au sein de leur société. Elle se questionne en particulier sur le fait que le statut des hommes serait justifié par leur biologie même, leur nature violente inné : « les hommes plus fragiles que les femmes non dans leur corps, mais dans leur esprit, leur trop longue habitude de la violence que même les Ruches n'avaient pas réussi à effacer de leurs gènes » (*CPM*, p. 443). Cette réflexion la pousse à réfléchir au rapport entre hommes et femmes et à la forme que ce rapport avait pu prendre auparavant :

La femme/Et l'homme. Fraine avait peut-être eu raison dans ses spéculations sur les relations entre femmes et hommes au temps du Déclin : peut-être y avait-il eu en effet en ce temps-là des femmes et des hommes rassemblées par autre chose que les exigences de la reproduction. Peut-être pouvait-il y en avoir encore? (*CPM*, p. 574-575)

À l'origine des inégalités sociales se trouverait donc la difficulté du rapport entre les hommes et les femmes, qui ne sont liés que par l'acte de la reproduction. Les colons terriens devenus Virginiens réfléchissent à la Nature de la vie et viennent à remettre en question la logique de colonisation qui les a menés à Tyranaël et qui fonde leur mode d'occupation des lieux :

L'aventure devait être exaltante pour eux [...] partis peupler la Nouvelle-Jérusalem, Adam et Ève, l'Arche de Noé et tout le bataclan. Il devait faire bon vivre ainsi directement sous l'œil de Dieu, aux premiers temps de la colonisation. Maintenant, on a la sainte Trinité du ComSec, de la BET et du Bureau International des Affaires Spatiales. Mais dans les premiers temps, c'était l'euphorie, bien sûr : il fallait coloniser, coloniser, affirmer sa présence, prendre possession des lieux le plus vite possible... Et finalement, il y a eu la loi Graham, les quotas, la diminution progressive des pourcentages de volontaires et, quand la population totale des immigrants a atteint les sept millions, on a arrêté l'émigration. Pour constater que malgré tous les efforts, la sélection des colons, les programmes de modernisation, la propagande, on avait bel et bien deux planètes sur les bras au lieu d'une seule. (*RM*, p. 332)

Les romans soulignent les inégalités et remettent constamment en question ces rapports inégaux entre hommes et femmes, entre humains et Nature, qui ont contribué au Déclin, aux Catastrophes, à la dégradation de l'espèce humaine et de la Nature. À la suite de l'effondrement de la civilisation

contemporaine, les derniers humains doivent accepter leur héritage afin de faire face aux disparités propres à chacune des idéologies et les surmonter pour créer un monde meilleur.

Le statut des sciences dans les œuvres demeure à cet égard incertain. La science peut mener à l'abus de la Nature et exacerber l'éloignement de la Nature. On voit dans les romans différentes perceptions du scientifique qui s'affrontent. D'un côté, Paul et les scientifiques de la Cité représentent une science folle, sans bornes, alors que Éliisa, Lisbeï, Kélyls et Shandaar représentent une science plus holistique. Chacun de ces scientifiques mène ses expériences à sa façon, en fonction de ses croyances, que ce soit que la science peut maîtriser la Nature et servir les intérêts de l'Homme dans le cas de Paul, ou que les sciences gagnent à être penser en lien avec l'environnement. La dimension sociale et communautaire est inhérente au Projet d'Éliisa, à l'anthropologie culturelle de Lisbeï, à la recherche génétique de Kélyls ainsi qu'à la science polyvalente de Shandaar. Ces conceptions originales de la science et de son rôle en société ouvrent une piste porteuse pour l'avenir. En fermant les Cités, les enfants du Projet renoncent à la surveillance et la domination de leurs confrères humains par l'intermédiaire de la technologie.

Les sciences ont une place dans la conception de la continuité entre l'humain et la Nature, mais sa place requiert une nouvelle éthique, qui place l'humain sur le même plan que la Nature plutôt que de le situer en haut de la hiérarchie des espèces. Les romans mettent en particulier l'accent sur les dangers de l'ingénierie biologique représentée par le Projet et les Lignées, qui prônent chacun un mode de contrôle scientifique de la Nature et de l'évolution humaine. Apprivoiser le monde par des moyens scientifiques et anthropologiques est un moyen de réconcilier le passé pour aller à l'avant : c'est la mission principale de Lisbeï et de ses collègues dans l'intrigue. Pourtant, ce n'est qu'une composante, qui facilitera certes le changement, mais qui, comme le laisse entendre Lisbeï, obligera aussi chacun à assumer les contradictions qui

semblent exister entre la rationalité et la corporalité, entre la nature et la volonté humaine afin d'imaginer un monde meilleur.

La réflexion sur la place de la technologie s'inscrit dans une volonté de rapprocher les sciences au monde naturel, tant dans *Le Silence de la Cité* que dans *Les Rêves de la Mer*. Il n'est pas question d'éliminer complètement la technologie, mais de s'interroger sur son utilisation et les fonctions qu'on lui assigne. En fait, comme le dit Fournier, la « connaissance scientifique et la puissance technologique ne suffisent pas toujours à garantir la survie [de l'espèce humaine] », en particulier si les connaissances scientifiques sont appliquées dans l'objectif de soumettre la Nature à sa volonté (2016, p. 81). Les colons virginien viennent à accepter le rôle que la science contemporaine a joué dans les Catastrophes et voient dans les actions des scientifiques « la preuve de la faillite d'une science qui avait [...] causé les Catastrophes sur Terre et la mènerait un jour à sa perte définitive. » (*RM*, p. 335) Il ne suffit donc pas d'éliminer la technologie ou d'en interdire l'accès pour établir un meilleur ordre des choses, il faut plutôt réfléchir à ce qui serait la meilleure utilisation éthique des innovations techniques. *Les Chroniques du Pays des Mères* mettent en scène une utopie qui semble s'être débarrassée presque entièrement de la technologie, sauf en ce concerne les technologies de reproduction. L'insémination artificielle des femmes est une composante essentielle de cette société.

Envisager une nouvelle conception de l'humain implique aussi une évaluation de la dimension genrée de la société. Il faut se départir de la croyance que les rôles sociaux de l'Homme et de la Femme viendraient de la Nature ou seraient déterminés par la biologie. Aussi, les œuvres résistent aux dualismes et à l'essentialisme en proposant une conception plus fluide du sexe et du genre. Dans *Le Silence de la Cité*, la nouvelle espèce humaine née du Projet imagine différemment son rapport à sa propre biologie, voire son animalité. La relation des enfants à leurs corps illustre

comment les identités sexuelles et genrées ne nécessitent peut-être pas une catégorisation si rigide : « [v]ous êtes vous, dans n'importe quel corps » (SC, p. 158), l'identité humaine et la place de chaque personne ne doivent pas dépendre de la biologie et de l'appartenance à un sexe. Aussi les romans questionnent-ils et déconstruisent-ils l'opposition binaire entre les genres. Cette réflexion va jusqu'à remettre en question les frontières entre espèces, comme le montre la transformation de Francis en félin blanc (SC, p. 214). Il ne semble pas qu'il soit nécessaire d'éliminer complètement la différence entre les espèces, les hommes et les femmes, les humains et la Nature, mais plutôt de prendre conscience des biais qui incitent à séparer les individus en catégories fermées.

Cette fluidité identitaire offre une alternative à la violence engendrée par la catégorisation des sexes, tant dans le Projet d'Élisa qu'au nouveau Pays des Mères qu'envisage Lisbeï. Élisa remet en question la prétendue libération offerte par Judith et la communauté de Libéra, qui annoncent la violence des Ruches évoquées dans *Chroniques du Pays des Mères* : « [i]l n'y a pas de cohabitation possible à égalité. Nous ne sommes pas égaux, Manilo. Il naît cinq fois plus de femmes que d'hommes, c'est ça, la réalité » (SC, p. 294). La revendication des droits des femmes est au cœur de l'idéologie de Libéra, mais ce n'est en réalité que le début d'une nouvelle structure d'oppression, qui ne serait libératrice que par le pouvoir qu'elle accorde aux femmes sur les hommes et à cause de la revendication et de la promotion des qualités considérées comme essentiellement féminines qu'elle promeut. Le Projet, quant à lui, refuse d'organiser les humains uniquement en fonction de l'ordre naturel. Il mise plutôt sur la fluidité afin de faciliter le rapprochement entre les sexes puisque les individus peuvent vivre tant l'expérience de vie féminine que masculine, sans qu'une valeur supérieure soit associée à une plutôt qu'à l'autre. En effet, dans ce romans les enfants peuvent choisir non pas uniquement leur genre, mais aussi leur sexe. Ce pouvoir encourage l'équité entre les sexes. Le Projet et la ville des femmes libres de

Libéra présentent deux pistes possibles vers l'avenir : d'un côté, le Projet d'Élisa est fondé sur un principe de communauté et d'égalité, avec pour objectif d'améliorer la situation de l'Extérieur et d'en faire l'égal des autres communautés et, de l'autre côté, Libéra tente de renverser la situation des femmes, mais institue par le fait même l'oppression des hommes. Le Projet réfute l'extrémisme de Judith à Libéra, et présente comment il serait possible de vivre sans essentialismes, sans la division exacerbée entre les sexes et sans l'oppression des hommes.

Dans *Chroniques du Pays des Mères*, bien que la société matriarcale soit présentée comme une amélioration par rapport au modèle patriarcal, Vonarburg insiste sur le fait que l'inversion de la domination ne suffit pas pour l'éliminer. L'instabilité et les luttes pour le pouvoir entre hommes et femmes viendraient plutôt de leur incapacité à accepter les différences dans leur organisation sociale. En prenant « conscience de sa propre différence » (Clermont, 2013, p. 280), de ses facultés particulières de mutante, Lisbeï compte parmi les premières « humaines » du Pays des Mères à réfléchir à la création de rapports plus égalitaires. Il serait possible de trouver un point de rencontre entre les hommes et les femmes, d'accepter la réalité biologique de chacun, sans forcer nécessairement l'adhésion à un système rigide de reproduction : la possibilité de l'insémination artificielle qui apparaît en fin de roman en témoigne (*CPM*, p. 616). Tout comme l'essentialisme de Libéra est voué à l'échec, la mise en valeur du féminin dans le Pays des Mères ne peut tenir à long terme. L'exigence de conformité mène à la dysfonction interne et nuit à la vie des individus, dont Loï et Dougall. Leur suicide est motivé par une volonté d'échapper au Service. L'insistance sur la biologie et le besoin reproductif de la communauté ne peut continuer. Il devient de plus en plus clair que le maintien des Lignées ne vaut pas le fardeau qu'il impose aux individus. Certes, la biologie est une partie essentielle de la vie humaine, mais on ne peut organiser la société complètement en fonction d'elle.

La remise en question de la construction sociale et naturelle du genre remet en cause le modèle de la famille occidentale contemporaine. Chaque texte imagine différemment les relations familiales et considère l'importance et la valeur des liens qui seraient « naturels » entre parents et enfants. La valeur de la maternité est au centre de cette réflexion. Dans *Le Silence de la Cité*, alors que les femmes de l'Extérieur sont reléguées au rôle de mère, Élixa semble vouloir se séparer de ce rôle. Elle ne prétend jamais être mère des enfants qu'elle élève à travers le Projet, mais ceux-ci semblent s'attacher à elle malgré l'absence de rites naturels comme la conception, l'accouchement et l'allaitement. Pour Élixa, le rôle de la figure maternelle prend forme en lien avec le comportement et l'encadrement du développement de la nouvelle génération plutôt qu'en fonction d'un lien génétique quelconque. Cette transformation du rôle de mère est aussi présente dans *Chroniques du Pays des Mères* qui propose un modèle communautaire pour l'éducation des enfants, dans lequel les mères deviennent des figures communes, autoritaires : le mot « mère » est même venu à désigner « une formule de politesse » plutôt qu'un lien de parenté (*CPM*, p. 55). Les Anciens de Tyranaël suivent aussi ce modèle communautaire d'éducation des enfants, plutôt que le modèle nucléaire connu par les humains de la Terre. Dans tous les cas, il est question de repenser la fonction et la forme de la famille afin d'évoluer vers un modèle qui tienne davantage compte des besoins de la communauté que de ceux des individus.

En concevant l'identité humaine différemment et en s'éloignant du dualisme comme de l'essentialisme, l'être humain peut repenser son rapport à la Nature. Les préoccupations humaines ont trop longtemps défini ce rapport et les romans reconnaissent cette réalité. La fermeture des Cités en fin du récit dans *Le Silence de la Cité* signale cette volonté de renoncer au contrôle de l'environnement alors que *Les Rêves de la Mer* relate le changement de perspective des colons, qui vont se rapprocher peu à peu des Anciens et tenter de mieux comprendre leur environnement.

La perspective des Reconstructionnistes témoigne d'une certaine volonté de se rapprocher de la Nature en valorisant la capacité des Anciens d'habiter la planète Tyranaël telle qu'elle existe sans tenter de la transformer, et de concevoir leur organisation en fonction de leur environnement et de la Mer : l'organisation de l'espace par les Anciens mène à une occupation plus efficace des lieux, en particulier les édifices arrangés « comme des plantes et, comme des plantes, malgré leurs dissemblances, il y a entre eux une sorte de... complicité, si l'on ne peut penser "harmonie" » (*RM*, p. 256).

Malgré les tentatives de conquête et de colonisation des mondes ruinés par le Déclin et les Catastrophes, plusieurs humains dans l'œuvre de Vonarburg font preuve d'une volonté d'occuper l'environnement tel qu'il leur a été laissé. La plupart des espaces représentés dans les romans sont des ruines urbaines, délaissés par la civilisation humaine et détériorés par les forces naturelles et le temps. Ces lieux sont convertis par leurs nouveaux habitants. Les anciens édifices deviennent l'habitat des tribus de l'Extérieur dans *Le Silence de la Cité*. Ces reliques, anciennement les gratte-ciels, deviennent plus tard les Tours dans *Chroniques du Pays des Mères*, quand la nouvelle société « [prend] la forme » à partir de celle que l'a précédée (*CPM*, p. 167). Les colons virginien vont, eux, occuper les logements des Anciens. L'attitude des humains envers les lieux qu'ils habitent, les lieux qu'ils ont habités auparavant et en particulier les espaces naturels et les peuples qui ont habité autrefois cette planète fait preuve d'une neutralité envers leur environnement.

La neutralité qui forme la base de la continuité permet d'accepter la Nature telle qu'elle est. Les personnages humains reconnaissent désormais que « [l]a transformation de l'écologie par l'humain [a] entrain[é] une transformation de l'humain par son environnement » (Fournier, 2016, p. 35) et cherchent non pas à surmonter la Nature, mais à l'accepter dans sa condition actuelle. Dans le contexte des œuvres, il est question d'appivoiser même les environnements jugés néfastes

à l'humain, en particulier les Mauterres et la Mer. Malgré le danger qu'elles posent, les humains viennent à réaliser l'importance que les Mauterres ont dans leur histoire et commencent dans *Chroniques du Pays des Mères* à tenter de mieux comprendre l'origine de ces espaces inhospitaliers, ce qui pourraient les renseigner davantage sur la nature humaine en général : en explorant les Mauterres, en s'y installant pendant quelque temps, Lisbeï est surprise « de les voir si peu étranges » (CPM, p. 598). Cette attitude neutre envers les Mauterres suggère que l'humanité serait en mesure de mieux incorporer tous les aspects de l'environnement naturel dans leur société, sans la nécessité d'y accorder une valeur morale explicitement négative. L'affrontement continu entre les colons et la Mer oblige les colons à apprivoiser différemment leur milieu. Alors que l'esprit du projet colonial domine les nouveaux Virginiens, certains personnages dans le récit affirment une volonté de négocier différemment leur relation avec la Mer. Ainsi, Shandaar tente de partir à la découverte de la Mer plutôt que de chercher à la vaincre. Un avenir meilleur pour l'être humain, que ce soit sur sa planète ou ailleurs dans les cosmos, nécessite que l'être humain remette en question son besoin de domination, son droit aux ressources, ses excès de consommation et son exploitation de la Nature afin de satisfaire ses besoins, des choses qui nous apparaissent de plus en plus évidentes aujourd'hui, mais qui continuent à poser problème. Dans le contexte de Tyranaël, cette remise en question sous-tend le besoin de rendre honneur au mode de vie des Anciens et à leur planète.

La renégociation de l'identité humaine se fait aussi en ce qui concerne la rencontre des différentes espèces humanoïdes du récit, soit les Sesti et les ommachs. Dans *Le Silence de la Cité*, les ommachs et les Sesti remettent chacun en question la place que s'est alloué l'être humain dans son environnement. Alors qu'ils sont perçus par Éliisa comme une classe inférieure pendant une grande partie de sa vie, elle en vient à reconnaître leur valeur. Ils lui permettent de voir la

complexité de la question de la différence et de la hiérarchie. Élixa les méprise pour le simulacre qu'ils représentent, pourtant ils incarnent toutes les valeurs de la Cité elle-même. Ce sont des êtres hors-nature, plus qu'humains tout en étant sous-humains. La race des Sesti incarne les dangers de l'ingénierie biologique du Projet de Paul, mené sans principes éthiques. Ils viennent aussi compliquer la question de la perception que l'espèce humaine a d'elle-même. Bref, dans le cas des Sesti, il est question de penser le développement de la culture différemment. Dans le cas des ommachs, il est question d'affronter l'inhumanité et le détachement de l'espèce humaine en tant que telle, et de la dépendance sur technologies.

Le rapport de l'humain à la Nature doit être réévalué, non en fonction de la biologie pure et de l'utilité des individus à assurer la survie de l'espèce, mais en fonction de la construction d'une société égalitaire qui tient compte des circonstances naturelles et biologiques qui caractérisent la condition humaine, tout en promouvant un meilleur rapport entre humains, entre espèces et avec la Nature. C'est la mission de Lisbeï, qui imagine favoriser ce développement pour éventuellement réunir tous les vestiges de l'espèce humaine.

La Tapisserie, la Parole, la Promesse : les graines de Garde. Nous enseigner à vivre plus soupagement au confluent de ce qui change et de ce qui ne change pas, accepter de souffrir sur le bûcher en valait peut-être la peine? Nous donner une chance de prévoir, aussi. Prévoir ce qui veut, ce qui peut se transformer... Des sœurs à l'Ouest, un jour, peut-être. Des hommes aux Assemblées. La réfrigération qui métamorphosera peut-être un jour complètement le Service. Mais il y a autre chose. Les voyages, oui; les institutions, certes; la technologie si chère à Guiséia et qui s'efforce de maîtriser l'espace et le temps, sans doute... Il y a un autre côté, pourtant, plus secret, mais d'où peuvent venir des changements bien plus profonds : en chacune, en chacun de nous – sur le fil où notre esprit danse avec notre corps. Et qui sait avec quel corps danseront les enfants de nos enfants? (CPM, p. 615-616)

Il est donc nécessaire de tenir compte du véritable passé du Pays des Mères, de l'héritage de la pensée humaine depuis le Déclin et de la façon dont la communauté a évolué, non pas pour l'accepter, mais afin de mieux la déconstruire pour aboutir à un meilleur sort pour l'espèce et pour la planète. Il s'agit du prolongement des objectifs d'Élixa dans *Le Silence de la Cité*. La situation finale du roman est tout aussi optimiste : dans les deux cas, l'espèce humaine s'en sortira.

Les utopies critiques mises en scène dans les romans promeuvent la reconnaissance des différences qui peuvent exister entre les humains et la Nature, elles permettent aussi de les rapprocher en suggérant l'idée d'une continuité entre ceux-ci. Dans chaque roman, les personnages humains travaillent à éliminer les frontières entre l'humain et la Nature, sans toutefois abolir les différences. Il s'agit plutôt de penser différemment leur coexistence. Les personnages humains sont amenés à réfléchir à la signification de l'organisation sociale à laquelle ils se soumettent, à leur rapport à leur milieu, pour pouvoir repenser ce qu'est être humain et ce à quoi ressemblerait une société juste et égalitaire. Ils voient dans leur monde inégal les lacunes de la perspective dualiste et les dichotomies qui en résultent, tout en s'éloignant aussi des fausses promesses de la perspective harmonieuse, trop méliorative. L'avenir prometteur de la continuité se démarque ainsi dans chacune de ces visions écoféministes.

Conclusion

Les rapports entre les humains et la Nature sont une préoccupation constante dans les trois romans d'Élisabeth Vonarburg que j'ai étudiés. Au départ, je postulais que les univers romanesques science-fictionnels de Vonarburg proposaient d'instaurer une relation fondée sur l'idée de continuité entre les espèces plutôt que sur une hiérarchie des espèces. C'est bien ce qui se dégage de mon analyse. Toutefois, afin que cette nouvelle façon de concevoir la place de l'humain dans l'univers s'impose, les personnages doivent d'abord affronter et déconstruire les façons traditionnelles de concevoir ces liens, soit celles du dualisme hiérarchique et de l'harmonie essentialiste. Tel que le soutient Plumwood, même dans une société capitaliste et rationaliste, « *[humans] remain active and intentional subjects, and we can still effect change, on ourselves and on the course of the social world* » (1993, p. 195). Il est donc possible de concevoir un rapport à la Nature qui « *encourages sensitivity to the conditions under which we exist on the earth, [...] recognises and accommodates the denied relationships of dependency and enables us to acknowledge our debt to the sustaining others of the earth* » (Plumwood, 1993, p. 196). C'est souvent ce qui est mis en scène dans les récits écoféministes, et plus encore dans les récits écoféministes utopiques et de science-fiction, comme ceux de Vonarburg. Dès lors, la perspective optimiste offerte par Vonarburg n'étonne pas. En fait, cette façon de voir les choses soutient l'idée que cette renégociation du rapport est non seulement possible, mais aussi nécessaire, afin de créer un monde meilleur. L'argumentation se fonde sur l'idée que bien que les humains puissent être faillibles, cruels et violents, ils sont tout autant capables d'être bienveillants et respectueux envers la Nature. Il est possible d'assumer la différence à la Nature sans maintenir une perspective oppositionnelle.

Dans mon analyse, je montre que Vonarburg utilise les conventions génériques de la science-fiction et de l'utopie afin d'explorer les différents types de rapport à la Nature possibles. En utilisant la « capacité de spéculation » (Fournier, 2016, p. 201) propre à ces genres, elle illustre les conséquences néfastes des positions dualiste et essentialiste. Le monde post-apocalyptique qu'elle met en scène peint un monde à ses limites, où ni la nature, ni les humains peuvent s'épanouir. Toutes les technologies inventées n'arrivent pas à suppléer aux limites d'un monde détruit. La présence de personnages appartenant à diverses catégories autres que celle des êtres humains, comme les cyborgs, les robots et les extraterrestres, lui permet de comparer différents avènements possibles pour l'humanité dans un monde en pleine déchéance. Le récit spéculatif qu'elle construit – un récit qui se situe à une époque éloignée de la nôtre – n'est pas détaché pour autant de notre réalité; il sert plutôt à penser notre présent et imaginer notre avenir. En situant ses romans dans un monde postapocalyptique, elle rend plus urgente la nécessité de repenser notre rapport à la Nature dès aujourd'hui. C'est afin de cerner cet aspect découlant des choix génériques de Vonarburg que j'ai consacré mon premier chapitre aux enjeux génériques de la science-fiction utopique. Mon deuxième chapitre a servi à recenser et décrire les différents espaces et les divers personnages humains et humanoïdes de chaque roman. J'ai montré comment les humains agissent entre eux, envers les personnages non-humains et envers l'environnement naturel dans chacun des romans de Vonarburg. Cet inventaire a permis de faire ressortir les fonctions et l'importance symbolique des différents espaces, afin de pouvoir discuter par la suite les différentes positions possibles face à la Nature telles que conçues par Vonarburg. Enfin, dans mon troisième chapitre, j'ai exploré plus en détails les trois types de relations à la nature qui sont envisagées dans les romans. D'abord, celle qui mène au désastre écologique et à la domination des femmes, la pensée dualiste, puis celle qui en essentialisant la nature et les femmes n'arrive pas à sortir de l'engrenage

néfaste, soit la position harmonieuse. Enfin, les romans ouvrent une troisième voie, plus saine et fructueuse pour un avenir meilleur, soit l'idée d'une continuité entre l'humain et la Nature. La société idéale telle qu'imaginée par Vonarburg est une société qui invente ce rapport plus égalitaire entre l'humain et son environnement. Chacun des romans présente la naissance de cette utopie en fonction des conflits entre les anciens modes de vie et les nouvelles pratiques. Chacun d'eux porte une attention particulière à la place de la femme au sein de la hiérarchisation actuelle de la relation humain-Nature. Dans *Le Silence de la Cité*, le conflit entre les humains civilisés des Cités et des tribus primitives de l'Extérieur ouvre une réflexion sur les dangers de la science sans bornes et du recours exacerbé à la technologie, ou encore des dangers de la pensée qui opposent les hommes aux femmes et les humains à la Nature. Le conflit qui naît entre les femmes esclaves de l'Extérieur et les hommes-rois de l'Extérieur mène d'ailleurs à la création de la société matriarcale oppressive des Ruches. On voit alors que ni l'opposition, ni l'essentialisme biologique ne peuvent servir à fonder une société plus égalitaire ou à améliorer la condition humaine en général. Dans *Chroniques du Pays des Mères*, Vonarburg montre que la simple inversion des rapports hiérarchiques ne suffit pas à éliminer l'opposition ou l'infériorisation d'un des sexes. Le système matriarcal du Pays des Mères se veut plus égalitaire, mais son système social accorde trop d'importance aux caractéristiques biologiques et postule à tort une essence biologique qui déterminerait la place et le rôle de chaque individu. Dans ces deux romans, c'est en sortant des hiérarchies rigides et en acceptant les différences, comme le font Éliisa et Lisbeï, que les humains peuvent créer un monde meilleur et apprivoiser différemment la Nature. *Les Rêves de la Mer* diffère des deux autres romans du corpus en ce qui concerne l'importance accordée à la dimension genrée du rapport à la Nature, mais propose malgré tout, lui aussi, une réflexion sur les différentes façons d'apprivoiser la Nature étrangère. La relation entre les colonisateurs et la planète colonisée permet de mettre en scène

différentes façons d'habiter un milieu. À mesure que les colons terriens s'installent sur Tyranaël et s'approprient ses ressources, ils commencent à se questionner sur ce qui motive ce projet et tentent de se rapprocher d'un mode de vie en communion avec la Nature, plus proche du mode de vie des Anciens. Leur sort est incertain, mais Vonarburg suggère que ce désir de respecter la Nature leur permettra d'éviter que la nouvelle planète connaisse le sort de la planète Terre, décimée par les Catastrophes.

Bref, la croyance en la continuité entre l'humain et la nature est au cœur de chaque roman. Tant les humains que l'environnement naturel peuvent bénéficier d'une conception plus inclusive du monde où la nature et l'humain ne sont pas opposés, mais membres d'un même univers. Les mondes utopiques imaginés par Vonarburg soulignent l'idée que l'avenir de l'espèce humaine dépend de la Nature, que les frontières entre l'humain et la Nature sont fluides et non rigides comme le veut la logique dualiste. Elle propose également que l'essentialisme biologique est à éviter, dans la mesure où il ne fait que réduire les individus à une prétendue essence. Cette valorisation de la Nature ne doit pas nécessairement avoir comme résultat le rejet total de la pensée scientifique et des technologies, mais chacun des univers tente de penser différemment le rôle de la science et des technologies et d'imaginer la façon dont elles pourraient contribuer à une relation plus égalitaire non seulement entre humains, mais aussi entre les humains et l'environnement naturel. Ma thèse montre donc que ces romans d'Elisabeth Vonarburg, loin de n'être que des récits fictionnels divertissants, nous offrent l'occasion de réfléchir à notre propre rapport au monde naturel.

Bibliographie

CORPUS

- VONARBURG, Élisabeth (1999 [1992]). *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire.
VONARBURG, Élisabeth (1996). *Les Rêves de la Mer*, Québec, Éditions Alire.
VONARBURG, Élisabeth (1998 [1981]). *Le Silence de la Cité*, Québec, Éditions Alire.

AUTRES ŒUVRES LITTÉRAIRES

- CAVENDISH, Margaret. (2000 [1666]). « *The Description of a New World, Called the Blazing World* », Sylvia Bowerbank et Sara Mendelson (dir.), *Paper Bodies : A Margaret Cavendish Reader*, Peterborough, Broadview Press.
- CRIDGE, Annie Denton. (1870). *Man's Rights*, Boston, William Denton.
- HUOT, Alexandre. (2012 [1927]). *La Mort de la Terre*, 3^e éd., Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Jardin de givre ».
- LANE, Mary E. Bradley (1999 [1890]). *Mizora : A World of Women*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- LE GUIN, Ursula K. (1975). *The Dispossessed*, New York, Avon Books.
- LE GUIN, Ursula K. (2000 [1969]). *The Left Hand of Darkness*, New York, Ace Books.
- MERCIER, Louis-Sébastien (1799 [1771]). *L'an deux mille quatre cent quarante*, Paris, Brosset et Carteret.
- MORE, Thomas (1912 [1516]). *Utopia*, William Dallam Armes (dir.), New York, Macmillan.
- PISAN, Christine de (2010 [1516]). *Le livre de la Cité des Dames*, Paris, Stock, coll. « Moyen Age ».
- POULIN, Jacques (1978). *Les grandes marées*, Montréal, Leméac, coll. « Roman québécois ».
- ROSNY, J.-H. (1912). *La Mort de la Terre*, Paris, Plon-Nourrit.
- SHELLEY, Mary (2018 [1818]). *Frankenstein*, New York, Penguin Books, coll. « Penguin Classics ».
- SOUVESTRE, Émile (1859). *Le Monde tel qu'il sera*, Paris, Michel Lévy Frères.
- WELLS, Herbert George (2002 [1898]). *The War of the Worlds*, New York, Random House.

ARTICLES ET OUVRAGES CRITIQUES

- BENNETT, Michael (2001). « From Wide Open Spaces to Metropolitan Places : The Urban Challenge to Ecocriticism », *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 8, n° 1, hiver, p. 31-52.
- BÉRARD, Sylvie (2006). « Des utopies féministes ambiguës ou Comment les sujets féminins s'envoient en l'aire », Annette Hayward (dir.), *La rhétorique au féminin*, Québec, Éditions Nota bene, p. 363-379.
- BLANC, Nathalie, Denis CHARTIER et Thomas PUGHE (2008). « Littérature & écologie. Vers une écopoétique », *Écologie & politique*, vol. 2, n° 36, p. 15-28.
- BOZZETTO, Roger. (2001), « Élisabeth Vonarburg : nouvelliste francophone en science-fiction », <http://www.quarante-deux.org/archives/bozzetto/ecrits/auteurs/vonarburg.html>, consulté le 6 juin 2021.
- BOZZETTO, Roger (2007). *La science-fiction*, Paris, Armand Colin, [Fichier ePub].

- BOUCHARD, Guy (1995). « L'utopie canadienne au féminin », Andrea Paradis (dir.), *Visions d'autres mondes : la littérature fantastique et de science-fiction canadienne*, Kingston, Quarry Press, p. 206-214.
- CHASSAY, Jean-François (2008). « D'une fausse incompatibilité », *Québec français*, n° 148, p. 30-32.
- CHASSAY, Jean-François et Elaine DESPRÉS (2009). *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Montréal, Figura.
- CLARK, Timothy (2011). *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CLERMONT, Philippe (2013). « Les univers d'Élisabeth Vonarburg (1992-2007) entre fantasy et science-fiction », *@analyses*, vol. 8, n° 2, p. 276-297.
- DE BEAUVOIR, Simone (1976 [1949]). *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.
- DESPRÉS, Elaine (2018). « Réalisme et pseudo-réalisme en science-fiction : l'exemple d'Élisabeth Vonarburg », *Repenser le réalisme*, vol. 4, n° 7, <https://oic.uqam.ca/fr/remix/>, consulté le 16 novembre 2022.
- DESSY, Clément et Valérie STIÉNON (2015). *(Bé)vués du futur. Les imaginaires visuels de la dystopie (1840-1940)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Littératures ».
- FOURNIER, Isabelle (2019). « Interacting with Humans, Aliens, and Others in Science Fiction from Québec », Amy J. Ransom et Dominick Grace (dir.), *Canadian Science Fiction, Fantasy, and Horror : Bridging the solitudes*, Cham, Palgrave Macmillan, coll. « Studies in Global Science Fiction », p. 275-290.
- FOURNIER, Isabelle (2016). « La considération éthique des êtres non humains dans la science-fiction québécoise », Université d'État de New York à Buffalo, thèse de doctorat.
- GAARD, Greta (1993). « Living Interconnections with Animals and Nature », Greta GAARD, (dir.), *Ecofeminism: Women, Animals, Nature*, Philadelphia, Temple University Press, p. 1-12.
- GARRARD, Greg (2012 [2003]). *Ecocriticism*, 2^e éd., New York, Routledge.
- HARAWAY, Donna (2007 [1985]). « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle », Laureuce Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils, p. 29-106.
- HOQUET, Thierry (2011). *Cyborg Philosophie. Penser contre les dualismes*, Paris, Éditions du Seuil, [Fichier ePub].
- KUON, Peter (2015). « Brève histoire de l'utopie littéraire », Peter Kuon et Gérard Peylet (dir.), *L'utopie entre eutopie et dystopie*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidolon », p. 11-29.
- LAFORGE, François (2018). « Poétiques de l'altérité : lecture croisée de J.-H. Rosny aîné et Stanley G. Weinbaum », *ReS Futurae*, n° 11, <https://journals.openedition.org/resf/>, consulté le 13 novembre 2022.
- LOVE, Glen (2008 [1999]). « L'écocritique et la science : vers une consilience? », *Labyrinthe*, vol. 30, n° 2, <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3764>, consulté le 10 novembre 2022.
- MAFTEI, Mara Magda (2022). *Fictions posthumanistes : représentations littéraires et critiques du transhumanisme*. Paris, Hermann.
- MELLOR, Mary (1997). *Feminism & Ecology*, New York, New York University Press.
- MORTON, Timothy (2019 [2010]). *La pensée écologique*, Cécile Wajsbrot (trad.), Honfleur, Zulma, [Fichier ePub].

- MURPHY, Patrick (1991). « Ground, Pivot, Motion : Ecofeminist Theory, Dialogics, and Literary Practice », *Hypatia*, vol. 6, n° 1, printemps, p. 146-161.
- OTTO, Eric (2012). « Ecofeminist Theories of Liberation in the Science Fiction of Sally Miller Gearhart, Ursula K. Le Guin, and Joan Slonczewski », Douglas A. Vakoch (dir.). *Feminist Ecocriticism: Environment, Women, and Literature*, Lanham, Lexington Books, [Fichier ePub].
- MOYLAN, Tom (2014 [1986]). *Demand the Impossible : Science-Fiction and the Utopian Imagination*, Bern, Peter Lang.
- PAK, Chris (2016). *Terraforming : Ecopolitical Transformations and Environmentalism in Science fiction*, Liverpool, Liverpool University Press.
- PARINI, Lorena (2007). « Essentialisme, anti-essentialisme et féminisme », Christine Verschuur et Fenneke Reysoo (dir.), *Genre, mouvements populaires urbains et environnement*, Paris, L'Harmattan.
- PAQUOT, Thierry (2018). *Utopies et utopistes*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », [Fichier ePub].
- PLUMWOOD, Val (1993). *Feminism and the Mastery of Nature*, New York, Routledge.
- POSTHUMUS, Stéphanie (2012). « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence », *Raison publique*, vol. 2, n° 17, p. 15-31.
- POSTHUMUS, Stéphanie (2014). « Écocritique et *ecocriticism*. Repenser le personnage écologique », *Figura*, n° 36, p. 15-33.
- ROUSSOS, Katherine (2008). « Rêver, c'est construire : de L'utopie littéraire au Militantisme Féministe », Sylvette Denèfle (dir.), *Utopies féministes et expérimentations urbaines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, [Fichier ePub].
- RUMPALA, Yannick (2017). « Entre imaginaire écotechnique et orientations utopiques : la science-fiction comme espace et modalité de reconstruction utopique du devenir planétaire », *Quaderni*, n° 62, p. 97-117.
- RUMPALA, Yannick (2018). *Hors des décombres du monde : écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. « L'environnement a une histoire ».
- SAINT-GELAIS, Richard (1999). *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, New York, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) ».
- SCHOENTJES, Pierre (2010). « Texte de la nature et nature du texte. Jean-Loup Trassard et les enjeux de l'écopoétique en France », *Poétique*, vol. 4, n° 164, p. 477-494.
- SCHOENTJES, Pierre (2012). « Animalité et écriture de la nature : pouvoir de la fiction », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 16, n° 5, p. 645-653.
- SOUBEYROUX, Jacques (1993). « Le discours du roman sur l'espace : approche méthodologique », Jacques Soubeyroux (dir.), *Lieux dits : Recherches sur l'espace dans les textes hispaniques (XVI^e – XX^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université Saint-Étienne, coll. « Cahiers du G.R.I.A.S. », p. 11-24.
- TAYLOR, Sharon (2013). « L'utopie critique et "l'identité sexuelle" », *@nalyse*, vol. 8, n° 2, p. 256-275.
- TROUSSON, Raymond (1999 [1975]). *Voyages aux pays de nulle part*, 3^e éd., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- VAKOCH, Douglas (2012). « Introduction », Douglas Vakoch (éd.). *Feminist Ecocriticism: Environment, Women, and Literature*, Lanham, Lexington Books, [Fichier ePub].

Table des matières

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Résumé | ii |
| Remerciements | iv |
| Introduction | 1 |
| Problématique et objectifs de recherche | 3 |
| Corpus | 4 |
| État de la question | 6 |
| Cadre théorique et méthodologique | 9 |
| Chapitre 1 À la rencontre de l'univers romanesque de Vonarburg : les enjeux génériques de la science-fiction utopique | 14 |
| Imaginaires utopiques dans la science-fiction | 15 |
| L'intérêt des imaginaires de la science-fiction utopique pour la fiction écologique | 23 |
| Chapitre 2 Les humains et les lieux dans les utopies de Vonarburg | 33 |
| Les humains dans l'univers romanesque de Vonarburg | 33 |
| <i>Le Silence de la Cité</i> | 34 |
| <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | 47 |
| <i>Les Rêves de la Mer</i> | 54 |
| Les espaces de l'univers romanesque de Vonarburg | 59 |
| <i>Le Silence de la Cité</i> | 60 |
| <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | 65 |
| <i>Les Rêves de la Mer</i> | 70 |
| Conclusion | 75 |
| Chapitre 3 Imaginer un monde meilleur : penser différemment le rapport à la Nature | 77 |
| | 115 |

| | |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Perspective dualiste : un rapport basé sur le conflit, l'opposition et la différence | 79 |
| Perspective harmonieuse : le naturalisme et la vision romantique de la femme | 90 |
| Le continuum : projet intégrateur écoféministe | 97 |
| Conclusion | 108 |
| Bibliographie | 112 |